16e année
chaque mois
n° 176
juillet 1968

FICTION

autres éditions : anglaise, allemande, espagnole, japonaise.

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Michel Chaponnay

De tous les grands titres du Rayon Fantastique, deux des plus prestigieux, des plus recherchés et des plus introuvables sont **A la poursuite des Slans** et **La faune de l'espace** (de 20 à 30 F chaque roman au marché de l'occasion !).

De tous les écrivains célèbres de la période classique, le plus populaire en France est leur auteur : A. E van Vogt.

Nous pensons donc qu'il n'est pas besoin du moindre commentaire pour annoncer notre quatorzième volume, consacré à la réédition tant attendue de ces deux-chefs-d'œuvre : A LA POURSUITE DES SLANS et LA FAUNE DE L'ESPACE par A. E. van Vogt.

Si vous les avez lus, vous voudrez les relire dans une édition digne de leur renom. Si vous ne les avez pas lus, vous rêverez d'avoir enfin la chance de les posséder.

Pour illustrer cet ouvrage, nous avons fait appel — après Philippe Druillet et Michel Desimon — à un troisième jeune dessinateur « qui monte » : Nicolas Devil, l'auteur de **Saga de Xam.**

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA « F »
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *La nuit du jugement* *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	290
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Le silence de la Terre* *Voyage à Vénus* *Cette hideuse puissance* par C. S. LEWIS	40	400
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
☐ *L'empire de l'atome* *Le sorcier de Linn* par A.-E. VAN VOGT	30	300
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	30	300
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	30	300
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A.-E. VAN VOGT	30	300

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
- **— un mandat de versement** }

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"
(à paraître le 10 août)

ROBERT SHECKLEY
Le monde pétrifié

Un implacable cauchemar dans la veine de "Transfert stellaire". Du grand Sheckley.

BRIAN W. ALDISS
La tour des damnés

La plus formidable des prisons pour la plus étrange des expériences.

DANIEL F. GALOUYE
Le dernier bond

Une variation fascinante sur le thème de la téléportation

Et la fin de
L'âge du plaisir

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace

4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle

5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres

6 - JAMES BLISH - Semailles humaines

Titres à paraître :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

12 - JACK VANCE - La machine à tuer

13 - HENRY KUTTNER - Mutant

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

Au prochain sommaire de "Fiction"

KATE WILHELM

L'étranger dans la maison

Le contact mental entre des humains et un extra-terrestre, jusqu'aux frontières de la folie.

ROBERT E. HOWARD et L. SPRAGUE DE CAMP

Dans la salle des morts

Une incroyable aventure au carrefour de l'épopée et de la légende.

CHRISTINE RENARD

La terre promise

Dans un monde qui en a perdu le souvenir, la redécouverte de la douceur de vivre.

L'an dernier, nous avions présenté une première anthologie sous le titre **Chefs-d'œuvre de la science-fiction.** Son objet était de rassembler un certain nombre de textes marquants, dus à des auteurs reconnus comme des maîtres du genre.

Après le succès de cette anthologie, en voici aujourd'hui une seconde composée selon la même formule. On y trouvera un nouveau choix de récits, dont la plupart ont entre quinze et vingt ans d'âge — un bon délai pour mesurer si une œuvre littéraire mérite de passer à la postérité.

On trouve dans la nouvelle de van Vogt le sens de la dimension cosmique et le goût du sujet « énorme » propres à cet écrivain. Celle de Bradbury est une variation sentimentale et lyrique sur la base d'un paradoxe temporel. Celle de Leigh Brackett, grande reine du **space opera,** enchantera les nostalgiques de ce genre. Dans celle de Clarke, on aborde une vision grandiose et philosophique, bien dans la manière de l'auteur. Celle d'Anderson remonte aux tout débuts de sa carrière et démontre déjà une remarquable maturité. Dans la sienne, Simak sacrifie au sujet traditionnel de la « planète inconnue qui réserve à l'homme un danger », danger qui est ici aussi original qu'imprévisible. La nouvelle de Sturgeon, elle, exprime les deux grands thèmes qui lui sont chers : celui de la communication entre les êtres et celui de l'accession à un échelon moral supérieur. Celle d'Asimov pourrait s'inscrire en marge de son fameux cycle des robots, dont elle constitue un contrepoint sur le mode mineur. Enfin celle de Bloch nous rappelle que cet auteur reste — même quand il traite un sujet S. F. — un maître de l'histoire d'horreur.

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

FRITZ LEIBER	**11**	Le Jeu du Silence
	66	Des filles, à pleins tiroirs...
	67	Nocturne
	S.3	L'univers est à eux
	92	Rythme secret
	93	L'homme de guerre
	108	La grande caravane
	109	Chants secrets
	118	Si les mythes m'étaient contés
	119	Petite planète de vacances
	122	Amitié à haute tension
	125	La multiplication des pères
	126	Jardin d'enfants
	132	Les vents de Mars
	139	Quatre fantômes dans « Hamlet »
	144	Le Héros
	171	L'Infra-Monde
ROBERT SHECKLEY	**4**	Désirs de roi
	18	Tu seras sorcier !
	30	Les monstres
	50	Invasion avant l'aube
	53	Amour et Cie
	57	Le prix du danger
	78	Retour aux cavernes
	89	Refus d'obéissance
	120 / **121**	L'Amérique utopique
	158	Haute couture
En collaboration avec **HARLAN ELLISON**	**175**	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe
KATE WILHELM	**175**	De l'autre côté de la porte

ENVOIS DE MANUSCRITS

Aux auteurs français qui désirent nous envoyer des manuscrits, nous signalons que :

1° Le délai actuel de lecture est de 6 mois.

2° Il ne sera répondu qu'aux auteurs ayant accompagné leur envoi d'un timbre.

3° En cas de refus, les manuscrits ne seront retournés que si la somme nécessaire au port était jointe en timbres à l'envoi.

THOMAS BURNETT SWANN

Le manoir des roses

Thomas Burnett Swan est un auteur anglais dont la renommée a encore peu franchi les frontières de son pays, et qui écrit aussi bien de la science-fiction moderne pour le magazine **New Worlds** que de l'**heroic fantasy** dans la meilleure veine. Nul doute que ce court roman, qui représente sa première apparition en France, n'attire sur lui l'attention des amateurs. Le cadre où il se situe est dépaysant, puisque l'action se déroule à l'époque médiévale, en plein XIIIe siècle en Angleterre, et que la reconstitution de toute une société est présente en toile de fond. Que l'esprit de Walter Scott flotte sur tout cela, la chose n'est pas douteuse, comme en témoigne l'intrigue dont les éléments romanesques sont puisés à la tradition des grands romans populaires, et où un lyrisme plein de fraîcheur s'allie à un fantastique occulte présent en filigrane.

1

J'AI trente-cinq ans, âge mûr pour une femme et pourtant, à notre époque où sévissent la peste et la variole, où la mort fait des ravages parmi les plus jeunes, où la beauté disparaît bien avant que le corps ne meure lui-même, on dit que je suis encore belle comme une Madone byzantine planant dans un ciel d'or massif et portant sa douleur comme une robe de pétales blancs. Mais la douleur n'a pas de vêtement : elle est nue et rien ne saurait la dissimuler au regard des curieux, ni la protéger contre le bavardage des indiscrets qui se complaisent à pénétrer le chagrin d'autrui. « Elle s'afflige depuis trop longtemps... » dit-on encore de moi. « Le Manoir réclame un héritier... Qui donc nous défendra de la forêt envahissante, des voleurs et des mandragores... ? »

C'est en l'an de grâce 1202 — voici onze ans à présent — qu'Edmond-le-Loup, compagnon d'armes de mon époux, est venu m'annoncer la mort de celui-ci. Il m'apportait en même temps — à titre, peut-être, de compensation — les richesses dont mon

époux s'était emparé au combat — ou, plutôt, celles sur lesquelles il avait fait main basse lors du sac de Constantinople. En temps de guerre, les hommes redeviennent des enfants avides et cruels, tout aussi prêts à tuer un Juif, un Hongrois ou un Grec qu'un Infidèle, et n'aimant rien tant que manier l'épée tout en prétendant servir Dieu. C'est l'époque où les seuls hommes véritables sont les jeunes garçons qui n'ont pas encore atteint l'âge de faire l'orgueil de leur père — c'est-à-dire de partir en Croisade.

Cependant, j'aimais mon mari, un Normand aux cheveux roux, gai comme le sont les hommes du sud et en tout point différent de nos sévères Nordiques. Je l'aimais pour sa gaieté, pour ses cheveux couleur des briques romaines, et parce qu'il m'avait donné un fils.

Mais l'esprit des Croisés est un démon qui possède aussi les enfants. L'an dernier, en France, Etienne a proclamé son message inspiré par le Christ ; en Allemagne, Nicolas a joué sur sa flûte un air irrésistible, et les enfants, brûlant du désir de les rejoindre, se sont précipités, en une mer de robes d'un blanc immaculé vers les rives de la Méditerranée.

Ce vent de folie n'a guère soufflé sur l'Angleterre : sans doute les enfants de chez nous sont-ils moins portés aux visions et préfèrent-ils la chasse au séjour dans la nef froide d'une église et aux entretiens avec Dieu. Mais la folie qui avait épargné des milliers de jeunes Anglais a atteint mon fils. Il est parti pour Londres, monté sur son palefroi rouan, vêtu d'un justaucorps en peau de mouton couleur de genêt, la taille serrée dans une ceinture de cuir à laquelle pendait une escarcelle fauve remplie de pièces nouvellement frappées, prêt à s'embarquer sur un navire en partance pour Marseille pour aller rejoindre Etienne ! Mais Etienne et la plus grande partie de son armée furent vendus comme esclaves aux Infidèles ; Nicolas mourut de la peste, avant d'avoir atteint la mer, et mon fils de quinze printemps, attendant sur la rive de la Tamise le navire qui le transporterait de l'autre côté de la Manche, tomba sous la lame d'un vulgaire malandrin. C'est le Diable, je crois, qui possédait ces enfants, comme pour faire une farce à Dieu.

Mais Dieu n'est pas aveugle. Moins d'un an plus tard il m'a envoyé ces autres enfants, frappés de la même folie : John, un Normand aux cheveux noirs ; Stephen, un Saxon portant le même prénom que l'enfant de France ; et Ruth, leur ange gardien (mais dont nul ne savait si elle venait du Ciel ou de l'Enfer). Il

me sembla que Dieu avait fait de moi Son instrument pour soustraire ces enfants au sort funeste qu'avait subi mon propre fils. Avait-Il tort de me confier une tâche aussi précieuse et aussi délicate ? J'ai essayé de m'en acquitter de mon mieux, la Vierge Sainte m'en soit témoin ! J'ai préservé les enfants des mandragores de la forêt ; je les ai aimés ; je leur ai fait du mal aussi ; et puis, à la fin... Mais qu'on me juge...

Aveuglé par les larmes, il traversa en courant la lande, faisant fuir sur son passage les oiseaux effrayés, les faisans et les coqs de bruyère qui auraient pu figurer au banquet d'un roi. Des lapins le regardaient du seuil de leur terrier, puis y replongeaient d'un même mouvement, comme des grenouilles dans une mare. Ne savaient-ils pas que le peureux John, qui avait perdu son arc dans les bois et dont les mains tremblantes avaient laissé tomber les flèches, n'était pas une créature à redouter ?

Il revenait de la chasse avec son père, lord de Goshawk Castle, et les chevaliers Robert, Arthur, Edgar et bien d'autres. Les noms des chevaliers différaient, mais les traits de leur visage étaient presque identiques. Tous avaient des mains à la peau rude, devenues calleuses à force d'avoir manié l'épée contre les Infidèles — et contre les Anglais aussi ; des joues colorées par l'hydromel plus que par les intempéries ; des corps exhalant une forte odeur, vêtus de houppelandes doublées de fourrure que tous les chevaliers portaient fièrement, même au cœur de l'été, pour se distinguer des vilains en simples hauts-de-chausses ; des cheveux plats, trempés de sueur, qu'ils portaient longs jusqu'aux épaules et retombant en frange sur le front.

John, le fils du baron, avait été autorisé à tirer le premier sur un cerf rabattu par les chiens. John n'était pas un bon tireur à l'arc, mais le cerf était beaucoup trop près pour qu'on pût le manquer, sinon à dessein. Il l'avait manqué à dessein. Un jour qu'il ramassait des châtaignes avec son ami Stephen, le berger, il avait vu ce cerf — une bête splendide dont les bois ressemblaient aux grands arbres battus par les vents qui poussent le long des côtes de la mer du Nord.

— « Il n'a pas peur de nous, » avait murmuré Stephen.

— « Il n'a pas de raison d'avoir peur, » avait répondu John. « Jamais nous ne lui ferions de mal : il est bien trop beau. »

Lors de la chasse, l'animal s'était tourné vers lui et l'avait

regardé comme s'il le reconnaissait. Harcelé par les chiens, empêtré dans un buisson de fougères, il paraissait résigné à son sort. John avait tiré sa flèche au-dessus des andouillers. Le cerf avait réussi à s'échapper, se dégageant brusquement, comme si les rudes fougères n'avaient été que des brins d'herbe, et blessant trois des chiens d'un coup de sabot.

— « Quelle fille ! » s'était écrié le père de John d'une voix enrouée par la colère en voyant disparaître à la fois la perspective d'un festin et les bois dont il comptait orner les murs nus de son vestibule. « C'est une quenouille que je devrais te donner, plutôt qu'un arc ! »

En guise de punition, John avait été frappé à coups de lame d'épée. Après avoir abattu un animal plus petit, un daim, les chevaliers avaient fait allonger le jeune garçon en travers du cadavre encore chaud et sanglant, et chacun à tour de rôle l'avait frappé du plat de son épée. La plupart d'entre eux avaient atténué leurs coups, car, après tout, c'était le fils de leur suzerain qu'ils frappaient. Mais son père l'avait battu jusqu'au sang, et le jeune garçon avait dû se mordre la langue pour s'empêcher de pleurer honteusement.

Puis les hommes l'avaient laissé dans les bois.

— « Va donc au chenil faire sécher tes larmes par ton ami Stephen, » lui avait dit son père d'un ton de mépris en ponctuant ce sarcasme d'un bruyant éclat de rire. Stephen avait la réputation de coucher avec toute les filles de vilains entre douze et vingt ans, et les hommes qui n'avaient pas eux-mêmes de filles aimaient à dire en matière de plaisanterie : « Les filles pleurent jusqu'à ce que Stephen ait séché leurs larmes. »

Seul dans les bois, John oublia sa honte : il était bien trop effrayé pour penser à autre chose. Il venait tout juste d'atteindre ses douze ans et avait entendu parler de voleurs aux abois qui, condamnés à être pendus, étaient venus chercher refuge parmi les sycomores plantés par les Romains et les chênes qui avaient bu le sang répandu lors des sacrifices druidiques. Quant aux bêtes... Il y avait les loups, les ours, les sangliers aux longues défenses, ainsi que les amphisbènes — ces serpents à deux têtes — et les dragons aux ailes écailleuses. Et, pires encore que tous les autres, il y avait les mandragores qui, poussant comme des racines, sortaient de terre pour se livrer à des actes de cannibalisme.

Où pouvait-il aller ? Certainement pas au château où, à l'heure actuelle, les chasseurs devaient s'installer dans un grand baquet

pour gratter, chacun sur le dos du voisin, une crasse vieille de plusieurs semaines, tandis que les filles de cuisine les aspergeaient avec des seaux d'eau chaude en lorgnant leur corps nu. Autrefois, la mère de John vivait au château et la blancheur de son samit éclairait la grisaille des murs ; son parfum de girofle, la senteur de cannelle et de muscade de sa cuisine dissipait les mauvaises odeurs ; contre la lice du château fleurissait un prunier de Damas dont la graine provenait de Terre Sainte, et des échalotes nommées « oignons d'Ascalon » dressaient leurs tendres pousses autour de l'arbre comme de petits gnomes préposés à sa garde.

— « Nous devons, » disait la mère de John, « veiller à ce que notre sol produise des fruits de vie et non de mort, des fruits doux et non amers, tendres et non pas durs ; nous devons préférer les fruits de la terre à l'or des coffres. »

Elle était morte de la variole depuis six ans maintenant. Et, quand John s'agenouillait sur le sol de pierre de la chapelle pour prier le Père, le Fils et Marie, en Marie c'était sa mère qu'il voyait.

Non, il ne pouvait pas retourner au château. Il aurait pu rendre visite au Père Abbé, mais il ne souhaitait pas entendre une nouvelle leçon de logique ou d'astrologie, ni entendre parler de Lucain ou d'Aristote. John était un élève bien doué, brillant même ; mais il y a un temps pour tout : pour l'étude et... pour Stephen. En dépit des sarcasmes de son père, John considérait qu'il était temps maintenant de se mettre à la recherche de Stephen. Non pas que son ami fût en aucune façon doux et efféminé, comme aurait pu l'être une sœur ! C'était, au contraire, un garçon très viril, jurant comme un païen, toujours prêt à se battre ou à culbuter une fille dans le foin ; mais, avec John, il mettait un frein à sa rudesse, car il respectait le savoir de son ami et voulait ignorer ses faiblesses.

Stephen était un paysan saxon de trois ans plus âgé que John. Ses ancêtres, affirmait-il à juste titre, étaient de puissants nobles que les Normands conquérants avaient réduits à l'état de serfs et attachés à leurs biens. Ceux-ci consistaient d'abord en un simple manoir entouré de palissades ; mais, sur son emplacement, s'élevait à présent le château fort construit par le grand-père de John, un donjon de pierre carré entouré de courtines, dans lesquelles s'ouvrait une sarrasine rouillée gardée par des archers dissimulés dans les embrasures. Les parents de Stephen étaient

morts, tués par les mandragores au cours d'un raid effectué par celles-ci hors de la forêt à la recherche de moutons et de pourceaux. C'était précisément ce jour-là, deux ans plus tôt, que John et Stephen étaient devenus des amis inséparables. John avait découvert le jeune Saxon blotti contre le corps de sa mère et, ne pouvant l'appeler puisqu'il ignorait son nom, lui avait passé un bras autour des épaules. C'était là un geste d'une extraordinaire hardiesse pour un enfant aussi timide, et il s'attendait un peu à recevoir une rebuffade ou même un coup de poing. Mais Stephen, enfouissant son visage dans le bras du fils de son maître, s'était mis à sangloter convulsivement sans verser de larmes. Très rapidement, les deux jeunes garçons avaient décidé de se considérer comme frères et, s'entaillant l'avant-bras avec un couteau de chasse, ils avaient mêlé leurs sangs pour sceller ce pacte.

Depuis ce jour Stephen était venu vivre dans une soupente au-dessus du chenil, tout à la fois berger, gardien des chiens, fermier, sachant se battre avec ses poings aussi bien qu'avec un gourdin. Il ne savait pas lire l'anglais, et moins encore le français et le latin ; mais les loups redoutaient son gourdin et les hommes ses poings. Pour le décrire, il suffit de dire que, lorsqu'il se mettait en colère, c'était *pour* quelque chose, et non contre : pour la misère dans laquelle vivaient les serfs ; pour la dureté avec laquelle les chiens étaient traités et pour les risques qu'ils couraient lors de la chasse au sanglier ; pour les animaux, que les hommes tuaient par goût du sport et non pour en faire leur nourriture. Parfois aussi, Stephen se montrait d'une gaieté bruyante, exhubérante, plein d'enthousiame pour tout ce qu'il faisait : tirer à l'arc, nourrir ses chiens, manier la faux.

A d'autres moments encore, il n'était ni en colère ni joyeux — mais au-delà de la colère et de la joie, transporté par ses rêves : rencontrer un ange, retrouver l'épée du Roi Arthur, ou, mieux encore, acheter sa liberté et devenir un moine Hospitalier pour assister les pèlerins et massacrer les Infidèles. (« Mais tu devrais faire vœu de chasteté, » lui avait fait observer John. « J'y penserai le moment venu, » avait répondu Stephen.) De plus, chose rare, Stephen était un rêveur qui mettait ses rêves en action : à propos de l'infortunée Croisade des Enfants, il avait déclaré qu'il était temps pour d'autres Etienne, d'autres Nicolas, de suivre l'exemple de ces premiers enfants et, armés d'épées au lieu de croix, de réussir là où les autres avaient échoué.

La crainte inavouée de John, c'était que Stephen partît sans

lui pour Jérusalem. Et pourtant, il ne savait pas s'il aurait le courage d'entreprendre ce long voyage à travers le sombre Weald pour se rendre à Londres, puis de s'embarquer pour Marseille et pour les ports d'outre-mer, pour le pays des Sarrasins... Il hâta le pas, tout en réfléchissant aux arguments qu'il pourrait invoquer pour dissuader son ami de son projet. Il rencontra le vieil Edward, occupé à faucher le pré communal. Les reins pris dans des hauts-de-chausses en loques, le visage et les épaules tannés comme une vieille selle, Edward ne leva pas les yeux et n'interrompit pas son travail. « Pourquoi regarder le ciel ? » aimait-il à marmonner. « Il appartient aux anges, pas aux serfs. »

— « Avez-vous vu Stephen ? » lui demanda John.

Mais le vieil homme continua à faucher et les hautes herbes tombaient sous ses coups, comme si elles avaient été atteintes de la peste.

« *Avez-vous vu Stephen ?* » répéta John.

— « Je ne suis pas sourd, » grommela le vieillard. « Votre père m'a pris ma jeunesse, mes cochons, mon blé, mais pas mes oreilles. Pas encore, en tout cas. Mais votre ami va perdre les siennes, pour sûr, s'il ne fait pas son travail. Il devrait être ici, dans le pré, en ce moment. »

— « Mais *où* est-il ? » cria John, hors de lui.

— « Il est parti du côté de la Place Romaine, là où il va se cacher pour rêver tout éveillé. Il avait son regard de rêve, il ne m'a même pas parlé. »

La Place Romaine. C'était là que s'élevaient autrefois les ruines du temple souterrain où les Romains adoraient Mithra, le dieu de la lumière. Par la suite, à titre de réparation envers le Dieu des Chrétiens, les Saxons avaient construit sur cet emplacement une chapelle de bois et transformé le souterrain en crypte pour leurs morts. Pendant la conquête normande, des femmes et des enfants s'étaient cachés dans la chapelle ; mais les Normands y avaient mis le feu au moyen d'une torche enflammée, et tous ses occupants avaient péri. Les vestiges calcinés de la chapelle étaient à demi cachés par les genêts en fleur, et les quelques morceaux de bois noircis qui se dressaient encore au milieu des fleurs jaunes, comme des mains implorantes, n'appelaient plus aucun fidèle à l'adoration des dieux morts.

Un étranger n'aurait pas soupçonné l'existence d'une crypte sous les genêts ; mais John, écartant les branches épineuses, se

fraya un chemin jusqu'à l'escalier. Un caractère sacré s'attachait à ces lieux, avec le sentiment de la fuite du temps ; comme s'il se fût agi d'une pierre druidique que le lichen aurait recouverte au cours des âges et qui se dresserait vers les étoiles pour communier avec elles dans la solitude cosmique. Là les adorateurs de Mithra s'étaient baignés dans le sang du taureau offert en sacrifice et avaient gravi les sept degrés de l'initiation pour communier avec le soleil, et non avec les étoiles. « Un affreux rite païen, » disait l'Abbé. Mais John lui avait alors demandé pourquoi Jehovah avait ordonné à Abraham de sacrifier Isaac. « C'était seulement pour l'éprouver, » avait-il répondu. Et, comme le jeune garçon insistait : « Mais la fille de Jephté ? Il ne s'agissait pas d'une épreuve, cette fois, » l'Abbé avait détourné la conversation.

Car, dès l'âge de douze ans, John avait commencé à poser des questions sur la Bible, sur le Christ et le Saint Esprit. Pour Stephen, la religion était sentiment plutôt que pensée. Dieu était un patriarche à la barbe fleurie et les anges étaient presque aussi réels que les chiens de son chenil. Mais, pour John, seule la Vierge Marie ne donnait pas matière à doutes, à discussions. C'était une femme belle et sans âge, vêtue de samit, qu'il plaçait à la fois dans les sphères célestes et à portée de la main, quelqu'un dont l'éclat éclipsait celui du soleil et qui, pourtant, était aussi simple que le pain, l'herbe, les oiseaux, ou l'amour de Stephen ; un être invisible mais jamais inaccessible.

Au bas de l'escalier John se trouva devant un souterrain long et étroit aux murs de terre battue creusés de niches où on enterrait autrefois les Chrétiens dans leurs linceuls, et se terminant par l'hémicycle d'une abside. Celle-ci ne contenait plus à présent ni Mithra mettant à mort le taureau, ni Marie tenant dans ses bras l'Enfant Jésus ; mais, à leur place, était agenouillé Stephen. Il tenait à la main une chandelle qui éclairait la voûte ornée de fresques représentant Jésus marchant sur les eaux, multipliant les pains et les poissons, ou ordonnant aux aveugles de voir et aux infirmes de marcher.

— « John, » murmura-t-il d'une voix entrecoupée, « j'ai trouvé... »

— « Une madone ! »

Elle reposait sur un nid de liserons qui lui faisait comme une paillasse. Son visage, à la lueur de la chandelle, avait l'aspect d'un masque d'ivoire. John pensa tout d'abord à une madone

sculptée provenant du transept d'une cathédrale française, mais manifestement animée du souffle de la vie. Puis il se rendit compte, avec une déception voisine de la consternation, qu'elle était beaucoup trop jeune pour être la Vierge Marie : ce n'était qu'une enfant.

— « Un ange, » dit Stephen.

— « Un ange, » soupira John, irrité de cette juvénilité. Qu'avait-il à faire d'un autre ange, d'un ange féminin qui plus est ? Dieu (ou la Vierge Marie) lui avait envoyé Stephen, angélique mais non féminin, et certes pas efféminé — Stephen dont le visage était plus coloré que rose : un Michel ou un Gabriel, plus apte à sonner la trompette qu'à jouer de la lyre.

L'ange remua et ouvrit les yeux dans un joli battement de paupières, non pas avec surprise ni frayeur, mais, se dit John, avec un certain artifice, comme auraient pu le faire les jeunes paysannes qui venaient retrouver Stephen dans sa soupente. Ses dents étaient aussi blanches que sa robe de toile nouée à la taille par une cordelière de soie bleu ciel. Ses mules de cuir à bouts pointus garnies de velours bleu étaient semblables à celles que doivent porter les anges dans les doux pâturages célestes. Il ne lui manquait que les ailes. A moins qu'elle ne les eût cachées sous sa robe ? John fut tenté de le lui demander.

Mais Stephen le devança. « Salue-la, » murmura-t-il. « Dis-lui quelques paroles de bienvenue. »

— « En quelle langue ? » demanda judicieusement John. « Je ne connais pas le langage des anges. »

— « En latin, je suppose. Elle doit le connaître, avec tous les prêtres qui marmonnent leur Bénédicité. »

Stephen avait raison. L'anglais était hors de question, de même que le français des Normands qui, après tout, descendent des barbares Vikings.

— « Quo vadis ? » questionna John d'un ton assez peu courtois.

Le sourire de l'ange, bien que, sans aucun doute, délectable aux yeux de Stephen, ne constituait pas une réponse suffisante.

— « Que faites-vous ici ? » reprit John, en français cette fois. Stephen, qui comprenait un peu le français des Normands, le poussa vivement du coude. « On ne questionne pas un ange ! Souhaite-lui la bienvenue ! Adore-la ! Récite-lui un psaume ou un proverbe. »

— « Nous ne sommes pas sûrs que ce soit un ange. Elle ne nous l'a pas dit, n'est-ce pas ? »

Enfin, la jeune enfant prit la parole. « Je ne sais pas comment je suis venue ici, » dit-elle dans un latin parfait. Puis, remarquant la mine décontenancée de Stephen, elle répéta la phrase en anglais, mais avec une dignité grave qui adoucissait la rudesse de la langue. Au même moment, John remarqua le crucifix qu'elle tenait, ou plutôt qu'elle serrait dans sa main. C'était une petite croix grecque aux bras d'égale longueur, en or incrusté de pierres qui — les études de John le lui avaient appris — étaient les perles fabuleuses de l'Orient. « Je ne me rappelle que l'obscurité, » reprit-elle, « et une chute, et une grande forêt. J'ai erré jusqu'au moment où j'ai découvert l'entrée de ce souterrain et je suis venue y chercher un refuge contre la nuit. Je devais être très lasse. Il me semble avoir dormi pendant très, très longtemps. » Elle éleva la croix, puis, comme si ce faible poids avait fatigué ses mains fines, la laissa retomber avec grâce contre sa poitrine.

— « Je suppose que vous avez faim ? » dit John avec ennui.

Stephen sauta sur ses pieds. « Mais les anges ne mangent pas ! Tu ne comprends donc pas, John ? Dieu nous l'a envoyée pour nous conduire en Terre Sainte ! Le Stephen de France tenait son message du Christ. Nous, nous avons notre ange. »

— « Mais vois ce qui est arrivé à Etienne, le Stephen de France. Il a été vendu comme esclave ou a péri noyé en mer. Seuls les requins le savent. »

— « Je ne crois pas qu'il soit mort, ou, s'il l'est, c'est qu'il a écouté l'appel du Diable, et non celui de Dieu. Mais nous, nous *voyons* notre ange. »

— « C'est vrai que vous me voyez, » intervint la jeune fille, « et vous devriez vous rendre compte que je suis affamée. Les anges mangent, je peux vous l'assurer — du moins quand ils sont en voyage. Et ils se nourrissent d'aliments plus substantiels que la manne ou le nectar. Peut-être avez-vous du gibier ? De l'hydromel ? »

— « Il faut que tu l'emmènes au château, » dit Stephen, manifestement désolé de devoir se séparer de son ange. « Je n'ai rien d'aussi bon que cela au chenil. »

— « Non, » répondit John, « je n'emmènerai personne au château. J'ai décidé de rester avec toi. »

— « A cause de ton père ? »

— « Oui. Il m'a frappé du plat de son épée devant tous ses

hommes, et il m'a traité de... » Il ne put se résoudre à répéter l'injure, surtout pas à Stephen et acheva : « Il m'a traité de rustre, parce que j'ai manqué un cerf. *Notre* cerf : celui auquel nous nous étions juré de ne jamais faire de mal. »

— « Je suis content que tu l'aies manqué, » dit Stephen avec un signe de tête approbateur. « On dit que c'est le plus vieux cerf de la forêt. On dit aussi, » ajouta-t-il en baissant la voix, « que ce n'est pas du tout un cerf, mais Merlin transformé en animal par la fée Viviane. Mais, John, comment pourrais-tu venir vivre avec moi au chenil ? Cela blesserait l'orgueil de ton père. Le fils d'un baron partageant la soupente d'un berger ! Il ferait plus que de te frapper du plat de son épée, quand il saurait cela ! Et, quant à moi... Tu ne te rappelles peut-être pas qu'il a coupé les oreilles de mon père parce qu'il avait cassé une faux... Maintenant, avec un ange à nos côtés, la seule chose à faire c'est de... »

— « Nous débarrasser de l'ange ? »

— « Partir immédiatement pour la Terre Sainte. J'ai dans le chenil un peu de nourriture et des vêtements de rechange. Tu n'as pas besoin de retourner au château. Nous n'avons qu'à suivre la voie romaine à travers le Weald jusqu'à Londres, prendre un bateau pour Marseille, et de là nous embarquer pour les pays d'outre-mer. »

— « Mais, c'est à Marseille qu'Etienne est tombé entre les mains des marchands d'esclaves ! »

— « Oui, mais nous, nous avons un guide ! »

— « Si elle n'est pas réellement un ange... »

— « En tout cas, nous aurons fui le château. »

— « Tu veux dire que nous allons quitter le château *pour toujours* ? » demanda John, ragaillardi à la perspective de quitter son père, comme un faucon auquel on aurait retiré son chaperon. Mais au château se trouvaient tous ses objets personnels : son manuscrit des *Rois de Bretagne* et, protégé par une couverture d'ivoire, le parchemin contenant son poème favori : *Le hibou et le rossignol,* qu'il avait laborieusement copié de son écriture nette. Et, plus important encore, le château conservait le fantôme de sa mère et tous les souvenirs qu'il avait d'elle : l'escalier qu'elle avait monté, les tapisseries tissées de sa main, les vêtements qu'elle avait raccommodés ; et l'écho de ses chansons qui parlaient de nobles guerriers et d'amours impérissables.

« Vois, celui qui grava ce bois
m'ordonne de te demander,
O mon adorée,
de ne pas oublier
Le serment que jadis... »

« Quitter le château de mon père ? » répéta John. « Pour n'y plus revenir ? Jamais ? »

Le visage de Stephen devint rouge comme l'Oriflamme, la bannière rouge des rois de France. « *Le château de ton père ?* » dit-il d'un ton furieux. « Cette terre appartenait à mes ancêtres quand les tiens n'étaient encore que de vulgaires Vikings ! Crois-tu que je veuille rester toujours berger ou gardien de chiens ? Servir un homme qui bat son fils ? Lui donner les produits de ma chasse ou de mes cultures, et lui demander sa permission pour prendre femme ? John, John, ni toi ni moi n'avons plus rien à faire ici. Devant nous s'ouvre la route de Jérusalem ! »

Ce nom résonnait aux oreilles de Stephen comme un coup de trompette triomphal, mais à celles de John comme un glas funèbre. « Sur cette route il y a une immense forêt, puis un chenal, et une mer agitée sur laquelle naviguent des nuées d'Infidèles. Car ils ont des navires, eux aussi, tu sais ; plus rapides que les nôtres et armés de feux grégeois, » objecta le jeune garçon.

Mais Stephen l'avait saisi aux épaules et le fixait de son regard bleu, implacable. « Tu sais que je ne peux pas te quitter, » dit-il.

— « Tu sais bien que tu n'auras pas à le faire, » soupira John.

L'ange les interrompit, un peu vexée qu'au milieu de leurs discussions, de leurs protestations d'amitié, de leur échange de mâles tendresses, ils eussent oublié leur quête et leur inspiration. « Quant à vous conduire vers la Terre Sainte, » dit-elle, « je ne connais même pas cette forêt que, dites-vous, nous devons traverser. Mais le sol sur lequel je me suis étendue est humide et je n'aime pas l'aspect du château que j'ai vu sur mon chemin : il m'a paru sombre et farouche, avec son fossé à sec, son donjon lugubre, ses fenêtres étroites et sans vitres. C'est plus une forteresse qu'un logis. Si vraiment je suis un ange, j'espère trouver sur terre des demeures plus plaisantes ; sinon, je retournerai bien vite au ciel. Mais, en attendant, partons pour Londres et c'est *vous* qui me conduirez jusqu'à ce que je commence à recouvrer la mémoire. »

Ils remontèrent l'escalier, les deux garçons encadrant l'ange, passèrent devant le vieil Edward toujours occupé à faucher le pré communal, et arrivèrent enfin au chenil. Il était midi. Le baron et ses chevaliers étaient restés au château depuis le retour de la chasse. Les paysans quittant les champs de leur démarche pesante, se rassemblaient à l'ombre du moulin à eau pour savourer leur brouet et leur pain de gruau. Si quelqu'un d'entre eux avait remarqué le passage rapide et furtif des futurs Croisés, il aurait cru ceux-ci occupés à des jeux enfantins, ou supposé que Stephen avait trouvé une fille à partager avec le fils de son maître et, probablement, murmuré : « Il est grand temps ! »

Suivis des lévriers qui leur faisaient fête, ils grimpèrent à la soupente de Stephen, au-dessus du chenil, pour y prendre les quelques objets que possédait le jeune garçon ; deux tuniques munies de capuchons pour les jours froids, des galoches et une paire de bas bleus, un sac de cuir bourré de pain de froment et de rondelles de fromage, une bouteille de bière et une houlette de berger.

— « Je m'en suis souvent servi pour me défendre contre les loups, » dit Stephen en montrant celle-ci.

— « Et contre les mandragores, » ajouta malicieusement John dans l'espoir d'effrayer l'ange.

— « Mais nous n'avons pas de vêtements de fille, » reprit Stephen.

— « Tant pis, » dit-elle avec un sourire, tout en buvant la bière et en mangeant le pain de Stephen avec une avidité qui donnait à craindre que les provisions ne fussent épuisées avant le début du voyage. « Quand ma robe sera sale, je la laverai dans la rivière. Ainsi, » ajouta-t-elle d'un ton espiègle, « vous pourrez voir, tous les deux, si je suis réellement un ange ! »

Cette remarque parut à John fort peu angélique et même assez inconvenante. Comme s'ils allaient l'épier tandis qu'elle se baignerait !

Mais Stephen rassura la jeune fille. « Nous ne doutons pas que vous en soyez un. Et maintenant... » Sa voix se brisa. Il se détourna vivement et s'affaira à remettre de l'ordre dans la soupente.

— « Il faut le laisser seul avec ses chiens, » murmura John à l'adresse de l'ange, en se dirigeant vers l'échelle pour redescendre.

Stephen avait l'air bien triste quand il les rejoignit dans la

lande. Sa tunique portait les traces de léchages amicaux ; ses joues aussi étaient humides, mais il était difficile de savoir si c'était de larmes ou de coups de langue.

— « Ne croyez-vous pas, » dit-il, « que nous pourrions en emmener un ou deux avec nous ? Le tout petit qui n'a pas de queue... »

— « Non, » répondit John d'un ton ferme. « Mon père va crier et frapper du pied en constatant que nous sommes partis ; mais il se dira : « Bah ! C'étaient des garçons sans intérêt et le château ne perdra rien à leur départ. » Par contre, si nous volons un de ses chiens, il ne manquera pas de lancer ses chevaliers à notre poursuite. »

— « Mais notre ange n'a pas de nom ! » s'écria soudain Stephen d'un ton irrité, comme s'il pensait : « Quelqu'un qui est venu m'enlever à mes chiens se devait au moins de dire son nom. »

— « J'ai eu un nom, j'en suis sûre, » dit la jeune fille, «mais il semble s'être effacé de ma mémoire. Comment aimeriez-vous m'appeler ? »

— « Pourquoi pas Ruth ? » demanda Stephen. « Dans la Bible, elle était toujours en voyage pour accompagner des cousins ou des amis, n'est-ce pas ? »

— « Sa belle-mère, » rectifia John, tout en se disant que, en tant que futur Croisé, Stephen ferait bien de connaître l'Ecriture Sainte.

— « Elle était accompagnée aussi, » fit observer l'ange dont la mémoire semblait revenir, « par deux solides maris... Pas en même temps, toutefois... » se hâta-t-elle d'expliquer. « Oui, je crois que vous devriez m'appeler Ruth. »

John la trouvait beaucoup trop jeune pour représenter Ruth. Il lui donnait environ quinze ans (bien qu'en tant qu'ange elle en eût peut-être quinze mille). Le même âge que Stephen, dont les pensées étaient tournées vers des visions angéliques, mais dont les besoins physiques n'avaient rien de céleste. Contrairement aux Templiers, il n'avait pas fait vœu de chasteté et la situation ne paraissait guère favorable à une Croisade entreprise au nom de Dieu.

Mais, lorsqu'ils pénétrèrent dans le Weald, la vaste forêt du sud de l'Angleterre, John oublia Ruth pour ne plus penser qu'aux mandragores et aux dragons. Il est vrai qu'une ancienne voie

romaine, la Stane, croisait la forêt pour relier Londres à Chichester et qu'ils l'atteindraient dans une heure ; mais la Stane elle-même n'était pas à l'abri des monstres de la forêt.

2

SUR le conseil de Ruth, ils évitèrent soigneusement de traverser les terres d'un château voisin, dit « Bauge du Sanglier ».

— « Quelqu'un pourrait reconnaître John et avertir son père, » dit la jeune fille.

— « Oui, » approuva John en regardant fixement la tour normande, un des donjons de bois noir bâtis par Guillaume le Conquérant pour assurer sa conquête. « Mon père et Philip dit le Sanglier ont été amis autrefois. Philip venait dîner chez nous le jour de la Saint-Michel et certains autres jours de fête, et je battais des timbales en son honneur. Mais, depuis, mon père et lui se sont pris de querelle au sujet des limites de leurs domaines. Chacun affirme être le propriétaire d'un certain bosquet de hêtres où vont manger leurs cochons... Philip ne se montrerait guère hospitalier, j'en suis certain. »

Après maints tours et détours, en suivant une paisible rivière et passant devant une ancienne roue hydraulique qui ne faisait plus tourner de meule pour transformer le froment en farine, ils atteignirent la route romaine. Celle-ci, autrefois fière voie de communication pour les invincibles légions, avait été utilisée ensuite, à des fins de commerce et de guerre, par les Saxons, les Vikings et les Normands qui, contrairement aux consciencieux Romains, ne réparaient jamais les dégâts causés par les roues ou par les intempéries. La route, maintenant, se rétrécissait par endroits jusqu'à ne plus laisser le passage qu'à une charrue ; mais, en d'autres places, les pavés romains bien lisses, maintenant recouverts de ciment, faisaient une belle allée pour les cavaliers, les promeneurs et les grandes dames portées en litière par deux chevaux.

— « Je me sens un peu comme la Stane, » soupira Ruth, « piétinée et couverte de mauvaises herbes. » L'ourlet de sa robe s'était déchiré dans les ajoncs et quelques taches maculaient la toile blanche ; la jeune fille avait perdu le cercle qui retenait ses cheveux, lui faisant comme une auréole, et ses boucles soyeu-

ses, dorées comme des cœurs de volubilis, retombaient sur ses épaules. Quant à John, il était trempé de sueur, hors d'haleine, et il aurait voulu pouvoir, tout comme un serf, enlever la longue tunique qui recouvrait son haut-de-chausses.

« Stephen, » soupira de nouveau Ruth, « à présent que nous avons trouvé la route, ne pourrions-nous nous reposer un peu ? » Sa voix était toujours aussi mélodieuse bien qu'elle parlât à présent l'anglais de tous les jours.

— « Mais nous venons de partir ! » répondit Stephen en riant. « Londres est à plusieurs journées de distance. Nous devrons avoir parcouru avant la nuit un bon nombre de lieues. »

— « Nous sommes au milieu de l'après-midi. Pourquoi ne pas nous reposer jusqu'à ce qu'il fasse un peu plus frais ? »

— « Très bien, » dit-il avec un sourire, étendant la main pour la toucher en signe d'acquiescement. Stephen, qui avait du mal à s'exprimer par des mots, préférait parler avec ses mains dont il faisait des nids pour réchauffer les oiseaux, des baumes pour guérir les plaies de ses chiens, des arcs pour tirer les flèches, comme il savait s'en servir pour manier la faux ou la hache ou pour assembler des branches pour le feu. Il pouvait s'exprimer par gestes, toucher ou désigner du doigt, avec l'éloquence exquise d'un homme qui serait sourd, muet et aveugle. Quand on lui disait bonjour il répondait par une petite tape sur l'épaule ; si quelqu'un marchait à ses côtés, il le frôlait ou le prenait par le bras. Il aimait grimper aux arbres pour sentir contre sa jambe le contact de la rude écorce, ou nager très vite dans une rivière gelée jusqu'au moment où il parvenait à se réchauffer. Mais il gardait ses attouchements pour les personnes ou les choses qu'il aimait, et ne touchait jamais de choses laides ni de méchantes gens.

« Nous nous reposerons aussi longtemps que vous le souhaiterez, » dit-il.

— « Je vais devoir emprunter une de vos tuniques, » dit Ruth en souriant. « Voyez, avec son ourlet défait, ma robe traîne à terre. »

D'un mouvement plein de pudeur elle alla se cacher derrière un bouquet d'arbustes pour échanger sa robe contre une tunique.

— « Faites attention aux basilics, » lui cria John. « Vous savez que leur morsure est mortelle. » Puis, s'adressant à Stephen, il marmonna entre ses dents : « Elle a commencé par manger tes provisions, et voici maintenant qu'elle porte tes vêtements. »

— « *Nos* provisions et *nos* vêtements, » dit Stephen d'un ton

réprobateur. « Rappelle-toi que nous sommes unis dans cette Croisade. »

John se tut, honteux. Il prêtait l'oreille aux mouvements de Ruth courbant des branches, faisant craquer des brindilles ou crisser le tissu de ses vêtements, comme si elle avait voulu leur faire connaître les diverses étapes de sa toilette. Il pensa aux filles de vilains — étaient-elles dix ? étaient-elles vingt ? — qui s'étaient dévêtues près de Stephen. La pensée de l'amour sexuel le troublait. Son cerveau aristotélique se refusait à examiner et à éclaircir le problème. Il avait aimé filialement sa mère et éprouvait pour Stephen un amour fraternel. Mais, pour ce qui était de l'*autre* amour, il n'avait pas réussi à concilier la poésie des troubadours chantant la courtoisie exquise, les roses, les serments d'éternelle fidélité, avec le souvenir qu'il gardait de Stephen surpris dans sa soupente en compagnie d'une fille nue, et qui n'en avait pas montré le moindre embarras. « Dans un an ou deux, John, nous courrons les filles ensemble ! » avait dit le jeune garçon en souriant. Et la fille, riant sous cape et ne cherchant nullement à cacher sa nudité, lui était apparue comme une des ces prostituées dont parle la Bible et qui devraient être tondues ou lapidées. Qui pourrait blâmer le pauvre Stephen de céder à ces attraits ! Mais quant à lui, John, il avait fait le serment chevaleresque de pratiquer la pauvreté, la chasteté et l'obéissance à Dieu. Il avait pensé se retirer dans un monastère, mais, plutôt que de se séparer de Stephen qui n'avait certes pas l'âme monacale, il était prêt à accepter une vie d'action.

— « Une corneille t'a-t-elle mangé la langue ? » questionna Stephen avec un sourire. « Je ne te faisais pas de reproche. Tu sens la girofle, » ajouta-t-il en entourant de son bras les épaules de son ami.

John se raidit, non pas à ce contact, mais à ce qui paraissait être une insinuation. Il n'avait pas oublié les railleries de son père et ce nom de « fille » qu'il lui avait lancé comme une injure. La coutume voulait que les vêtements de femmes ou de jeunes filles fussent rangés dans des armoires parfumées à la girofle, tandis que les hommes du château pendaient leurs tuniques dans la pièce nommée « garde-robe » qui servait en même temps de cabinets et comportait un large tuyau descendant dans une fosse. La puanteur qui régnait dans la pièce protégeait les vêtements contre les mites.

— « C'est le parfum de ma mère, » murmura John, « je veux dire, la girofle. J'utilise encore son armoire. »

— « La mienne mettait de la menthe dans ses vêtements, » dit Stephen, « mais j'aime mieux l'odeur de la girofle. D'ailleurs, le parfum ne doit plus se sentir sur moi : voici une semaine que je ne me suis baigné. » Il pressa l'épaule de John comme pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas voulu le vexer. D'ailleurs, Stephen avait-il jamais cherché à le vexer ? Certes, il l'avait souvent taquiné, ou lui avait fait mal en jouant ; un jour même, il l'avait jeté à terre parce que John avait marché par mégarde sur la queue d'un de ses chiens. Mais jamais il ne s'était moqué du manque de virilité de son ami.

« Ce n'est pas une route dangereuse, » reprit Stephen, bavard pour une fois, peut-être parce que John restait silencieux. « Les abbés de Chichester la parcoururent souvent à la recherche des brigands. Ils ne portent pas d'épées, mais que l'archange Gabriel vienne en aide aux voleurs qui tombent entre leurs mains ! »

— « Mais, » dit John, « la forêt nous entoure de toutes parts comme une bande de dragons munis d'ailes vertes et écailleuses. Ils semblent prêts à dévorer la route. Ils ont déjà grignoté la lisière de la forêt. Et, » ajouta-t-il en baissant la voix et en désignant l'ange, « elle est bien venue de la forêt, n'est-ce pas ? »

Stephen se mit à rire. « Elle est venue du ciel, nigaud ! Tu l'as donc pas entendue dire qu'elle connaissait rien de la forêt ? »

Avant que John ait eu le temps de reprendre son ami pour cette faute de syntaxe, Ruth se précipita entre eux, verte comme une dune au printemps. Elle était ravissante dans la tunique de Stephen, dont elle avait rabattu le capuchon sur sa tête. Elle avait noué autour de sa taille la ceinture dorée de sa propre robe et troqué ses mules de velours contre les galoches de Stephen dont la grossiereté même faisait ressortir la délicatesse de ses pieds nus. Elle avait fait un paquet de sa robe, des mules et du crucifix.

— « Personne ne pourrait deviner que je suis un ange, » dit-elle en souriant, « ni même une fille. »

— « Pas un ange peut-être, » répondit Stephen d'un ton appréciateur, « mais une fille, si. Pour passer pour un garçon, il faudrait rendre vos mains rugueuses et dissimuler vos boucles. »

Elle fit semblant de cacher ses cheveux sous son capuchon, mais en ressortit furtivement quelques mèches dès qu'ils eurent

repris la route, tout en chantant une chanson en vogue, à cette époque :

> « *L'esprit inquiet, sans repos,*
> *Je cherchais, parmi montagnes et prairies...* »

Bien qu'il s'agît d'un homme à la recherche du Christ, elle avait entonné la chanson comme un joyeux refrain. John regretta de ne pas avoir ses timbales, et Stephen se mit à siffler pour l'accompagner. Ainsi oublièrent-ils l'aspect désolé du paysage et la longueur de la route, peu fréquentée à cette heure du jour et où rôdaient peut-être des dragons avides de terminer leur repas.

Soudain, au détour du chemin, se heurtant presque à eux, apparut un chevalier portant un bouclier orné d'une croix rouge — un Templier sans doute — et à sa suite, sur un grand cheval pie, une dame montée en croupe derrière un serviteur qui gardait les yeux fixés au sol. Le chevalier fronça les sourcils en voyant les jeunes gens : malgré les vœux exigés par son Ordre, il paraissait plus porté vers la guerre que vers Dieu. Mais la dame leur sourit et leur demanda le but de leur voyage.

— « J'habite un château au bout de la route, » répondit vivement John en normand. Contrairement à ses amis, il était vêtu comme un jeune seigneur, d'une tunique couleur prune faite de toile et non de vulgaire mousseline, et portait une ceinture de samit broché d'argent. Le rôle de porte-parole lui revenait donc d'office. « Je suis venu chercher des châtaignes avec mes amis dans les bois, » dit-il, « et maintenant nous rentrons à la maison. »

Le chevalier lui jeta un regard sinistre en serrant la bride de son cheval, comme s'il soupçonnait John d'avoir volé une belle tunique pour se faire passer pour un fils de seigneur. Car les garçons de la noblesse n'ont guère, même à douze ans, l'habitude de se promener dans les bois, surtout à pareille heure, avec des vilains qu'ils appellent leurs amis.

— « Nous avons parcouru bien des kilomètres sans rencontrer de château, » grommela le chevalier en posant sa main aux veines apparentes sur la garde de son épée.

— « Celui de mon père est tout à fait à l'écart de la route et le donjon est bas, » répondit John sans hésiter. « En fait, on l'appelle la Tortue, et, tout comme une carapace de tortue, il est difficile à démolir ! Bien des barons ont essayé, pourtant ! »

— « Vous devriez y retourner avant la nuit, » dit la dame

d'un ton de reproche, « car vous n'avez pas de carapace et la Stane est dangereuse lorsqu'il fait sombre. Mon cavalier et moi sommes en route vers le château de notre ami Philip le Sanglier. Savez-vous s'il se trouve encore loin d'ici ? »

— « A deux lieues environ, » répondit John en donnant des explications très claires en un français si pur que nul, pas même le farouche chevalier, n'aurait pu conserver de doutes sur la noblesse de sa naissance. John, à vrai dire, n'avait jamais peur que par anticipation : le moment venu, il savait faire face à ce qui l'avait effrayé. Avec un geste de la main et un salut courtois il souhaita bon voyage aux deux cavaliers, reçut un salut de la dame en réponse, et reprit avec ses amis le chemin de l'imaginaire Tortue.

Il entendit la dame s'exclamer en s'éloignant : « Quel beau garçon et comme il est bien élevé ! »

— « Si je n'avais pas été aussi effrayé, » dit Stephen lorsqu'une distance suffisante les eut séparés du chevalier, de sa dame et de l'impassible domestique, « j'aurais éclaté de rire quand tu leur as dit que ton château s'appelait la Tortue ! Il n'y a pas de château avant au moins quinze kilomètres ! C'est le premier mensonge que je t'aie jamais entendu dire. »

— « Tu étais effrayé, toi aussi ? » demanda John, surpris de cet aveu.

— « Pour sûr, je l'étais ! Ce chevalier et sa dame étaient certainement deux amants qui se rendaient à une partie fine au château du Sanglier. J'ai entendu dire qu'il organisait souvent des réunions galantes pour la noblesse du pays, lui y compris bien entendu. Cette dame doit avoir un mari quelque part, et le Templier aurait parfaitement pu nous transpercer de part en part pour nous empêcher de tenir des propos à leur sujet. »

Comme la nuit tombait ils s'arrêtèrent au pied d'un chêne large et touffu et les deux garçons aidèrent Ruth à y grimper. De ses mains habiles elle prépara un nid de mousse et de feuilles dans le creux de l'arbre, ayant enlevé ses galoches qu'elle posa à côté d'elle avec son crucifix, elle s'installa fort confortablement dans cette demeure improvisée. Elle semblait avoir un talent tout particulier pour faire les nids, que ce fût au-dessus ou au-dessous du sol. Après avoir mangé du pain et du fromage et bu un peu de bière, elle redescendit à terre en refusant avec entêtement l'aide des garçons, dont elle semblait d'ailleurs n'avoir nul besoin.

— « Est-elle en colère contre nous ? » questionna John.

— « Elle a bu de la bière, » expliqua Stephen. « Pendant qu'elle est partie... »

Ils se hissèrent jusqu'au bord du nid et, s'appuyant sur un coude, regardèrent dans la direction du chêne voisin. John prétendit en riant que Ruth était accroupie sous les branches.

Il fut irrité de la voir se lever de sous un orme au lieu du chêne qu'ils observaient, pour venir les rejoindre dans le nid.

— « Je cherchais des joncs pour nous tenir chaud, » dit-elle, « mais je n'en ai pas trouvé un seul. Nous devrons dormir serrés l'un contre l'autre. » Elle choisit le milieu du nid, s'attendant sans aucun doute à voir les garçons s'installer pour la réchauffer, chacun d'un côté ; et Stephen, obligeamment, s'étendit à sa gauche.

Avec la rapidité et l'adresse de Lucifer déguisé en serpent, John s'insinua entre eux, repoussant Ruth au bord du nid. A son grand désappointement, elle accepta cette solution sans protester et s'appuya contre lui, l'imprégnant de son parfum de souchet, cette plante aromatique importée d'outre-mer et utilisée comme parfum par les dames d'Angleterre.

« Les étoiles brillent, ce soir, » dit-elle. « Regardez, John, voici Arcturus qui nous épie à travers les feuilles, et voilà Sirius, l'Etoile du Nord. Les Vikings l'appelaient la Lampe du Voyageur. »

Stephen poussa son ami du coude comme pour lui dire : « Tu vois ! Seul un ange peut connaître ces choses. »

— « Stephen, » murmura John.

— « Oui ? »

— « Je n'ai plus peur maintenant d'avoir quitté le château. Je n'ai même plus peur de la forêt ! »

— « C'est vrai, John ? »

— « Oui, parce que je ne suis pas seul. »

— « Je te disais bien que nous étions en sécurité avec notre ange. »

— « Ce n'est pas de l'ange que je parle, » dit John. Il se fit un oreiller de l'épaule de Stephen, et l'odeur des chiens couvrit celle du souchet.

— « Dors, petit frère, » dit Stephen. « Rêve de Londres — et de la Terre Sainte. »

Mais la frayeur s'empara de nouveau de John avant qu'il eût le loisir de rêver. A une heure, dans le froid et la brume de la nuit, il fut réveillé par le son d'un cor accompagné d'un

cri perçant, semblable à celui que pousseraient une centaine de loutres prises dans une roue de moulin. Tout en paraissant assez lointain, le son était si aigu que le jeune garçon se mit les mains sur les oreilles.

— « Ce sont des chasseurs qui ont trouvé une mandragore ! » s'écria Stephen en se redressant dans le nid. « Il n'y a pas de lune ; il doit être un peu plus de minuit. C'est le bon moment pour les chasser, vous savez. Les chasseurs soufflent dans un cor pour couvrir le bruit des cris. Allons voir ce qu'ils ont pris. »

Mais John ne semblait guère désireux de quitter l'arbre. « S'ils ont tué une mandragore, ils ne voudront pas la partager avec nous, » fit-il remarquer. « De plus, ce sont peut-être des brigands. »

Ruth qui, elle aussi, avait été réveillée par le cri, intervint : « John a raison. Qui voudrait contempler un aussi horrible spectacle ? Un bébé arraché à la terre ! »

— « Je vais rester pour tenir compagnie à Ruth, » reprit John. Mais Stephen, le tirant hors du nid, le fit glisser le long du tronc de l'arbre.

— « Nous ne pouvons pourtant pas laisser Ruth toute seule, » grommela le jeune garçon en se relevant du sol jonché de glands où il était tombé.

— « Les anges n'ont pas besoin de protection. Allons, hâte-toi ou nous allons manquer les chasseurs. »

Ils découvrirent ceux-ci derrière un bouquet d'arbres. C'étaient deux rudes bûcherons, le père et le fils à en juger d'après leur ressemblance et leurs cheveux du même blond filasse. Mais le père était courbé et bruni comme une faucille qui a beaucoup servi, et le fils portait un bandeau sur l'œil. Tous deux contemplaient une mandragore morte ayant la taille et l'aspect d'un bébé nouveau-né à part des griffes couvertes de terre, des organes génitaux énormes et un fouillis de poils verdâtres qui avaient poussé au-dessus du sol avec des fleurs pourpres en forme de clochettes. A côté de ce cadavre pitoyable et tout contracté, et attaché à lui par une corde, était étendu un chien, mort lui aussi, les oreilles sanglantes.

La nuit était sans lune et la brume voilait les deux grandes étoiles Arcturus et Sirius. Mais l'un des chasseurs portait une lanterne et John vit la mandragore, le chien, le sang, sous une lumière tremblotante et étrange qui le fit évoquer la chute de Lucifer

en Enfer et se demander si Stèphen et lui-même n'étaient pas tombés à sa suite.

En voyant les deux jeunes garçons, le plus jeune des bûcherons les réprimanda : « V's auriez pu vous faire tuer tous les deux ! » Il enleva du bout de son petit doigt la cire qui garnissait ses oreilles en expliquant : « J'mets ça pour pas que mes tympans éclatent comme ceux de c'vieux chien. » Puis, tirant de dessous sa tunique un couteau à longue lame, il se mit, suivant les directives de son père, à découper la mandragore en petites portions en forme de racines, résineuses plutôt que sanglantes, qu'il enveloppa dans des morceaux de mousseline et plaça soigneusement dans un sac en peau de requin.

— « Un démon d'moins, » murmura le père en se courbant davantage encore. « Une semaine de plus, et c'lui-ci serait sorti de terre pour rejoindre ses parents dans la garenne. »

— « Y a là une rançon de roi en aphro... di... disiaque ! » bégaya le fils, tout fier d'avoir enfin réussi à prononcer ce mot. Le commerce des racines de mandragores était lucratif et il se trouvait toujours des clients parmi les barons sur le retour, dont les fonctions sexuelles commençaient à décroître, ou les amoureux dont les tendres ardeurs n'étaient pas payées de retour. Depuis les temps Bibliques, l'époque de Jacob et de Léa, cette racine a été reconnue comme un infaillible aphrodisiaque. Certes, il n'était pas exagéré de dire que la mandragore qui venait d'être tuée représentait une rançon de roi : quel homme ne donnerait or, argent, terres ou bétail pour conquérir l'objet de son amour ou voir revivre son désir ?

Quand les bûcherons eurent achevé leur macabre dissection, le fils sourit aux deux garçons et leur offrit un morceau de racine de la taille d'un petit pois, en leur disant : « Tenez, faites avaler ça à une fille et vous obtiendrez d'elle tout c'que vous voudrez ! »

— « Mon ami n'en a pas besoin, » dit John en s'emparant du cadeau. « Il obtient déjà tout ce qu'il veut des filles. Elles s'agglutinent à lui comme des fourmis sur du miel ! »

— « Mais toi, ça pourra t'servir, hein ? » reprit le fils avec un gros rire, en clignant de son œil unique. Il était fréquent à cette époque, aussi bien en Angleterre qu'en France, de rencontrer des serfs borgnes, dont la plupart avait perdu leur œil sous les coups de leurs maîtres plutôt qu'à la bataille. Peut-être le

jeune bûcheron n'avait-il pas été assez prompt à exécuter un ordre... « Ça t'servira, n'est-ce pas ? » insista-t-il.

— « Certainement, » dit Stephen, remarquant l'embarras de son ami. « Donnez-lui encore un an ou deux : il n'a que douze ans. » Puis, montrant la carcasse du chien : « Aviez-vous vraiment besoin d'un lévrier pour ce travail ? » demanda-t-il. « Ne pouviez-vous donc pas le faire tout seuls ? Après tout, vous aviez de la cire dans les oreilles. »

— « Chacun sait qu'un lévrier est capable de donner une secousse plus forte qu'un homme : il tire la mandragore d'un seul coup, comme si c'était une dent, avec la racine et l'reste. D'ailleurs, c'lui-ci était vieux, i'n'avait plus guère d'années à vivre. Nous pourrons acheter tout un ch'nil avec l'argent qu'notre chasse va nous rapporter. »

Quand les hommes furent partis après avoir parlé avec volubilité de la vente de leur trésor et de la manière dont ils dépenseraient l'argent sans remettre à leur seigneur le tiers qui, selon l'usage, devait lui revenir, les deux garçons enterrèrent le chien.

— « Si seulement ils lui avaient mis de la cire dans les oreilles, à lui aussi ! » dit Stephen d'un ton amer. « Et, tiens, regarde ! Ils l'ont battu pour le faire sauter ! »

— « La cire n'aurait servi à rien, » répondit John. « Les oreilles du chien — je l'ai lu dans un bestiaire — sont tellement sensibles que le cri pénètre malgré la cire, et ce son extrêmement aigu tue l'animal de toute façon. »

— « Ce n'est pas étonnant que les mandragores nous dévorent, » reprit Stephen, « étant donné la façon dont les chasseurs arrachent leurs bébés à la terre pour les découper en morceaux ! Si ce n'était à cause du souvenir de mes parents j'aurais pitié de ces pauvres brutes. Maintenant, un tas de vieux seigneurs dégoûtants vont se mettre à faire la roue et à courir après les filles ! »

— « La question, » dit John qui avait furtivement enterré le morceau de mandragore avec le chien, « est sans doute de savoir lesquels ont commencé à manger les autres... » Il s'interrompit, saisit la main de Stephen et balbutia : « Je crois que je vais être malade. »

— « Mais non, » répondit Stephen en le soutenant. « Nous allons retourner à notre arbre pour dormir. »

Mais John, qui s'appuyait à son bras, le sentit trembler. *Il a*

de la peine pour ce chien, se dit-il. *Je ne veux pas être malade : cela ne ferait que l'attrister davantage.*

Ruth les attendait avec, sur le visage, une expression indéchiffrable.

— « Nous regrettons de vous avoir laissée seule aussi longtemps, » dit Stephen, « mais les chasseurs venaient de tuer une mandragore et... »

— « Je ne tiens pas à en entendre parler. »

— « Les mandragores ne peuvent pas monter aux arbres, n'est-ce pas ? » demanda John. « Les parents de celle-ci pourraient bien rôder alentour. »

— « Mais si, elles peuvent monter aux arbres, » répondit Stephen qui connaissait beaucoup de choses au sujet de la forêt et improvisait ce qu'il ne connaissait pas. « Elles sont elles-mêmes des arbres, en un sens — des racines en tout cas. »

— « Crois-tu qu'elles soupçonnent notre présence ici ? Elles ne peuvent pas nous voir, mais peuvent-elles nous sentir ? »

— « J'aimerais bien que vous cessiez de parler de mandragores, tous les deux, » intervint Ruth d'un ton sec. « A vous entendre, on croirait que nous en sommes entourés de toutes parts, alors que chacun sait que les malheureuses créatures sont en voie d'extinction. »

— « Les parents de Stephen ont été tués par les mandragores, » répondit John d'une voix dure. Il aurait volontiers giflé la jeune fille pour le talent qu'elle avait de parler à tort et à travers ! Stephen s'était montré noble et généreux en exprimant de la compassion pour un bébé mandragore, mais il était impardonnable de la part de cette fille ignorante de sympathiser avec la race meurtrière. Les origines célestes de Ruth lui paraissaient maintenant tout aussi incertaines que la possibilité — dont, à son grand amusement, l'Abbé avait souvent parlé avec le plus grand sérieux — de voir un ange danser sur une tête d'épingle !

— « Je ne savais pas ! » s'écria Ruth.

— « Comment l'auriez-vous su ? » dit Stephen. « Du moins, les mandragores qui ont tué mes parents ont combattu comme des êtres humains ; elles ne se sont pas glissées furtivement dans l'obscurité : elles ont surgi brusquement de la forêt avant le crépuscule, en agitant leurs vilains bras armés de gourdins. Nous avions nos faux pour nous défendre contre elles — excepté ma mère qui venait nous apporter de la bière aux champs — car nous étions occupés aux travaux de fenaison. Elles n'ont réussi

à prendre qu'un seul d'entre nous en plus de mes parents, et nous avons pris quatre des leurs. Ce sont les femelles qui sont les plus dangereuses — les jeunes, qui réussissent à passer pour des êtres humains et viennent vivre dans les villages. Les mâles ne le pourraient pas : ils sont beaucoup trop poilus dès leur naissance et puis... vous comprenez... Mais les petites femelles ont tout à fait l'aspect humain, du moins extérieurement. A l'intérieur de leur organisme, c'est une autre affaire car elles ont de la résine au lieu de sang et des squelettes marron qui sont... comment dire, John ? »

— « Fibreux. »

Ruth écoutait en silence, repliée sur elle-même comme une araignée dorée, se dit John. Elle était assise sur ses jambes rentrées et paraissait la moitié de sa taille normale.

— « Parle-lui en toi-même, John, » dit Stephen qui commençait à perdre haleine après ce long discours, « tu connais toute l'histoire. » Il continua, en s'adressant à Ruth : « John sait tout : le français, l'anglais, le latin. Il connait tous nos rois et nos reines depuis le Roi Arthur jusqu'au mauvais roi Jean. Il connait même ces vilaines déesses païennes qui se promenaient nues et épousaient leurs frères. »

John était ravi de continuer l'histoire. Il aimait à faire des discours, mais nul, excepté Stephen, ne l'écoutait jamais.

— « Autrefois, avant les Croisades, » commença-t-il comme s'il faisait un récit de voyage, « les mandragores vivaient dans la forêt et elles étaient si sales et si poilues qu'on n'aurait jamais pu les prendre pour des êtres humains. Elles n'étaient pas difficiles sur la nourriture : toute chair, animale ou humaine, leur était bonne. Elles prenaient les chasseurs dans des filets, les faisaient rôtir sur des charbons ardents et, après les avoir dévorés, éparpillaient leurs ossements sur le sol comme nous le faisons des allumettes le jour de la Saint Michel. » Arrivé à ce point, tel un conteur professionnel, il fit une pause et regarda Ruth pour juger de l'effet de son récit. La vue de la jeune fille le rassura : elle restait repliée sur elle-même au bord du nid dans une attitude attentive. « Mais un jour, » reprit John, « une petite mandragore ayant erré hors de la forêt, un forgeron la prit pour une enfant perdue et l'accueillit dans sa famille. L'enfant grandit, devint jolie et potelée, tandis que le forgeron et sa femme dépérissaient. Et chacun admirait la générosité de ce pauvre forgeron qui donnait le meilleur de sa nourriture — or, la

nourriture était rare en ce temps — à une enfant trouvée. Mais, au cours de l'été, la fillette fut renversée et tuée par une charrette de foin. Les habitants de la ville s'apprêtaient à se saisir du conducteur pour le mettre à mort, lorsqu'ils s'aperçurent que des blessures de la fillette coulait un liquide rouge fait d'un mélange de sang normal et d'une épaisse résine visqueuse. »

— « Que veut dire *visqueuse* ? » interrompit Stephen.

— « Gluante, comme le liquide qu'émet l'araignée lorsqu'elle tisse sa toile. On apprit ainsi que les mandragores étaient des vampires en même temps que des cannibales, et que, plus elles se nourrissaient de chair humaine, moins leur sang était résineux. Chez certaines d'entre elles même, la résine était presque entièrement absorbée par le sang, mais leurs os ne devenaient jamais blancs. Seulement, elles devaient continuer à manger de la chair humaine afin que leur sang ne se transformât pas de nouveau en résine.

» Les mandragores entendirent parler de la fillette et se rendirent compte qu'elle avait réussi à passer pour humaine jusqu'à l'accident. Elles décidèrent donc d'envoyer quelques-unes de leurs jeunes femelles dans les villages, où la vie était plus facile que dans la forêt. Plusieurs mandragores se glissèrent dans des maisons pendant la nuit pour y laisser leurs bébés, bien nettoyés naturellement, en échange de bébés humains qu'elles emmenèrent dans la forêt, vous devinez dans quel but. Le lendemain, les familles chez lesquelles elles étaient passées, s'imaginaient qu'une fée était venue leur apporter son propre enfant en échange du leur. Or, chacun sait ce qu'il en coûte à quiconque refuse d'admettre l'enfant d'une fée : le malheur sera sur lui pendant le reste de ses jours. Il s'écoula beaucoup de temps avant que le plan des mandragores fût connu dans toute la forêt. Maintenant, chaque fois qu'une mère découvre un bébé étranger ou rencontre un enfant inconnu errant dans la ville, elle le frappe avec un couteau. Si c'est de la résine qui coule de la blessure, on se saisit de l'enfant, on l'étouffe et on le brûle. Cependant, il arrive encore de temps à autre que des mandragores réussissent à se faire passer pour des humains.

» Voyez-vous, elles ne sont pas du tout comme ces Croisés du siècle dernier qui sont devenus vampires en entrant en Hongrie. (Les prostituées hongroises qui suivaient l'armée leur avaient donné la maladie qu'à leur tour les Croisés avaient ramenée en Angleterre.) Ceux-ci devaient déchirer la peau de leur victime

pour leur sucer le sang ; avant de se nourrir ils avaient un aspect cadavérique, puis ils devenaient roses et boursouflés. Il n'était donc pas difficile de les reconnaître et de s'emparer d'eux pour les brûler. Mais les jeunes mandragores se contentent de presser leurs lèvres contre la peau pour tirer le sang. Le plus affreux est qu'elles ne ressemblent pas du tout à des vampires ; certaines ne savent même pas ce qu'elles sont et ignorent qu'elles sont nées d'une graine plantée en terre. Elles se nourrissent comme dans une sorte de rêve et ont tout oublié le lendemain matin. »

— « Je trouve cela monstrueux, » dit Ruth.

— « Oui, n'est-ce pas, ce sont des monstres ? » approuva John, satisfait du succès de son récit.

— « Non, pas elles. Je trouve monstrueux de frapper des bébés avec des couteaux. »

— « Mais comment savoir, alors, si ce ne sont pas des racines ? C'est à cause de gens sentimentaux comme vous que des mandragores réussissent encore à s'infiltrer chez les humains. »

— « Franchement, » répondit Ruth, « je n'en crois rien. Je crois qu'elles restent entre elles dans la forêt et mangent du gibier ou des baies, et non des chasseurs... Et maintenant, il faut dormir. D'après ce que vous m'avez dit, Londres est encore loin et nous avons tous besoin de repos. »

— « Bonne nuit, » dit Stephen.

— « Faites de beaux rêves, » répondit Ruth.

3

Le lendemain matin, le soleil était semblable à un bouclier de Sarrasin dans le ciel — le bouclier de Saladin, aurait dit un Croisé. La forêt scintillait sous le soleil et de petits oiseaux blancs tournoyaient dans l'air ou se perchaient sur une branche en agitant constamment leur queue. Ruth et Stephen étaient debout près du nid et sourirent à John quand celui-ci ouvrit les yeux.

— « Nous avons décidé de te laisser dormir, » dit Stephen. « Tu t'es mis à gronder comme un sanglier quand j'ai commencé à te secouer. Alors, en quête d'un petit déjeuner, nous avons suivi un hochequeue. »

— « Et nous vous avons rapporté des fraises sauvages, » ache-

va Ruth dont les lèvres portaient encore la trace rouge des fruits. Elle lui en tendit un plein panier qu'elle venait de tresser avec des joncs. Pour quelqu'un qui déclarait ne rien connaître de la forêt, elle possédait vraiment des talents remarquables.

Une fois descendus de l'arbre ils terminèrent leur petit déjeuner par des faînes, qu'il leur fallut broyer adroitement pour en extraire l'amande ; et Ruth, s'emparant de la bière de Stephen, en but une si grande gorgée qu'elle vida la bouteille.

« Pour faire descendre mon repas, » expliqua-t-elle.

— « Je me demande pourquoi les cochons aiment tant les faînes, » dit Stephen. « Elles ne valent pas la peine qu'on se donne pour les décortiquer. »

— « Les cochons ne les décortiquent pas, » fit observer John, pratique.

— « Il faut dire, » poursuivit Stephen, « que nous n'avions pas beaucoup de choix dans cette partie de la forêt. Mais nous avons trouvé un ruisseau. » Il hissa dans l'arbre le sac contenant le reste de leurs provisions et leurs quelques vêtements de rechange, et dit à Ruth : « Prenez votre paquet et allons nous baigner. »

— « Je l'ai caché, » répondit-elle d'un ton presque irrité. « Il y a peut-être des voleurs par ici. J'irai le chercher après le bain. »

Que de mystères elle fait autour de ce crucifix ! se dit John. Comme si elle nous soupçonnait, Stephen et moi, d'être des brigands, alors qu'elle vient de boire toute notre bière !

Le ruisseau coulait paisiblement et sur ses rives poussait du passerage semblable au trèfle à quatre feuilles. Stephen, qui prenait un bain mensuel dans un bac avec les garçons d'écurie, tandis que des filles de vilains l'aspergeaient d'eau, s'empressa de se débarrasser de sa tunique. Il était, à juste titre, fier de son corps et avait un jour fait remarquer à John : « Moins je suis habillé, plus je suis beau ! Dans des vêtements de seigneur comme les tiens, j'aurais toujours l'air d'un manant ; mais nu... ! Même les dames de la noblesse me regardent. »

Mais John entendait faire respecter les convenances. En présence de Ruth, il n'avait nulle intention de découvrir son corps blanc et mince, ni de permettre à Stephen d'exhiber sa rayonnante nudité.

— « Allez nager la première, » dit-il à la fillette. « Stephen et moi attendrons dans les bois. »

— « Non, » répondit-elle en riant, « allez-y d'abord tous les deux. Stephen n'a déjà plus sur lui que son haut-de-chausses, et celui-ci est sur le point de tomber à son tour ! Mais je n'irai pas loin. »

— « Vous ne regarderez pas, n'est-ce pas ? » lui cria John. Mais Ruth, s'éloignant à grandes enjambées comme si elle avait un but précis, ne lui répondit pas.

L'eau du ruisseau était froide malgré le soleil éclatant. John s'accroupit au milieu du passerage avec de l'eau jusqu'au genoux, jusqu'au moment où Stephen l'éclaboussa abondamment ; alors tous deux se mirent à s'ébattre dans le ruisseau et à se frotter mutuellement le dos avec du sable ramassé au fond de l'eau. Et John se dit qu'en ce qui le concernait, Ruth et la route de Londres pouvaient bien attendre jusqu'à la fin des temps !

Il remontèrent enfin sur la rive et se roulèrent dans l'herbe pour se sécher. Excellent lutteur, Stephen fit à John ce qu'il appelait sa prise d'amphisbène, enroulant ses bras autour du corps de son ami comme les extrémités d'un serpent à deux têtes, pour le plaquer à terre.

— « Je ne te lâcherai que contre rançon ! » cria-t-il, assis sur la poitrine de John comme Dylan à califourchon sur son dauphin. « Six bouteilles de bière et du malt grillé ! »

— « Je te promets... » commença John en se dégageant avec une force telle qu'il envoya Stephen s'étaler dans l'herbe, « je te promets seize coups de ceinture d'abbé ! »

Stephen ne parut pas vexé. « Par l'arc de Robin, » s'écria-t-il, « tu as appris tous mes tours ! »

— « Je crois que nous devrions nous rhabiller, » dit John en s'éloignant pour éviter un nouvel assaut. « Ruth doit vouloir se baigner aussi. J'espère qu'elle ne nous a pas regardés, » ajouta-t-il en jetant un coup d'œil vers un bouquet de fougères qui s'agitait furieusement. A son grand soulagement, ce fut un hochequeue blanc — et non une jeune fille — qui en sortit. Mais quelque chose devait avoir effrayé l'oiseau.

— « Qu'y avait-il donc de si intéressant à voir pour Ruth ? » demanda Stephen avec un grand rire.

— « Toi, » répondit John en regardant son ami avec une admiration plus mélancolique qu'envieuse. Stephen avait déjà un corps d'homme, et un corps suffisamment beau pour tenter même un ange. Quand il secoua sa chevelure mouillée, une grande brassée de jonquilles parut orner sa tête. Quel heureux mélange de beau-

té et de force ! pensa John. Pour la centième fois il s'émerveilla qu'un garçon tel que celui-là l'eût pu choisir pour frère — vraiment choisi, puisqu'il n'y avait entre eux nul lien de sang ni même de race. Il baissa les yeux vers son propre corps et regretta de n'être pas habillé. Au château, il ne se baignait jamais dans la cuve avec les amis de son père ; seulement avec Stephen, parfois, dans le ruisseau où se trouvait la vieille roue de moulin, ou bien seul dans la lande, où il emportait son seau. Même au château il n'avait pas sa chambre personnelle et dormait avec les fils de chevaliers.

Mais Stephen lui dit : « Sais-tu, John, que tu n'es plus tellement maigre à présent ? Tu commences à prendre du poids. Tu as de bons os — de la force aussi, comme tu viens de le prouver. Tout ce qu'il te faut, c'est un peu plus de graisse. Tu vas devenir un homme avant de t'en apercevoir. »

— « L'année prochaine ? » demanda John, bien que cette perspective lui parût fort lointaine. « Tu étais un homme à treize ans. »

— « A onze ans, » rectifia Stephen. « Mais, moi, je suis différent : je suis un manant. C'est une race qui grandit vite. Pour toi, je dirai qu'il faut attendre encore deux, ou peut-être trois ans. Alors, nous pourrons certainement courir les filles ensemble. »

— « Laquelle voudrait de moi lorsqu'elle pourrait t'avoir ? »

Stephen le conduisit au bord du ruisseau. « Regarde, » lui dit-il en montrant du doigt leur reflet dans l'eau limpide : le clair et le sombre côte à côte, comme les deux visages de la lune. J'ai les muscles, mais toi tu as l'intelligence. Elle se lit sur ton visage. »

— « Je n'aime pas mon visage, » protesta John. « Je ne veux même pas me regarder dans ces miroirs qu'on nous a rapportés de Terre Sainte. J'ai toujours l'air effrayé. »

— « Pas autant qu'autrefois. Tiens, depuis que nous avons quitté le château, j'ai remarqué en toi un changement. Hier, quand tu as tenu tête au Templier, je suais de peur ; mais tu n'as même pas cligné des paupières ! Et tu parlais avec tant de sagesse ! Un jour, tu auras des muscles comme moi ; mais je suis prêt à parier un couple de faisans que je n'aurai jamais ton intelligence... Allons, viens à présent : il faut rejoindre Ruth. »

Sur les instances de Stephen — qui dut insister beaucoup — ils firent un paquet de leurs tuniques et restèrent en hauts-de-chausses, ce vêtement que portait alors tout homme, qu'il fût prê-

tre, baron ou paysan. Ainsi, ils auraient l'apparence de travailleurs des champs qui s'étaient mis à leur aise par une chaude journée, et l'élégante tunique de John n'éveillerait pas les soupçons ni ne tenterait les voleurs.

— « Mais, » protesta le jeune garçon, « j'ai les épaules si blanches ! »

— « Le soleil les fera brunir, » répondit Stephen. « Ruth, » cria-t-il, « vous pouvez prendre votre bain ! »

Il dut répéter son nom à plusieurs reprises avant qu'elle répondit d'une voix grêle et lointaine : « Qu'y a-t-il, Stephen ? »

— « Vous pouvez aller vous baigner. Le ruisseau est à vous. » Et, s'adressant à John avec un sourire, il ajouta : « Elle t'a pris au sérieux quand tu lui as recommandé de ne pas regarder... Mais nous, nous n'avons rien promis. »

— « Toi, tu épierais un ange ! » se récria John.

Stephen lui donna une grande claque dans le dos en répondant : « Qui donc la considère comme un ange à présent ?... Non, je ne l'épierais pas, mais j'aime à y penser. Je me suis toujours demandé si les anges étaient faits comme des filles... Allons donc faire un peu d'exploration tandis qu'elle se baigne : je pourrais avaler un autre petit déjeuner après ce bain ! Mais il ne faut pas trop nous éloigner du ruisseau. »

Derrière un taillis de jeunes hêtres, Stephen découvrit un massif de plantes aux longues tiges minces et aux feuilles odorantes, en forme de lanières. « Du fenouil, » dit-il. « C'est bon pour les fièvres qu'on attrape à Londres. Nous devrions en cueillir un peu, avec les racines. »

Mais John, pensant aux mandragores, ne tenait guère à arracher des racines. D'ailleurs, il avait senti l'odeur de la menthe. « C'est avec cette plante que ta mère parfumait ses vêtements, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit Stephen, « et c'est bon à manger aussi. » Les deux garçons s'agenouillèrent sur le sol humide pour cueillir et mâcher les feuilles dont le jus légèrement épicé leur monta à la tête comme un vin capiteux.

Où étaient le ruisseau, la route, le chêne dans lequel ils s'étaient fait un nid ?

— « Les arbres paraissent tous semblables, » dit Stephen, « mais regarde ce vieux hêtre. Ne l'avons-nous pas déjà vu ? Et là, le sol ouvert... »

Il semblait qu'ils fussent revenus à l'endroit où la mandragore avait été tuée. C'était bien le même trou duquel l'infortuné chien avait extrait l'être à forme humaine.

— « Allons-nous-en d'ici, » balbutia John qui se sentait pris de nausée.

— « Attends, » répondit Stephen, « il y a un deuxième trou. C'est... c'est celui dans lequel nous avons enterré le chien. Ventre-bleu ! » (C'était là son plus grand juron.) « Ces répugnants Infidèles l'ont déterré et... »

Autour du trou ils virent des ossements... crâne... fémur... os du bassin... dépouillés de leur chair et éparpillés sur l'herbe.

— « Stephen, » dit John en saisissant la main de son ami, « je comprends ce que tu éprouves. C'était cruel de leur part de manger le chien. Mais il faut que nous partions au plus vite : elles vont nous prendre pour les chasseurs ! »

Mais quelque chose les attendait. A première vue, *cela* semblait être un arbre — ou plutôt, non : un cadavre exhumé d'une tombe, avec des membres entrelacés de racines. Et *cela* respirait péniblement, se déplaçait, marchait en titubant vers eux. C'était blanc comme le tronc d'un hêtre — du moins le peu de peau (ou bien était-ce de l'écorce) qui apparaissait parmi une toison de poils (ou de radicules ?) verdâtres, était très blanc. Des yeux rouges brûlaient dans leurs cavités sombres, comme de minuscules dragons dans leur caverne, pensa John. La bouche s'ouvrait en une grimace qui découvrait des dents triangulaires comme celles d'un requin : des dents faites pour broyer, déchirer, déchiqueter.

« Sauvons-nous ! » cria John en tirant son ami par la manche. Mais le fier Stephen avait choisi de se battre.

— « Mangeur de chien ! » hurla-t-il en se ruant, tête baissée, sur la mandragore.

L'étrange créature s'effondra, enveloppant Stephen de ses bras pour l'entraîner dans sa chute. A terre, elle semblait un poulpe végétal lançant ses tentacules autour de sa proie.

Contrairement à Stephen, John avait des colères froides ; il devenait bleu et non pas rouge, comme s'il avait plongé dans une rivière couverte de glace. Tout d'abord il demeura frappé de stupeur ; puis son cerveau se remit à fonctionner avec une parfaite netteté. Il se savait jeune et relativement faible : ses poings ne lui serviraient à rien contre cette peau dure comme de l'écorce, et une attaque aveugle, sans armes, ne serait d'aucune utilité pour son ami. Il tomba à genoux et se mit à gratter la terre

comme une taupe. Il ne ramassa que des cailloux, des pommes de pin, des faînes dont il n'avait que faire. Puis une grosse pierre ébréchée. De ses mains écorchées, en sang, il creusa davantage pour dégager l'arme dont il avait désespérément besoin et, sans même prendre le temps de se remettre sur pieds, la lança de toutes ses forces sur la mandragore. Le crâne fibreux craqua et éclata de façon répugnante sous le choc de la pierre, l'éclaboussant de résine et de liquide verdâtre, comme s'il se fût agi d'un chou broyé par une meule.

— « Stephen ! » cria John. Seul un cri aigu et plein de haine lui répondit : « Des humains ! »

D'innombrables doigts le saisirent et le ligotèrent avec des tiges de vigne sauvage, puis le traînèrent, ainsi que Stephen, sur le sol défoncé.

Les tanières des mandragores étaient moins des habitations que des sortes de catacombes où elles s'enfermaient pour se tenir à l'écart des hommes et des animaux. Nul ne savait si les sinistres créatures les avaient construites elles-mêmes, ou s'étaient contentées d'agrandir et de réunir entre elles des cavités naturelles qu'elles avaient découvertes et dont elles avaient jonché le sol de paille. John était douloureusement conscient tandis qu'on traînait son corps mince, mal protégé par les lambeaux de son haut-de-chausses, à travers un couloir étroit et tortueux comme la gorge d'un dragon ; mais, contrairement à ses ravisseurs, il ne voyait pas dans l'obscurité et seul le bruit du corps de Stephen râclant le sol lui fit comprendre qu'il n'avait pas été séparé de son ami.

— « Sainte Mère de Dieu, » murmura-t-il, « faites qu'il demeure inconscient ! »

Pendant un temps qui lui parut interminable, il put constater qu'ils passaient d'une pièce dans une autre par l'absence de paille aux endroits où se trouvaient les portes. Enfin, une faible et tremblotante lumière lui apprit qu'ils approchaient d'un feu. Sans doute se trouvaient-ils dans une sorte de chambre du conseil et était-ce la fin de l'atroce voyage.

La pièce était une salle ronde et spacieuse où des femelles mandragores s'occupaient silencieusement à empiler des morceaux de tourbe sur une couche de charbon. John remarqua que ni racines ni branches n'étaient utilisées comme combustible, ce qui était normal car ces êtres qui commençaient leur vie à l'état de

racines ne voulaient se servir du bois pour aucun usage domestique. Mais il se demanda ironiquement ce que penseraient les mandragores si elles savaient que le combustible dont elles se servaient avait, lui aussi, une origine végétale.

Les ravisseurs laissèrent tomber leurs deux proies à terre comme on dépose des bûches près de l'âtre, et allèrent se joindre aux femmes pour alimenter le feu. John était étroitement ligoté, les pieds croisés l'un sur l'autre, les mains derrière le dos, mais il réussit à rouler sur le côté pour regarder le visage de Stephen. Les joues de son ami étaient écorchées, son front couvert de meurtrissures et sa chevelure pleine de sang et de toiles d'araignées.

— « Stephen, Stephen, que t'ont-elles fait ? » murmura le jeune garçon en se mordant les lèvres pour retenir ses larmes. La déchéance de son héros lui faisait éprouver à son égard une tendresse plus grande encore que le culte qu'il lui avait voué. Pour une fois, c'était lui, John, qui devait se montrer fort. Il lui fallait songer au moyen de fuir.

Il examina la pièce. Il n'y avait là ni lits ni paillasses. Selon toute apparence les mandragores dormaient dans les pièces plus petites et utilisaient celle-ci pour tenir conseil. C'était là qu'elles se réunissaient pour converser ou festoyer. Les murs étaient noircis par la fumée ; la paille était jonchée d'os, de dents, de fourrure et de cheveux. La puanteur de ces déchets était insupportable, et, mêlée à celle d'excréments et d'urine, elle faillit faire tourner l'estomac de John. Il tenta de lutter contre la nausée en se demandant comment son délicat Abbé aurait fait face à la situation : sans doute en s'identifiant à Hercule dans les écuries d'Augias, ou au Christ au milieu de la corruption du Temple.

Puis, à l'autre extrémité de la pièce, il vit le crucifix. C'était sans erreur possible, une énorme croix latine en pierre, au bras d'inégale longueur, placée dans une niche en forme d'abside. Des carapaces de tortues servaient de sièges et, entre ceux-ci, le sol avait été tassé et balayé par les genoux des fidèles en prière. Il s'agissait évidemment d'une chapelle et John se rappela avoir entendu dire — sans l'avoir cru alors — que, lorsque les Chrétiens étaient venus en Angleterre sous la conduite d'Augustin, un prêtre était allé rendre visite aux mandragores dans leur tanière. Après l'avoir dévoré, elles s'étaient souvenues de ses enseignements et avaient adopté le Christianisme.

Un cri retentit soudain : « Tueur de bambin ! » Une mandra-

gore s'avançait vers lui, répandant une odeur de passerage en décomposition. Elle parlait d'une voix gutturale et John eut du mal, tout d'abord, à comprendre ce qu'elle disait. « Tueur de bambin ! » répéta-t-elle. Certainement, cela voulait dire : tueur de *bébé.* Elle poursuivit son pénible discours en maudissant tous les nobles anglo-saxons et leurs chevaliers, et en souhaitant que les requins engloutissent jusqu'au dernier d'entre eux lorsqu'ils prendraient la mer sur leurs nefs de bois pour aller livrer bataille. Puis, ayant maudit également la famille de John, elle se mit à parler avec plus de précision, accusant John et Stephen d'avoir fait tuer le bambin par leur chien. *Son* bambin, ajouta-t-elle en grondant, le fruit de sa propre graine. John savait que les mandragores s'accouplent comme les humains et les animaux, et il comprit que leurs femelles donnaient naissance à des objets ressemblant à des glands, qu'elles plantaient en terre et nourrissaient jusqu'au moment où ils devenaient racines. Si les chasseurs leur laissaient le temps d'atteindre leur maturité, ces racines sortaient de terre comme des tortues de leur œuf, et leur mère les enveloppait dans des feuilles de bambou pour les emmener rejoindre le reste de la tribu — d'où le nom de *bambin.*

— « Non, » répondit John en secouant la tête, « nous n'avons pas tué votre bébé, votre bambin. Ce sont les chasseurs qui l'ont tué. »

— « Des chasseurs, » répéta la mandragore. « Oui : vous ! »

Dans la pièce bondée, la chaleur était aussi insoutenable que dans la cuisine d'un château un jour de banquet ; mais les créatures occupées à attiser le feu, le dos voûté sous le poids de la saleté et du travail, ne semblaient pas y prêter attention. Le feu était évidemment destiné à cuire leur repas, et elles s'étaient mises maintenant à aiguiser des pieux sur la pierre. Ces pieux étaient de métal, et non de bois.

Le pétillement des flammes avait dû alerter les jeunes mandragores qui se trouvaient dans les pièces voisines, car elles entrèrent en bande dans la salle et se mirent à gesticuler autour des deux captifs. Leur démarche n'était pas traînante comme celle de leurs aînées, et elles paraissaient à la fois énergiques et intelligentes. Sans doute la vie dans la forêt détériorait-elle les esprits et les corps, c'est pourquoi les mandragores plus âgées, malgré leur haine des humains, s'efforçaient de faire pénétrer leurs filles dans les villages.

Les jeunes femelles que vit John, à l'exception d'une seule, de-

vaient être des adolescentes, mais une toison de poils couvrait déjà leurs bras et leur menton. L'unique exception, une enfant d'environ quatre ans, était mignonne malgré sa saleté. Ses yeux n'étaient pas encore rougis ni enfoncés dans leurs orbites et ses lèvres avaient la couleur des framboises sauvages. Elle aurait pu passer pour une fillette.

Sans doute, avant d'entrer dans la salle, les enfants étaient-ils occupés à jouer aux dés car ils agitaient de petits objets blancs ressemblant un peu aux cubes en os de baleine qui faisaient la joie des chevaliers au château du père de John. Mais les dés des jeunes mandragores n'étaient pas cubiques : c'étaient des morceaux d'os de formes irrégulières sur lesquels étaient griffonnés des chiffres. John se rappela avoir entendu l'Abbé dire que les Grecs utilisaient autrefois des osselets provenant du mouton ou d'autres animaux.

Mais les jeunes mandragores avaient trouvé à présent un jeu plus amusant : elles avaient dépouillé John et Stephen de leurs hauts-de-chausses et les chatouillaient du bout de leurs doigts pointus comme des carottes, tout en se gaussant de l'anatomie des hommes. Les garçons mandragores, nus comme leurs parents, possédaient d'énormes organes génitaux, d'où la puissance de ces racines en tant qu'aphrodisiaques. Au contact de ces doigts Stephen commença à s'agiter, mais, au grand soulagement de John, il ne s'éveilla pas pour se trouver dans cette position ridicule. Il avait toujours été fier, avec juste raison, de sa virilité et se voir surpassé dans ce domaine et méprisé par des garçons de huit ou neuf ans lui aurait été plus pénible que de recevoir des coups. Seule la petite fille de quatre ans, qui regardait ses amis d'un air de reproche, ne prit pas part au jeu.

Une cloche d'église sonna d'une façon étrange, irréelle semblait-il étant donné le lieu, et un profond silence se fit aussitôt dans la pièce. Une vieille mandragore semblable à un arbre recouvert de mousse s'avança clopin-clopant au milieu des enfants et s'arrêta entre John et Stephen. Elle les examina, parut réfléchir, faire un choix. Et ce choix se porta sur Stephen. Mais, quand la mandragore voulut se baisser, son dos craqua comme un pont-levis rouillé. Elle va se briser, pensa John ; elle n'atteindra jamais le sol. La vilaine créature y parvint cependant et prit Stephen dans ses bras moussus.

— « Ignoble Sarrasin ! » hurla John. « Lâchez mon ami ! »

Au prix d'un prodigieux effort il réussit à faire céder les liens qui lui enserraient les chevilles et envoya un coup de genou dans l'aine de la mandragore. Celle-ci poussa un glapissement si aigu que John eut l'impression de sentir un fer rouge lui pénétrer dans les oreilles. Des ombres lui obscurcissaient le cerveau. Lorsque son esprit redevint clair, il vit Stephen étendu dans la chapelle devant le crucifix. La vieille mandragore était penchée au-dessus de lui comme Abraham au-dessus d'Isaac ; les autres adultes, environ une vingtaine, étaient assis sur les carapaces de tortues, tandis que les enfants, accroupis devant le feu, observaient les faits et gestes de leurs aînés. Leurs visages, que la fumée et le mauvais éclairage de la pièce empêchaient de distinguer nettement, ne parurent à John refléter ni la méchanceté ni même la curiosité, mais seulement le respect et la crainte. La jolie enfant, tournant le dos à la scène, avait enfoui son visage dans les bras d'une de ses congénères plus âgée.

La mandragore qui officiait entonna ce qui semblait être une prière de consécration. John saisit au vol les mots de *Père* et de *Fils* et comprit avec horreur, sinon avec surprise, que, tout comme les Chrétiens humains brûlaient des bûches de Noël et décoraient leurs châteaux avec de l'aubépine, du houx et du gui en l'honneur du Christ, les mandragores chrétiennes étaient en train de vouer Stephen à une conception différente du même Christ. D'abord le sacrifice, puis le festin. La même victime servirait aux deux fins.

Bien que ses mains fussent toujours liées, il parvint à se relever et se dirigea en chancelant vers la chapelle. Jadis il avait tué une mandragore avec une froide détermination. A présent, il se tournait vers le feu, ce feu venu de l'Orient pour incendier les vaisseaux et qui brûlait jusqu'à l'incandescence, tel le feu de l'Enfer. John avait l'impression qu'à son approche les mandragores devaient se soumettre, que Marie, la Mère du Christ, devait descendre des sphères célestes ou sortir de son sanctuaire pour l'aider à délivrer son ami.

Mais les mandragores se dressèrent d'un seul bloc et, redevenu un petit garçon de douze ans, il ne put que frapper, à coups de pieds impuissants contre cette masse.

— « Non ! » sanglota-t-il en tombant à genoux, « que ce soit moi, et non Stephen ! »

— « *John !* »

L'écho de son nom retentit à travers la salle comme le choc d'une massue contre un heaume de fer. « John, » reprit la voix, « tout ira bien. » Les cheveux couleur de lin de Ruth, entremêlés de feuilles et de brindilles, retombaient en désordre sur ses épaules comme des pièces d'or terni. Sa robe de toile avait perdu sa blancheur immaculée et portait des traces de larmes et des taches de boue. Tel celui d'un ange déchu, son regard semblait tourné tout à la fois vers des visions du Ciel et de l'Enfer.

Elle était entrée dans la pièce escortée par des mandragores, mais non sous leur contrainte. Elle n'était pas leur captive et John pensa qu'elle avait dû se concilier leurs bonnes grâces en cédant à leur désir. Mais, se dit-il encore, Dieu lui pardonnera si elle sauve mon ami, et moi, John, je la servirai jusqu'à ma mort. Si elle sauve mon ami...

Il vit qu'elle tenait son crucifix tellement serré dans sa main qu'il aurait fallu lui couper les doigts pour l'en arracher.

L'une des mandragores qui était entrée avec elle appela l'officiant qui se tenait debout, impassible, entre la croix de pierre et l'assemblée, toujours penché au-dessus de Stephen. Il n'avait pas fait un geste ni prononcé un mot, mais son silence même marquait sa désapprobation.

S'approchant du feu, Ruth éleva son crucifix et la lueur des flammes embrasa la croix d'or, faisant étinceler les perles semblables à celles des nefs sarrasines. Et les mandragores contemplèrent avec ravissement cet objet d'une beauté telle que leurs pauvres yeux enfoncés n'en avaient jamais vue, ni leurs faibles cerveaux de végétaux, imaginée. A leur manière pathétique et enfantine sans doute ressemblaient-elles aux premiers Croisés qui, ayant pris Jérusalem des mains des Turcs Seldjoukides, contemplaient pour la première fois le saint sépulcre. Quels que fussent les motifs plus ou moins vils qui avaient conduit les Croisés outre-mer, pendant ce moment merveilleux ils s'étaient sentis purifiés de leur orgueil et de leur cupidité, et partagés entre la vénération et l'exaltation. Il en était de même pour les mandragores.

L'officiant fit, à contrecœur, un signe d'assentiment et Ruth s'avança vers lui en traversant les rangées de mandragores, qui s'écartaient sur son passage en bruissant comme des joncs au premier souffle du vent. Elle plaça le crucifix dans les mains de l'officiant, dont les doigts caressèrent lentement, avec amour, la

croix d'or en s'arrêtant sur chaque perle. La jeune fille n'attendit pas qu'il la congédiât : sans hésitation ni crainte apparente, elle se dirigea vers John et lui délia les poignets.

— « Aidez-moi à emmener Stephen, » lui dit-elle, « j'ai troqué le crucifix contre vos deux vies. »

Lorsque, le dos courbé, ils eurent traversé l'une après l'autre les sombres cavernes pour retrouver enfin l'éclat du soleil, les mandragores les quittèrent sans un regard ni un geste, avides, semblait-il de retourner dans la salle du conseil où les attendait le crucifix. Pendant le trajet à travers les couloirs obscurs, Stephen avait repris conscience, mais il s'appuyait sur Ruth et John et les laissait guider ses pas encore chancelants. Eux-mêmes suivaient les traces laissées sur le sol par le pas traînant des mandragores.

— « Comment te sens-tu, Stephen ? » demanda John lorsqu'ils s'arrêtèrent pour se reposer.

— « Fatigué, » répondit Stephen d'une voix faible, en étirant dans l'herbe ses membres meurtris et en fermant les yeux.

— « Et vous, Ruth ? » John regarda la jeune fille avec un mélange d'émerveillement, de respect et de frayeur : il avait conscience d'avoir assisté à un miracle.

Elle n'avait cependant rien de miraculeux, étendue dans l'herbe près de Stephen. Un jour, elle avait évoqué pour John une araignée d'or ; maintenant elle le faisait penser à une tunique mouillée, jetée à terre, déchirée, piétinée, abandonnée.

— « Que s'est-il passé, Ruth ? » questionna-t-il.

— « Elles m'ont trouvée au bord du ruisseau, après mon bain. J'étais en train de mettre mes bas et j'ai levé les yeux... »

— « Et alors ? »

— « Elles m'ont saisie et m'ont entraînée vers leur tanière. Je me suis débattue, mais celle qui me tenait était très forte. »

— « Et vous avez pensé au crucifix ? Vous vous êtes rappelée que les mandragores étaient chrétiennes et pourraient y attacher du prix ? »

— « Précisément. Vous vous souvenez que je l'avais caché dans notre arbre. J'ai essayé de leur faire comprendre que je leur donnerais un trésor si elles me laissaient y aller. Vous connaissez leur langage, semblable à celui des petits enfants qui apprennent à parler et fait de courtes phrases hachées. Les mots qu'elles

emploient sont étranges, démodés. Je leur criais : « Trésor ! Trésor ! » mais elles ne comprenaient pas. Finalement, je me suis souvenue d'un vieux mot qu'utilisaient nos ancêtres et j'ai dit : « Mugot ! » et « Crucifix ! » et, cette fois, elles ont compris : elles sont très dévotes, à leur manière. Elles ont grimacé, discuté, en agitant leurs membres semblables à des reptiles, et puis elles m'ont lâchée. Je les ai conduites à l'arbre. En passant devant l'endroit où Stephen et vous avez lutté pour leur échapper, j'ai vu des lambeaux de vos hauts-de-chausses et j'ai compris que leurs congénères devaient s'être emparées de vous. Alors je leur ai déclaré que j'exigeais votre liberté en même temps que la mienne, sinon je ne leur remettrais pas le crucifix. L'une d'elles a dit : « Si crucifix brillant. Si temps. Oui... »

» Elles ont grimpé dans l'arbre à ma suite et la vue du crucifix que je leur ai montré les a laissées pantelantes. Je le leur ai tendu, mais elles ont secoué la tête en signe de dénégation ; elles ne voulaient pas y toucher : il était pour leur prêtre. Elles paraissaient redouter que leur saleté et leur laideur ne ternissent l'or ou ne fissent disparaître la magie. Elles ne grimaçaient plus, elles n'avaient plus l'air hébété : on aurait dit qu'elles allaient pleurer. Elles ont tourné le dos pour me laisser le temps de m'habiller... et elles m'ont amenée ici. »

— « Et elles ont tenu leur promesse. »

— « Bien entendu. Elles sont Chrétiennes, n'est-il pas vrai ? »

Ce récit troubla le jeune garçon. Il avait entendu parler de bien des Chrétiens qui avaient manqué à leur promesse : des Croisés, par exemple, à l'égard des Grecs ou des Sarrasins. « Mais pourquoi... » commença-t-il, voulant demander comment des mandragores pourraient se sentir liées par une promesse faite à une jeune fille dont elles haïssaient la race.

— « Nous ne pouvons rester assis ici toute la journée, » interrompit Ruth. « Chrétiennes ou non, elles pourraient changer d'avis. Où est la route ? »

Péniblement, ils se remirent sur pied — Stephen refusa l'aide de ses amis en déclarant qu'il devait retrouver tout seul son équilibre. Des arbres les entouraient de tous côtés : grands sycomores et chênes plus hauts encore, tels de vieux rois celtes, romains, saxons, montant la garde en attendant que les Normands usurpateurs eussent senti la terre qu'ils avaient conquise les façonner peu à peu pour en faire des Anglais — comme l'ours, de ses pattes et de sa langue, façonne son petit à sa propre image.

— « Je crois, » dit Stephen, « que la route est *par-là* »

Mais les coups qu'il avait reçus sur la tête lui avaient un peu brouillé les idées. Les trois enfants marchèrent longtemps, longtemps, sans trouver la route... Mais ils arrivèrent au Manoir des Roses.

4

Je les vis déboucher de la forêt, le grand garçon soutenu par ses amis : le garçon aux cheveux bruns, plus frêle, et la fillette à la chevelure d'ange. Le matin, quand le soleil brille, je quitte le Manoir dès que les oiseaux commencent à gazouiller dans les branches, et je m'en vais cueillir les roses blanches qui fleurissent le long de la haie dont mes terres sont entourées, ou je me promène jusqu'au moulin à vent — le premier qui existe, je crois, dans notre région — pour voir les meules, que l'eau ne fait plus tourner, moudre le grain destiné à faire mon pain. Maintenant c'était l'après-midi. J'avais déjeuné, d'abricots, de pain et d'hydromel, à l'ombre d'un haut mûrier et ce fut en retournant vers la haie de roses que j'aperçus les enfants. Je dus paraître surprise à leur vue car ils s'arrêtèrent et me regardèrent fixement par-dessus la haie. La fillette se raidit et murmura quelques mots à l'oreille d'un des garçons. Il était rare de voir des enfants rendre visite à des inconnus dans leurs manoirs, et ceux-ci me firent l'effet de moineaux effarouchés à cause, non pas de leur petitesse ou de leur fragilité — l'aîné des garçons et la fillette étaient déjà des adolescents — mais, plutôt, de leur vulnérabilité. Quelque chose avait dû les meurtrir, et ils me regardaient avec méfiance, ne sachant si j'étais leur amie ou leur ennemie. Je devais leur prouver ma bienveillance, comme on apprivoise des oiseaux.

— « Suivez la haie sur la droite, » dis-je en souriant, « et vous trouverez la grille du Manoir. Si vous venez de la forêt, vous devez être fatigués et affamés. Je peux vous donner de quoi vous reposer et vous rassasier. » J'avais fait de mes bras un panier de roses. Je ne craignais pas les épines avec mes gants d'antilope, les manches longues et étroites de ma robe boutonnant au poignet, ma guimpe et mon bonnet, et ma jupe bleue brodée de fleurs de lis descendant jusqu'aux chevilles en larges plis partant

de la taille. Je regardai les garçons vêtus de hauts-de-chausses improvisés à l'aide de feuilles d'arbres, et je me pris à envier la liberté qu'ont les hommes de s'habiller et de chevaucher à leur guise — sauf lorsqu'ils doivent revêtir leurs armures pour partir en guerre.

Le plus jeune des garçons, le brun, s'adressa à moi en français avec toute la courtoisie d'un gentilhomme.

— « Notre mise est indigne de la compagnie d'une dame, car nous venons de la forêt... » Son visage confirmait l'impression donnée par sa façon de s'exprimer. Saladin, le plus noble ennemi de l'Angleterre, devait avoir dans son enfance le même visage d'ascète, de lettré, de poète. Mais je vis avant tout le besoin dans lequel il se trouvait ainsi que son ami, le robuste Saxon bâti comme Aengus, le voyageur errant. Lui aussi, malgré l'impression de virilité qui se dégageait de sa personne, avait besoin de moi. Sa bouche, qu'il forçait à sourire, était crispée de fatigue, et une large blessure lui entaillait le front. Tous deux étaient couverts d'écorchures.

La fillette, malgré sa robe blanche tachée et déchirée, ressemblait à ces anges sculptés dans l'ivoire, comme on en trouve au tympan des cathédrales de Londres. Comme eux, elle était belle, lointaine, impassible. Elle est lasse, me dis-je. La fatigue tire ses traits. Peut-être, plus tard, pourrai-je lire en son cœur.

Je les retrouvai à la grille ménagée dans la haie — une grille si basse que mon fils l'avait franchie d'un seul bond lorsqu'il était parti pour Londres.

Je tendis, pour les accueillir, mes bras chargés de fleurs. Tous trois restèrent sur leurs positions ; le garçon brun attiré vers moi, la fillette se tenant à l'écart, et le Saxon entre les deux.

— « Je puis vous offrir mieux que des fleurs, » dis-je en laissant tomber les roses à terre.

— « Dame, » me demanda le Normand, « à qui avons-nous l'honneur de nous adresser ? »

— « On me nomme Dame Marie, et ceci est le Manoir des Roses. »

— « Je pensais bien, » répondit-il, « que vous deviez être une autre Marie. Voulez-vous aider mon ami ? Il a reçu un coup sur la tête. » Mais ce fut le jeune Normand, et non son ami, que j'aidai. Ses jambes fatiguées se dérobant sous lui, il chancela et, se penchant vers moi, saisit ma main tendue en disant : « Je vais salir votre robe. »

— « Avec la bonne terre brune ? C'est la plus pure de toutes les substances, la mère des roses ! »

— « Mais vous avez éparpillé vos fleurs à terre ! »

— « J'en ai d'autres. » Le soutenant de mon bras, et suivie de ses amis, je le guidai vers la maison.

Autrefois, le Manoir était entouré d'une douve ; mais, après la mort de mon mari, j'avais fait combler celle-ci et planté des mûriers, remplis à présent de verdiers et des filaments argentés des vers à soie. Les arbres formaient un cercle plus petit à l'intérieur du cercle constitué par la haie de roses, entourant sans l'isoler ma maison bâtie en brique au lieu de la pierre froide et grise employée par les barons du voisinage. Mon mari avait fait construire le Manoir comme présent pour l'anniversaire de notre mariage.

— « Qu'il soit fait de briques, » avais-je dit, « de la même couleur que tes cheveux. »

— « Et solidement bâti, » avait-il ajouté. Mais les hautes murailles percées d'une porte de chêne, les rangées de briques provenant d'une villa romaine en ruine et les étroites embrasures d'où les archers tiraient leurs flèches, avaient, telle une armure exposée dans une salle, perdu leur allure menaçante. Je n'aurais certes pas pu soutenir un siège, avec mes pauvres serviteurs dépenaillés : jardiniers, gardiens, cuisiniers, sénéchal, garçon d'écurie — trente personnes en tout, sans un seul chevalier parmi elles. La fièvre dévastatrice n'avait guère été clémente envers les gens du Manoir des Roses.

Le portier s'avança pour m'aider à soutenir le jeune garçon. « Il va vous fatiguer, Dame Marie, » me dit-il.

Mais je secouai la tête : aucun fardeau n'est plus lourd à porter que celui de la solitude.

Quand nous entrâmes dans la cour, Sarah, la cuisinière, qui, sa capuche rejetée en arrière, s'était glissée hors de sa cuisine pour prendre un peu de soleil, étendit ses lourdes mains — ce qui dut, je crois, lui coûter quelque effort — en criant d'une voix aiguë : « Dame Marie, qu'avez-vous trouvé là ? »

— « Des enfants, ne le voyez-vous pas ? Sarah, cours à la cuisine et prépare un repas tel que de jeunes garçons — de jeunes hommes — puissent le souhaiter. Du faisan et... »

— « Je sais, je sais ! » interrompit-elle. « Vous oubliez que j'ai des fils à moi, qui vous servent chaque soir ! » Sarah,

ses trois fils et ses trois filles étaient de nouveaux venus au Manoir, mais la vieille femme se comportait exactement comme si elle m'avait élevée depuis l'enfance. « Je sais ce qu'aiment les jeunes garçons, » reprit-elle, « le produit de la chasse et la volaille de la basse-cour ; tout ce qui vole et tout ce qui marche sur des sabots, et deux de chaque pièce, à moins qu'il ne s'agisse d'un sanglier ! » Elle s'éloigna avec son dandinement de canard, monta péniblement l'escalier menant à la porte de la cuisine et, esquissant à grand peine une révérence, disparut sous le linteau orné d'une Madone de bois berçant l'Enfant Jésus.

— « C'est une très jolie maison, » dit le jeune Saxon en anglais. « Elle ressemble à la ferme d'un abbé. »

— « D'un très riche abbé, » se hâta d'expliquer le Normand, craignant sans doute de me voir mal interpréter le compliment de son ami, car les abbés sans fortune vivaient dans des chaumières sordides.

— « Je veux dire, » balbutia le Saxon, « qu'elle a un aspect si lumineux avec la Mère et l'Enfant, et ses... » Il laissa son ami achever la phrase commencée.

— « Ses deux toits pointus au lieu de créneaux, et ses vraies fenêtres au lieu de brèches pour les archers, et ses *vitres* aux fenêtres ! Et, Stephen, regarde le potager : il y pousse du persil, du thym, de la marjolaine, de la muscade, de l'estragon... »

— « Vous connaissez bien les différentes herbes, » dis-je.

— « Je possède un herbier. »

Quand nous arrivâmes au Manoir, je les conduisis au bain. Dans tout le Weald, peut-être même dans toute l'Angleterre, nulle autre maison, je crois, ne recèle sous son toit une fontaine destinée aux ablutions. De la bouche d'un dauphin frappé dans le bronze par les artisans de Constantinople sortait un vigoureux jet d'eau qui allait s'écouler dans un bassin où des Tritons s'ébattaient sur des tuiles aux couleurs variées. Pour les bains d'hiver, il suffisait d'obturer la bouche du dauphin et de remplir le bassin d'eau chauffée à la cuisine et transportée dans des bouilloires.

— « Votre amie va se baigner la première, » dis-je aux deux garçons. Tous, à présent, nous parlions anglais. Puis, m'adressant à la fillette : « Quel est votre nom ? » demandai-je.

Comme elle tardait à répondre, le Saxon la devança : « Ruth, » dit-il. « C'est notre ange gardien. Elle nous a sauvés. »

— « Des bêtes féroces ? »

— « Des mandragores. »

— « La forêt renferme beaucoup de ces malheureuses bêtes difformes, » dis-je en frissonnant. « Elles ne m'ont jamais fait de mal, pourtant. Il faudra me raconter plus tard comment vous leur avez échappé. Maintenant, Ruth, vous pouvez prendre votre bain. Je vais vous faire apporter des vêtements et un parfum fait de musc et... »

— « Vous êtes très bonne, » répondit-elle en me regardant avec froideur, presque avec hostilité. J'aurais voulu lui dire : J'ai plus de deux fois votre âge et je suis beaucoup moins belle que vous. Faites-moi confiance, chère enfant, faites-moi confiance ! »

Mais je me tournai vers les garçons dont je connaissais à présent les noms : John, le Normand, et Stephen, le Saxon. « Quand Ruth aura terminé, » leur dis-je, « ce sera votre tour. »

— « Merci, Dame, » dit John. « Nous serons heureux de nous baigner avec un dauphin, mais... »

— « Vous aimeriez mieux manger ! Que diriez-vous de pain et de fromage avec une infusion de pouliot pour vous faire patienter jusqu'au souper ? Ou plutôt, » ajoutai-je vivement, « de la bière au lieu de pouliot ? » Une infusion de pouliot ! A quoi pensais-je ! Je vivais trop en compagnie de femmes.

— « De la bière, » répondirent-ils d'une seule voix. « Mais, » reprit John, « mon frère a reçu une blessure... »

— « Votre frère ? » questionnai-je, surprise. Un jeune seigneur normand et un paysan saxon, frères !

— « Nous nous sommes adoptés mutuellement, » dit John. « Avez-vous quelque chose pour sa tête ? »

— « Pour mon estomac, » rectifia Stephen avec une grimace. « C'est lui qui me fait le plus souffrir. »

— « Pour l'une et l'autre, » dis-je.

La grande salle du Manoir est chaude et humide en été, et froide en hiver, malgré les bûches de pin, larges comme des barriques de bière, qui pétillent dans l'âtre. C'est une pièce destinée aux hommes, où ils peuvent faire du tapage, festoyer, se chauffer le gosier à grandes lampées d'hydromel. Pour ma part je préfère le solarium, pièce aux multiples usages, où je dors, soupe ou tisse la laine, et où je reçois les amis qui viennent, rarement à présent, me rendre visite. J'y laissai les garçons en compagnie de trois miches de pain, de deux énormes fromages et d'une bou-

teille de bière, en leur disant de manger puis d'aller se baigner et de se sécher avec des linges parfumés au camphre.

— « Appelez-moi quand vous aurez terminé, » leur recommandai-je.

J'avais à peine eu le temps de trouver une robe pour Ruth quand j'entendis la voix de John crier : « Dame Marie, nous avons terminé ! »

Ils fleuraient si bon le camphre que j'évitai de regarder la crasse oubliée sur leurs genoux et leurs coudes. Le pain, le fromage et la bière avaient disparu comme s'il y avait eu un raid de lutins. Je soignai les blessures des garçons à l'aide d'une pommade au fenouil et au dictame. Ils se laissèrent faire sans le moindre embarras, comme des fils se laissent choyer par leur mère, me donnant ainsi l'impression que mes mains avaient retrouvé l'usage auquel elles étaient destinées.

— « Cette pommade ne brûle pas du tout, » dit Stephen. « Mon père utilisait pour les plaies un cataplasme fait d'un mélange de chair de vipère, de punaise et d'araignée broyées. Mais cela brûlait comme le feu de l'enfer et sentait affreusement mauvais. »

— « Les mains de Dame Marie sont douces comme la soie, » dit John. « Voilà pourquoi elles ne nous font pas mal en nous soignant. »

Les garçons revêtirent des tuniques qui avaient appartenu à mon fils : John une tunique verte à pélerine fauve nouée sur les épaules, des chausses assorties à la pélerine et des souliers de cuir noir à lanières. Stephen, une tunique bleue à pélerine rose pâle et des chausses gris argent. Chaque nouvelle pièce de ce vêtement semblait au jeune Saxon une entrave nouvelle.

— « Je ne voudrais pas me promener dans la forêt ainsi accoutré, » marmonna-t-il. « Les chasseurs me prendraient pour un faisan et me tireraient dessus ! »

— « C'est seulement pour ce soir, » dis-je. « Ne voulez-vous pas vous faire beau pour Ruth ? »

— « Elle est habituée à me voir à demi nu. Ainsi, j'ai l'air d'un ménestrel. »

Il fut interrompu par l'entrée de Ruth dans la pièce. La fillette portait une « cotte » pourpre serrée à la taille par une ceinture en peau de daim dorée, et retombant sur ses pieds en larges plis sous lesquels les pointes de ses mules apparaissaient comme des têtes de lézards verts. Ses tresses d'or pâle, emprison-

nées dans une résille verte, étincelaient — comme des lucioles dans une cage, me dis-je. Car, chose étrange, je pensais toujours à elle comme à une créature de la forêt : sauvage, indomptable, inapprivoisable.

— « Les garçons peuvent aller prendre leur bain, » dit-elle. « Je vous remercie, Dame Marie, de m'avoir envoyé une aussi jolie robe. »

— « Nous avons déjà pris notre bain ! Ne voyez-vous pas comme nous sommes élégamment vêtus ! » s'exclama Stephen avec indignation.

— « Dame Marie a mis du fenouil et du dictame sur nos blessures et nous n'en souffrons plus à présent, » dit John.

— « Et nous allons manger, » reprit Stephen.

— « De nouveau, » ajouta son ami.

Ruth jeta un regard autour d'elle et parut se départir un moment de sa réserve. « Que c'est joli ! » dit-elle en désignant la pièce dans son ensemble. « Et tout brille à la lumière du soleil ! »

— « Non, pas tout, » répondis-je avec un sourire, en montrant le haut plafond à chevrons. « Les toiles d'araignée s'amoncellent là-haut si je ne fais la guerre aux fils de Sarah pour qu'ils les enlèvent. C'est qu'il leur faut apporter une échelle ; et puis, ils n'aiment pas épousseter dans les fentes obscures : ils ont peur des elfes. »

— « Mais il n'y a d'obscurité nulle part ! »

Toute la pièce, en effet, était inondée de lumière. Celle-ci brillait sur la cheminée remplie de bûches, sur la chaise à haut dossier garnie de coussins brodés, sur l'énorme fenêtre vitrée en forme d'arcade, et sur le tapis sarrasin fait de polygones rouges, jaunes et blancs avec une bordure de caractères persans stylisés. Les murs lambrissés, eux, étaient de style purement anglais, avec leurs panneaux de chêne peints en vert et ornés d'un motif de roses assorti au tapis.

Ruth examinait la pièce comme quelqu'un à qui les formes et les couleurs de la beauté sont familières, mais non sans émerveillement. Elle posa la main, avec un respect admiratif, sur mon métier à tisser et s'écria devant mon lit à baldaquin : « On dirait une tente de soie !

» Mais les linottes, » ajouta-t-elle en désignant la cage d'osier accrochée à côté du lit, « ne regrettent-elles pas la forêt ? »

— « Elles sont très heureuses, » répondis-je. « Je les nourris

de graines de tournesol et les protège contre les hermines et les belettes. En retour, elles chantent pour moi. »

— « Est-il vrai qu'une linotte en cage change de voix ? »

— « Oui, son chant devient plus doux. »

— « C'est-à-dire qu'elle s'apprivoise ? »

— « N'est-ce pas normal, mon enfant ? »

— « Je ne sais pas, Dame Marie, » répondit Ruth.

Nous nous assîmes sur des bancs devant une table à tréteaux, John et moi en face de Ruth et de Stephen. Autrefois, mon mari et moi étions servis dans la grande salle, par des écuyers qui recevaient les plats des mains des laquais. Mais, après la mort de mon époux, je m'habituai à prendre mes repas dans le solarium, servie, depuis un an, par Shadrach, Meschach et Abednego, les trois fils de Sarah. En général, j'aime dîner sans cérémonie en bavardant avec ce trio de garçons qui, avec leur chevelure et la toison de poils d'un rouge ardent qui couvre leurs bras, semblent sortis tout droit d'une fournaise. Mais ce soir-là, en l'honneur de mes invités, j'avais ordonné à Sarah et à ses deux filles, Rahad et Magdalena, de préparer un banquet et non un simple souper. Les deux filles avaient recouvert la table d'une nappe de brocart représentant des cavaliers sarrasins à cheval sur des poneys, et placé au milieu un château fait de crème de riz, de sucre et de pâte d'amande.

Quand j'eus récité le bénédicité, les trois fils apparurent portant des aiguières, des carafes et des serviettes qu'ils présentèrent à mes hôtes. Stephen, portant l'aiguière à sa bouche, s'apprêtait à boire, mais John murmura : « Ce n'est pas de la soupe : c'est de l'eau pour te laver les mains. »

— « Vous aurez autre chose à boire, » lui promis-je.

— « Je ne me suis jamais senti aussi propre depuis mon baptême ! » s'écria le jeune Saxon avec un grand rire, en éclaboussant la table d'eau.

Ruth et John, bien que ni l'un ni l'autre n'eût jamais mangé dans de la vaisselle d'argent, maniaient avec beaucoup d'aisance leurs couteaux et leurs fourchettes. Ils découpèrent le faisan et le canard sans se servir de leurs doigts et mangèrent la tourte aux pommes avec leur cuiller. Stephen observait ses amis avec une grande perplexité.

— « Je ne me suis jamais servi d'un couteau que pour la chas-

se ou la pêche, » soupira-t-il. « Je vais sans doute me couper un doigt et alors, vous verrez si je suis une mandragore ! »

— « Nous le saurions déjà, » répondit John. « Tu ressemblerais à un hérisson et quelqu'un t'aurait déjà coupé en morceaux depuis longtemps pour utiliser ta chair comme aphrodisiaque ! Tu nous aurais rapporté une fortune ! » Je me rendis compte que ces remarques macabres étaient destinées à détourner mon attention du fait qu'abandonnant son couteau il avait saisi le faisan à pleines mains pour en arracher l'aile. Le mobile de John était aussi évident que généreux : il ne voulait pas faire honte à son ami par l'étalage de ses manières distinguées.

Je me mis à rire de bon cœur, pour la première fois depuis la mort de mon fils. « Les couteaux sont encombrants, » m'écriai-je. « Les cuillers aussi. A quoi donc servent les doigts, sinon à manger ? Du moment qu'on ne se mord pas ! » J'arrachai un pilon et une cuisse de faisan et sentis le jus chaud et gras me couler entre les doigts. « Tenez-en une extrémité, » dis-je à Stephen, « nous allons partager le morceau en deux. » L'os craqua, la viande se sépara en deux portions très inégales et la moitié de mon pilon accompagna la cuisse destinée à Stephen.

— « Cela signifie que vous êtes voué à l'amour, » lui dis-je.

— « Il en a déjà eu sa part, » fit remarquer John. « Une grande part même. »

— « Dame Marie ne veut pas parler de cette sorte d'amour, » dit Stephen, soudain sérieux. « Elle pense à l'affection, à la tendresse... n'est-ce pas, Dame Marie ? J'ai eu ma part de cela aussi, bien sûr, » ajouta-t-il en regardant John.

— « Alors, cela signifie que vous l'aurez toujours. »

— « Je le sais, » répondit Stephen.

John sourit à son ami, puis à moi, heureux de nous sentir amis, tous les trois. Mais Ruth continua à couper silencieusement sa viande en petits morceaux qu'elle portait à sa bouche avec la délicatesse d'une nonne — bien que ses doigts fissent de fréquents voyages jusqu'à ses lèvres !

Shadrach, Meshach et Abednego s'affairaient entre le solarium et la cuisine, emportant les plats pour les rapporter pleins ; mais il semblait que l'appétit de John et de Stephen fût insatiable. Avec l'aide discrète, mais efficace, de Ruth, ils engloutirent trois faisans, deux canards, deux tourtes aux pommes et quatre carafes d'hydromel.

— « Laissez-en un peu pour nous, » souffla Shadrach à l'oreil-

le de Stephen. « Le faisan que nous apportons est le dernier... » Stephen eut l'air étonné, puis contrit, et déclara qu'il ne pouvait plus rien avaler. Shadrach s'empressa de remporter le dernier plat à la cuisine.

Après ce festin, les garçons me racontèrent leurs aventures, s'encourageant plutôt qu'ils ne s'interrompaient mutuellement par des commentaires tels que : « Parle donc du ruisseau au passe-rage, John, » ou : « Stephen, tu sauras mieux raconter le combat. » John parlait davantage parce qu'il s'exprimait avec plus de facilité. Stephen parlait avec ses mains autant qu'avec sa langue, et demandait parfois à John de terminer une phrase à sa place. Ruth ne dit rien jusqu'à ce que les garçons eussent achevé leur récit ; alors elle raconta tranquillement, en évitant mon regard, l'épisode de sa capture et le marché qu'elle avait conclu avec les mandragores. Je l'examinais tandis qu'elle parlait. Etait-elle timide ? Distante, plutôt. Et elle se méfiait — de moi en tout cas. La jalousie ne suffisait pas à expliquer son attitude, car je n'étais guère une rivale pour elle, étant donné le genre d'amour qu'elle semblait attendre de Stephen. Non, ce n'était pas ma beauté qui la gênait, mais la sagesse que les jeunes attribuent à leurs aînés : en un mot, ma perspicacité de femme mûre. Il y avait en elle quelque chose qu'elle ne souhaitait pas voir deviner.

— « Et maintenant, les cadeaux ! » dis-je.

— « Des cadeaux ? » s'écria John.

— « Oui. Ce sont les cadeaux, et non le dessert, qui marquent la fin d'une fête. »

— « Mais nous n'avons rien à vous offrir ! »

— « Vous m'avez raconté une histoire étonnante et effrayante. Nul ménestrel n'aurait su me captiver comme vous l'avez fait. Moi, voici ce que j'ai pour vous... » Je frappai dans mes mains et Shadrach, Meschach et Abednego firent leur entrée, apportant mes cadeaux : des instruments de musique ayant appartenu à mon fils. Pour Ruth, un rebec, instrument à trois cordes et à archet, venu de l'Orient ; pour les garçons, des timbales que Stephen s'accrocha dans le dos et sur lesquelles John se mit à frapper avec des baguettes de bois.

Ruth hésitait devant son rebec, mais Stephen, se tournant vers elle, lui dit : « Jouez donc pour nous, Ruth ! Qu'attendez-vous ? Une harpe ? »

Alors la fillette se joignit à eux et tous trois se mirent à marcher en rond dans le solarium : Stephen en tête, John der-

rière lui, battant des timbales et frappant le sol de son pied pour marquer la cadence, et enfin Ruth qui jouait d'une main habile et oubliait de se montrer lointaine et énigmatique. Shadrach, Meshach et Abednego s'étaient glissés dans l'encadrement de la porte, et derrière eux apparut Sarah accompagnée de ses filles dodues et noiraudes. Je ne fus guère surprise de les entendre chanter, mais ce fut presque malgré moi que je joignis ma voix aux leurs pour entonner la dernière chanson en vogue :

« *L'été approche*
Voici que chante le coucou.
Le grain germe, les prés verdissent
Et, dans le bois, les fleurs se renouvellent.
Chante, coucou ! »

Au bout d'une heure, les trois musiciens dont l'auditoire était retourné à sa cuisine, avaient épuisé les forces que le repas leur avait rendues. Ruth se laissa tomber sur une chaise près de la cheminée. Les garçons, après m'avoir longuement remerciée pour leurs cadeaux, se hissèrent sur les banquettes placées dans l'embrasure de la fenêtre. Stephen bâilla et se mit à dodeliner de la tête et John, assis sur la banquette en face de lui, lui donna un coup de pied d'avertissement.

— « Venez, » leur dis-je. « Au-dessus de la cuisine se trouve la petite chambre où dormait mon fils. La salle était trop grande et le solarium trop chaud pour lui, disait-il. Je vais vous montrer sa chambre pendant que Ruth se prépare à se coucher. Ruth, nous allons vous installer près de la fenêtre. Vous voyez comment les garçons sont assis, l'un en face de l'autre ? Il suffit de réunir les deux banquettes au moyen d'un tabouret et d'ajouter quelques coussins pour faire un lit. A moins que... » (je fis cette proposition avec, je le crains, un manque d'empressement évident) « à moins que vous ne préfériez partager avec moi mon lit à baldaquin ? »

— « Les banquettes seront parfaites, » répondit-elle.

Je lui désignai du doigt une armoire en bois ouvragé, garnie d'enjolivures comme une page de psautier, et lui dis : « Elle n'est pas fermée à clef. Ouvrez-la et prenez une chemise de nuit pendant que je conduis les garçons à leur chambre. »

La chambre de mon fils était petite comme une chapelle de donjon, et munie d'une seule fenêtre étroite. Mais le lit était vaste et garni d'un baldaquin et parut exercer un attrait irrésistible sur les garçons fatigués.

— « Ce lit est tout à fait semblable au vôtre ! » s'écria John.

— « Il est un peu plus petit, mais tout aussi moelleux. »

— « Chez mon père, je couchais sur un banc contre le mur, dans une chambre que je partageais avec huit autres garçons, fils de ses chevaliers. J'avais droit au banc près du mur parce que le château appartenait à mon père. »

— « Moi, je dormais sur la paille, » dit Stephen en touchant le matelas avec respect, puis s'y asseyant, s'y étirant et s'exclamant enfin, avec un soupir d'émerveillement : « On dirait un nid de chiots ! Qu'est-ce donc qui le rend si doux ? »

— « Des plumes d'oie. »

— « Des oiseaux comme ceux que nous avons mangés ce soir ! Leurs plumes suffisent-elles à remplir un matelas ? »

— « Deux même, je pense, » répondis-je. J'allai prendre une couverture en peau d'ours doublée de soie dans une petite armoire fabriquée par mon fils lorsqu'il avait treize ans. « Et maintenant, » dis-je, « je dois aller m'occuper de Ruth. »

Je ne suis pas une personne très sensible, mais la vue des deux garçons — Stephen dans le lit, m'adressant un sourire ensommeillé pour me souhaiter le bonsoir ; John, debout, dans une attitude pleine de respect, mais jetant un regard d'envie sur son moins respectueux ami — m'arracha presque des larmes. Je n'osai pas leur dire que je serais très heureuse de leur offrir le lit de mon fils pendant tout le temps qu'ils désireraient passer au Manoir des Roses, et me contentai de leur recommander : « Dormez aussi longtemps que vous en aurez envie. Sarah vous préparera un petit déjeuner à l'heure qui vous conviendra. »

— « Vous êtes très bonne, Dame, » répondit Stephen, « mais je pense que, demain, nous devrons partir de bonne heure pour Londres. »

— « Pour Londres ! » m'écriai-je. « Mais vos blessures ne sont pas encore cicatrisées ! »

— « Ce n'était que des écorchures, que votre pommade a guéries. Si nous restions, peut-être ne voudrions-nous plus *jamais* partir ! »

— « Peut-être ne voudrais-je plus jamais vous laisser aller ! »

— « Mais, Dame Marie, ne comprenez-vous pas que nous devons combattre pour Jérusalem ? »

— « Espérez-vous donc réussir là où des rois — Frédéric Barberousse, Richard-Cœur-de-Lion — ont échoué ? Vous, deux petits garçons qui ne possédez pas une arme ! »

— « Nous ne sommes pas des petits garçons, » protesta Stephen. « Je suis un berger de quinze ans et John, tel que vous le voyez, est un adolescent qui va pousser... comme du chiendent. N'est-ce pas, John ? »

— « Je vais grandir, en tout cas, » répondit John sans enthousiasme. « Mais je ne vois pas pourquoi nous devrions partir dès demain matin. »

— « A cause de Ruth. »

— « Ruth est votre ange gardien, n'est-il pas vrai ? » questionnai-je avec une ironie dont les garçons ne se rendirent pas compte.

— « Oui. Elle nous a déjà sauvé la vie. »

— « Vraiment, Stephen ?... Eh bien, dormez à présent. Nous reprendrons cette conversation demain. Je veux vous parler de mon fils. »

Je retournai au solarium d'un pas lourd. Ruth avait échangé sa robe contre une chemise de nuit, réuni les deux banquettes au moyen d'un tabouret et s'était couchée sur un amas de coussins. Elle feignait de dormir, mais oubliait d'imiter la respiration lente et profonde du dormeur véritable. Tant pis : je la questionnerais plus tard. Une chose, en tout cas, était certaine : je ne la laisserais mener mes garçons vers aucune Croisade impie.

Un souffle d'air froid me réveilla. Le temps fraîchit souvent au cours des nuits d'été. Je me levai, allumai une bougie et allai chercher des couvertures supplémentaires pour moi-même et pour Ruth. La tête dorée de la fillette reposait sur l'oreiller comme celle d'un noyé sur le sable.

Je pensai aux garçons, qui devaient frissonner sous leur fenêtre sans vitres, d'autant plus que j'avais oublié de baisser le baldaquin de leur lit. En chemise de nuit, les pieds chaussés de mules de satin sans bout qui, comme toutes les chaussures portées par les dames de la noblesse anglaise, m'enserraient cruellement les doigts de pied, je traversai la grande salle puis la cuisine, marchant à pas de loup entre les paillasses sur lesquelles, près du four, étaient étendus Sarah et ses enfants, et montai l'escalier, raide comme une échelle, qui mène à la chambre de mon fils.

Repoussant le rideau de cuir épais qui masque la porte, je

m'arrêtai sur le seuil pour regarder les deux garçons. Ils s'étaient endormis sans éteindre la lampe d'étain accrochée par une tige au-dessus de leur lit. Ils s'étaient serrés l'un contre l'autre pour se tenir chaud, et la couverture en peau d'ours les couvrait jusqu'au menton. Je me penchai pour poser sur eux la couverture que j'avais apportée quand John, qui se trouvait le plus près de moi, ouvrit les yeux et sourit en disant :

— « Mère... »

— « Marie, » répondis-je en m'asseyant au bord du lit.

— « C'est ce que je voulais dire. »

— « Je regrette de vous avoir réveillé. »

— « Moi, j'en suis heureux. Vous êtes venue nous apporter une couverture, n'est-ce pas ? »

— « Oui. N'allons-nous pas réveiller votre frère ? »

Il sourit davantage en entendant ce mot, heureux de me voir accepter Stephen comme son égal et son frère. « Nos voix ne l'éveilleront pas. Si je me levais, il sentirait que je suis parti. Mais, lorsqu'il dort, il n'entend rien, si ce n'est l'aboiement de ses chiens ! »

— « Partirez-vous vraiment demain ? »

— « Je ne veux pas partir, et je ne crois pas que Stephen le veuille non plus. C'est l'idée de Ruth. Elle a murmuré quelques mots à l'oreille de Stephen pendant que vous et moi parlions, dans le solarium. Mais je l'ai entendue tout de même. Elle a dit que nous devions aller à Londres, que c'était pour cela qu'elle était venue et qu'elle nous avait sauvés des mandragores. »

— « Pourquoi n'a-t-elle pas confiance en moi, John ? »

— « Je crois qu'elle a peur de vous, de ce que vous pourriez deviner. »

— « Qu'y a-t-il donc à deviner ? »

Je lus la frayeur dans les yeux de John. Il regarda Stephen endormi, puis moi, et répondit : « Je crois que Ruth est une mandragore — une de celles qui ont réussi à se faire passer pour humaines. »

Je tressaillis. J'avais pensé qu'elle pouvait être une voleuse, une aventurière, une prostituée porteuse de la peste ; mais rien d'aussi terrible qu'une mandragore. Malgré la frayeur qui s'était emparée de moi à mon tour, je m'efforçai de raisonner : je ne voulais pas juger Ruth avant que John m'eût exposé les raisons qui l'avaient fait parler. Peut-être était-ce un enfant à l'imagina-

tion trop vive, que le séjour dans la forêt avait terrorisé et dont le sommeil, à présent, troublait les idées. Il n'avait que douze ans et, pourtant, je l'avais trouvé singulièrement raisonnable et sensé pour son âge. J'aurais pu m'attendre peut-être à voir Stephen s'éveiller au milieu de la nuit pour conter des sornettes au sujet de mandragores, mais pas John. Pas sans raison, du moins.

— « Qu'est-ce qui vous fait penser cela, John ? » questionnai-je.

Les mots tombèrent de ses lèvres comme des pièces de monnaie d'une bourse : rapides, désordonnés... Cependant, il y avait dans ce que disait le jeune garçon une idée logique, qui me fit aussitôt partager ses soupçons. Il parla de la mystérieuse arrivée de Ruth dans le temple de Mithra, de ses réponses vagues, dues, affirmait-elle, à une perte de mémoire ; de son amour pour la forêt ; du dégoût qu'elle avait manifesté en entendant parler des chasseurs de mandragores ; et de l'étrange troc de crucifix contre la vie des deux jeunes garçons.

— « Et les mandragores ont tenu parole, » précisa John, « bien qu'elles aient cru que Stephen et moi avions tué un de leurs petits. On aurait dit qu'elles nous laissaient partir de façon que Ruth pût *se servir* de nous. »

— « Il est vrai qu'elles sont chrétiennes, » lui fis-je remarquer. « J'ai trouvé, autour du Manoir, leurs croix de pierre. Sans doute se sont-elles senties liées par la parole qu'elles avaient donnée. Pour un sauvage, surtout un sauvage chrétien, un serment est chose sacrée — beaucoup plus sacrée que pour certains de nos Croisés qui ont mis à sac les villes qu'ils étaient soi-disant allés défendre ! Peut-être Ruth vous a-t-elle dit la vérité au sujet du crucifix. »

— « Je sais, » répondit-il, « je sais. C'est affreux de ma part de la soupçonner. Elle s'est toujours montrée bonne pour moi : elle m'a apporté des fraises quand nous étions dans la forêt, et Stephen a un véritable culte pour elle ! Mais je *devais* vous dire tout cela. Il se peut que, toute petite, elle ait été transportée par ses parents chez des humains et ait grandi au village comme les autres enfants. Mais que, quelqu'un ayant eu des soupçons à son sujet, elle se soit enfuie dans la forêt et ait trouvé refuge dans le temple de Mithra, où Stephen et moi l'avons découverte. Voyez-vous, si ce que je pense est vrai... »

— « Nous sommes tous en danger, » interrompis-je. « Vous et

Stephen surtout, car vous avez vécu auprès d'elle. Nous devons connaître la vérité avant que vous quittiez ce toit. »

— « Vous voulez dire que nous devons lui faire une blessure ? Mais, s'il y a longtemps qu'elle passe pour un être humain, il nous faudra entailler la chair jusqu'à l'os ! »

— « Nous n'aurons pas à lui faire la moindre égratignure : il nous suffira de la mettre en face d'une accusation. Supposons que Ruth soit une mandragore. De deux choses l'une, alors : ou elle le savait déjà lorsqu'elle vous a rencontrés, ou bien ses congénères, dans la forêt, lui ont dit avec orgueil : « Vois, nous t'avons laissée grandir, douce et belle, au milieu des humains ! » Demain, nous devrons exiger d'elle une preuve. Innocente, elle acceptera de se soumettre à l'épreuve que nous lui imposerons, et cette acceptation même nous suffira ; mais, si elle est coupable — c'est-à-dire si c'est une mandragore — elle refusera certainement, et nous saurons alors à quoi nous en tenir. »

— « Une sorte d'ordalie, en somme ? » dit John d'un ton méditatif. « Dieu condamne le coupable et lui fait perdre le combat. Mais, dans le cas présent, il n'y aura pas de combat : seulement une épreuve. Dieu fera révéler à Ruth son innocence ou sa culpabilité. »

— « Et vous et moi serons Ses instruments. Rien de plus. »

— « Mais si elle est coupable ? »

— « Nous l'enverrons dans la forêt rejoindre ceux de sa race. »

— « Son départ brisera le cœur de Stephen... »

— « Mais lui sauvera la vie... Il sera délivré de Ruth — et de son désir de partir pour Londres. Sans son ange gardien, croyez-vous qu'il persistera dans sa folle idée de Croisade ? Non, il restera ici, avec vous et moi. Le Manoir des Roses a besoin de jeunes gens comme vous deux. »

— « Vous ne ferez pas de lui un domestique simplement parce qu'il est fils de vilains ? Ses ancêtres étaient de nobles Saxons lorsque les miens n'étaient encore que des pirates. »

— « Les miens étaient des pirates, eux aussi : des pirates altérés de sang... Non, vous et Stephen serez tous les deux mes fils. Vous l'avez adopté ; pourquoi ne ferais-je pas de même ? »

— « Vous savez, » dit John, « lorsque nous nous sommes rencontrés près de la haie, au moment où mes amis et moi arrivions de la forêt et que vous avez parlé du Manoir et des roses...
j'ai cru que vous vouliez dire : *à la manière des roses.* »

— « Vraiment, John ? »

— « Oui. Et il en est bien ainsi, de vous et de la maison. Vous êtes faites à la manière des roses... »

— « Et, comme elles, j'ai des épines pour défendre ceux que j'aime. Ruth s'en rendra compte demain. » Je m'agenouillai à côté de lui et touchai sa joue de mes lèvres. Et il me sembla que je ne l'embrassais pas pour la première fois mais que, bien au contraire, je l'avais embrassé chaque nuit pendant... Dieu sait combien d'années ? Toutes celles qu'avait vécues mon fils avant de partir pour Londres.

— « Vous pleurez ! » me dit-il.

— « C'est la fumée de la lampe qui me pique les yeux. »

Il mit ses bras autour de mon cou, non pas comme un garçon de douze ans, mais comme un tout petit enfant que sa mère berce contre son sein.

— « J'aime vos cheveux lorsqu'ils sont défaits, » murmura-t-il. « Ils font comme une auréole qui descend jusqu'à vos épaules. »

Il s'endormit dans mes bras.

5

Le gazouillement des oiseaux m'éveilla. Ils venaient cogner contre la fenêtre et je me pris à regretter que celle-ci fût munie d'une vitre ; j'aurais aimé les voir entrer en essaim dans la pièce et partager la sécurité de mes quatre murs. Les mignons petits êtres s'ébattaient, bruyants et joyeux, au soleil ; mais ils restaient une proie facile pour l'aigle et le hibou, et je ne pouvais rien pour les défendre.

Des oiseaux d'une autre espèce, cependant, avaient besoin de moi.

Je me levai et m'habillai sans aucune aide : je n'appelai pas les filles de Sarah pour me coiffer ni pour boutonner mes manches au-dessus de mes poignets ou me couvrir de bijoux de jade ou de tourmaline. Je ne voulais pas éveiller Ruth car je redoutais la confrontation.

Vêtue de la tête aux pieds de vert et d'ambre — guimpe, robe, gants, bas et mules — j'allai m'asseoir sur un banc dans la cour au milieu de mes herbes, respirant le doux parfum de la lavande et l'odeur piquante de l'estragon tout en méditant sur ce que je devais exiger de Ruth.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'un bruit de voix venu du solarium m'annonça que les enfants étaient réveillés et s'étaient retrouvés. Quand j'entrai dans la pièce, Stephen et Ruth — le premier vêtu de ses seuls hauts-de-chausses; la seconde portant la tunique dans laquelle le jeune Saxon s'était senti si peu à l'aise lors de notre petite fête — s'efforçaient de convaincre John de suivre leur exemple et de s'habiller pour aller dans les bois.

— « Tu es blanc comme un agneau, ce matin, » lui reprochait Stephen. « Tes épaules ont besoin de prendre le soleil. »

John, emmitouflé dans sa tunique et sa pélerine, paraissait dix ans plutôt que douze. Je me sentis remplie de pitié pour le pauvre enfant qui devait faire cause commune avec moi contre ses amis. Il me sourit en m'adressant un petit signe de tête qui semblait dire : « Finissons-en. »

— « Dame Marie, » me dit Stephen d'une voix un peu rauque, « nous devons à présent vous quitter et reprendre la route de Londres. Vous nous avez donné le gîte et le couvert et nous ne vous oublierons pas. Au milieu de la forêt obscure, vous avez été notre lumière. Vos cadeaux — les timbales et le rébec — nous aideront à gagner le prix de notre traversée vers la Terre Sainte. »

— « Des chevaliers et des abbés vous jetteront des pièces de monnaie, » dis-je, « mais des voleurs s'en empareront. Il vous faudra longtemps pour gagner cet argent. »

— « C'est pourquoi nous devons partir si vite : pour commencer dès maintenant à le gagner. Et quand nous repasserons par ici, nous vous rapporterons un bouclier de Sarrasin à suspendre au-dessus de votre cheminée. » D'un geste brusque, impulsif, il saisit ma main et la baisa. Un effluve de camphre l'enveloppait encore depuis le bain de la veille. Ses cheveux, qu'il venait de coiffer, retombaient en frange sur son front comme des jonquilles au-dessus de ses yeux plus bleus que de la dauphinelle. Mais je ne pus m'empêcher de penser que, dans la forêt, le travail du peigne serait bien vite gâché et que cette belle chevelure couleur de jonquilles serait entremêlée de toiles d'araignée, poissée de sang peut-être...

— « Il est temps, » dis-je, « que vous sachiez en quelle compagnie vous vous trouvez. »

Les yeux de Stephen s'agrandirent de surprise et l'innocence de son regard faillit ébranler ma résolution. « John ? » s'écria-

t-il. « Mais il est mon ami ! Il est très jeune, c'est vrai, mais si vous l'aviez vu combattre les mandragores... »

— « Non, » dis-je. « Ruth. »

— « Ruth est un ange, » affirma-t-il comme il eût professé sa foi en Dieu.

— « Vous voyez en elle un ange, mais l'est-elle réellement ? Demandez-le-lui, Stephen. »

Il se tourna vers Ruth pour obtenir d'elle la confirmation attendue. « Vous nous avez bien dit que vous veniez du ciel, n'est-ce pas ? »

— « Je vous ai dit que je ne me souvenais de rien, » répondit-elle, les yeux fixés sur le tapis persan, comme si elle voulait compter les polygones ou déchiffrer l'inscription tissée sur la bordure.

— « Mais vous vous rappelez être tombée d'une grande hauteur... »

— « On peut tomber d'ailleurs que du ciel. »

John prit enfin la parole. D'une voix désincarnée, qui aurait pu venir d'un temple souterrain, il murmura : « Vous connaissez bien la forêt. Vous avez su où trouver des fraises sauvages, comment tresser un panier avec des joncs... et comment échapper aux mandragores. »

— « Ruth, » dis-je à mon tour, « dites-leur qui vous êtes. Dites-le-moi : nous voulons connaître la vérité. »

Elle balbutia, toute tremblante : « Je ne sais pas... je ne sais pas. » J'étais toute prête à la prendre en pitié quand elle dirait qui elle était.

Je me dirigeai vers l'armoire d'un pas assuré, mais lent, posant les pieds à terre avec délicatesse. J'ouvris la porte de l'armoire, m'agenouillai et, sur la planche la plus basse, pris un poignard sarrasin en ivoire décoré de saphirs. La lame damasquinée n'était pas très aiguë car elle était faite d'acier incrusté de fils d'argent.

Mais ma voix, elle, était de pur acier lorsque je déclarai, en m'adressant à Ruth : « Vous ne quitterez pas ma maison avant que je sache qui vous êtes. Je vous y ai accueillie en amie. Maintenant, j'ai des raisons de penser que vous êtes dangereuse, pour les garçons sinon pour moi-même. »

— « Vous me feriez du mal, Dame Marie ? » s'écria-t-elle en quittant la lumière de la fenêtre pour venir se réfugier dans l'om-

bre de la cheminée. Je m'attendais presque à la voir se transformer en araignée et disparaître dans une fente du plancher.

— « Je dois vous prier de vous soumettre à une épreuve, » dis-je.

— « Vous croyez que je suis une mandragore ! » s'écria-t-elle.

— « A vous de prouver que je me trompe, » répondis-je en me dirigeant vers elle, le poignard à la main. « Mon mari a tué le Sarrasin à qui appartenait ce poignard en lui en enfonçant la lame dans le cœur. Vous le voyez, cette pointe a l'habitude du sang : elle saura ce qu'elle doit faire. »

— « Dame Marie ! » cria Stephen, s'interposant entre nous — chargeant, pourrait-on dire, comme un cerf en colère et manquant recevoir la lame dans la poitrine. « Dame Marie, que dites-vous là ? »

— « Demandez-le-lui, » répliquai-je. « Demandez-lui pourquoi elle redoute cette lame, sinon parce que celle-ci prouverait sa culpabilité ! »

Il me frappa sur la main, faisant tomber le poignard à terre, et me saisit aux épaules en s'écriant : « Sorcière ! Vous avez blasphémé un ange ! »

Je ne sentais plus en moi ni colère, ni indignation, ni doutes. Je m'abandonnai aux mains vengeresses de Stephen. J'aurais voulu m'endormir.

John, sortant enfin de sa torpeur, se mit à frapper son ami à coups de poing désespérés en criant : « Ce que dit Dame Marie est vrai ! Lâche-la ! »

Stephen lui lança un coup de pied, de toutes ses forces. Oubliant le poignard, oubliant de surveiller Ruth, je ne vis plus que John qui, après avoir heurté de la tête la porte de l'armoire, s'effondrait à terre en gémissant. M'arrachant aux mains de Stephen, je m'agenouillai auprès du jeune garçon blessé et le pris dans mes bras.

« Je n'ai pas de mal, » balbutia-t-il d'une voix entrecoupée, « mais Ruth... le poignard... »

Je vis briller la lame dans la main de la fillette. Stephen s'était remis debout en chancelant. Il avait l'air, non plus d'un cerf, mais d'un ours enchaîné dans sa fosse, harcelé par les uns, nourri par les autres, et qui ne sait plus reconnaître ses amis de ses bourreaux. De ses yeux hagards, il regardait tour à tour le garçon qu'il avait blessé et la fillette dont il avait voulu prendre la dé-

fense. Ruth s'avançait vers moi d'un pas silencieux, le regard froid comme le silex. On eût dit une morte.

De nouveau, le poignard brilla, entre elle et moi, cette fois. Je levai la main pour me protéger et pour protéger John. Mais Ruth, d'un geste brusque, enfonça la pointe dans sa propre main, au-dessous du pouce. J'entendis — oui, j'entendis vraiment — le craquement de la chair et le grincement du métal sur l'os. La lame avait dû lui traverser la main... Puis elle la retira, sans un cri, d'un mouvement vif et sec comme celui du pêcheur qui dégage un poisson de l'hameçon, et étendit les doigts pour montrer sa blessure. La chair fendue laissait voir l'os blanc et du sang rouge vif, nullement résineux, coulait de la plaie. Ruth me regarda avec un sourire triomphant mais dépourvu de malice, comme une fillette qui s'est justifiée d'une accusation portée par une femme deux fois plus âgée qu'elle.

— « Aviez-vous cru que je voulais vous faire du mal ? » me demanda-t-elle d'un ton presque enjoué. Puis, voyant son sang dégoutter sur le plancher, elle fit une grimace et lâcha le poignard.

Stephen, la soutenant d'un bras, la fit asseoir sur une chaise près de l'âtre et pressa sa main dans les siennes pour arrêter l'écoulement du sang.

— « Vous êtes une mauvaise femme ! » me dit-il en me jetant un regard plein de colère. « Votre beauté n'est que mensonge : elle cache un cœur vil. »

— « L'heure n'est pas aux reproches, » répondis-je. « Vos deux amis souffrent. »

Il regarda John, toujours dans mes bras, et fit le mouvement de lâcher la main de Ruth pour courir à son ami.

« Non, » dis-je, « restez avec elle. » Je conduisis John à une chaise près de la fenêtre, et la lumière filtrant à travers la vitre teintée éclaira ses joues pâles. « Tout ira bien pour lui, mais Ruth a besoin de soins. Laissez-moi la panser, Stephen. »

— « Vous ne la toucherez pas ! »

Mais Ruth prit la parole. « La douleur est très vive. Pouvez-vous la soulager, Dame Marie ? »

Je soignai la blessure avec une teinture d'opium mêlée de pétales de roses en poudre, et bandai la main de la fillette. John s'était levé et se tenait derrière moi en silence, prêt à m'aider si j'avais besoin de lui. Stephen qui, manifestement, enrageait de ne pouvoir rien faire, bégaya en s'adressant à ses amis :

— « Pardonnez-moi, tous les deux. C'est moi qui ai eu l'idée de cette Croisade. Je suis responsable de ce qui est arrivé. »

Le visage de Ruth était blanc comme du parchemin, mais un sourire l'éclaira lorsqu'elle dit : « Voyez-vous, Stephen, Dame Marie avait raison sur un point : je ne suis pas un ange. Pas plus que vous — moins même ! Vous êtes un rêveur ; moi, je suis une menteuse. Je vous ai menti dès le début, comme Dame Marie l'a deviné. Je ne pouvais pas me fier à elle, parce qu'elle avait compris qu'elle ne pouvait pas croire en moi. Mon nom n'est pas Ruth, mais Madeleine. Et je ne suis pas venue du ciel, mais du château du Sanglier, situé à cinq kilomètres de vos chenils. Mon père était de naissance noble — frère de Philip le Sanglier — mais il détestait la vie des chevaliers : les chasses, les fêtes, les joutes, et, par-dessus tout, les Croisades qui n'étaient pas bénies de Dieu. Il a quitté le château de son frère pour se consacrer à l'étude, habitant, à Chichester, une modeste chambre au-dessus de la boutique d'un boucher et gagnant sa vie en copiant des manuscrits ou en lisant dans les astres. C'est lui qui m'a enseigné les langues que je parle : l'anglais, le français des Normands, le latin — ainsi qu'un peu d'astrologie, tout comme si j'étais un garçon. C'est lui aussi qui m'a fait connaître la mer et la forêt, m'a appris à jouer du rébec, à faire la révérence et à me servir d'une cuiller à table. « Un jour, » me disait-il, « tu épouseras un chevalier, un noble cœur, j'espère, s'il en existe encore, et tu devras être capable de parler avec lui de ce qui intéresse les hommes, en même temps que de le charmer par des manières féminines. Ainsi, il ne sera pas tenté de partir pour de folles Croisades, comme beaucoup d'hommes le font à cause de l'ignorance de leurs épouses. » Il m'a donné de bons enseignements, mais il est resté pauvre comme un Gallois. Il est mort de la peste l'année dernière, me laissant sans argent ni parents à l'exception de mon oncle, le Sanglier, qui méprisait mon père et m'a recueillie chez lui uniquement parce que je lui ai été amenée par un abbé de Chichester.

» Mais le Sanglier était veuf depuis peu et avait beaucoup de goût pour les femmes. Bientôt, je sentis que je lui plaisais : j'avais mûri, je n'étais plus une petite fille. Il m'emmena à la chasse au faucon, vantant bien haut ma connaissance de la forêt. Je dus m'asseoir à ses côtés à table, boire sa bière, rire de ses histoires obscènes, et j'oubliai peu à peu le latin que mon père m'avait enseigné. Mais un soir, après une fête, il me suivit

à la chapelle et me dit des choses ignobles, lui, le propre frère de mon père ! Je le frappai avec un crucifix que je pris sur l'autel. Nul ne chercha à m'arrêter lorsque je quittai le château, car chacun croyait le maître occupé à dire ses prières ! Mais je ne savais où aller. Je songeai à me rendre à Chichester, dans l'espoir que l'abbé m'offrirait un gîte.

» Mais, comme je passais près du château de votre père, John, j'entendis les pas d'un cheval derrière moi. Je me jetai dans un bosquet de genêts... et dégringolai un escalier pour me retrouver dans un souterrain obscur. Vous le voyez, j'ai bien fait une chute, quoique que ce ne fût pas du ciel ! Endolorie, fatiguée, effrayée, j'ai fini par m'endormir, ne me réveillant que pour entendre Stephen déclarer que j'étais un ange, et parler de Londres et de la Terre Sainte. Londres me parut un refuge meilleur que Chichester, car j'y serais plus éloignée de mon oncle. Stephen, je vous ai laissé croire que j'étais un ange, parce que j'étais lasse des hommes et de leur concupiscence. Au château, j'avais entendu parler de vous et de la façon dont vous couriez les filles. Cependant, lorsque je vous ai mieux connu, j'ai souhaité que vous me courtisiez car vous n'étiez pas du tout le garçon qu'on m'avait décrit : j'ai compris que vous étiez bon et digne de confiance, mais je ne pouvais pas avouer mon mensonge et perdre ainsi votre estime.

» Quant au crucifix que vous avez trouvé entre mes mains, je l'ai volé à mon oncle : j'avais le sentiment que celui-ci me devait *quelque chose*. Je l'avais entendu dire que ce crucifix avait beaucoup de valeur. J'espèrais le vendre, utiliser l'argent à l'achat d'un magasin de couture et épouser un gentilhomme au cœur noble comme mon père le désirait. Mais j'ai dû offrir le crucifix aux mandragores en échange de vos deux vies, exactement comme je vous l'ai dit. Elles ont tenu leur promesse par respect pour leur foi et se sont montrées beaucoup plus honnêtes que je ne l'ai été moi-même. »

Stephen restait silencieux et immobile. Je l'avais vu souvent à court de mots, mais jamais de gestes ; une main tendue, un petit signe de tête, un sourire... J'aurais voulu rompre ce lourd silence par des paroles réconfortantes et des excuses. Mais Ruth gardait les yeux fixés sur Stephen ; c'était de lui qu'elle attendait un mot ou un signe.

« Maintenant, je ne suis plus pour vous qu'une fille comme les autres, » lui dit-elle avec une tristesse infinie. « J'aurais dû

vous dire la vérité et vous laisser agir à votre convenance. Maintenant, je n'ai plus rien. »

Il réfléchit longuement avant de se décider à parler, et les mots qu'il prononça alors n'étaient pas une accusation. « Je crois, » dit-il, « qu'au fond de moi-même je ne vous ai jamais vraiment prise pour un ange, sinon tout au début. Je ne suis pas assez bon pour mériter que le ciel m'envoie un ange gardien. De plus, vous me troubliez comme l'aurait fait une fille de chair et de sang. Mais je devais me trouver une excuse pour m'enfuir : une excuse et une raison d'espérer. J'ai manqué de courage, comprenez-vous. C'est une chose terrible pour un vilain d'abandonner son maître : le père de John aurait pu me tuer ou me faire couper les mains et les pieds. C'est pourquoi je me suis menti à moi-même en prétendant qu'un ange m'avait été envoyé pour me guider ! Nous avons été déloyaux tous les deux, Ruth... je veux dire Madeleine. »

— « Non, Ruth : c'est le nom que vous m'avez donné. »

— « Ruth, nous pouvons encore partir pour Londres, sans aucun mensonge entre nous à présent. » Les gestes lui revenaient. Il saisit la fillette aux épaules avec une affection fraternelle, en regardant John comme pour lui dire : il y a place pour toi aussi entre mes bras. Puis, s'adressant à moi : « C'était cruel de votre part, Dame Marie, de chercher à découvrir la vérité de cette façon, » me dit-il.

— « Dame Marie n'a jamais eu l'intention de faire du mal à Ruth, » intervint John. « Elle voulait simplement l'éprouver. C'est ce que je lui ai raconté de notre *ange* qui lui a donné des soupçons. »

— « John, John, » dit Ruth en se dirigeant vers lui et posant sa main bandée sur le bras du jeune garçon, « je sais que vous ne m'avez jamais aimée. Vous m'avez percée à jour dès le début. Vous avez cru que je voulais prendre votre ami, et vous aviez raison, bien sûr. Je ne l'échangerais pas contre Robin des Bois, même si Robin était de nouveau jeune et seigneur de la forêt ! Mais je ne vous ai jamais voulu de mal. Vous êtes son frère d'élection ; comment pourrais-je l'aimer sans vous aimer aussi ? J'aurais voulu vous dire : « N'ayez pas peur de perdre Stephen. C'est vous qu'il a aimé le premier. Si j'occupe une place dans son cœur ce ne sera pas celle qui vous appartient. Ne comprenez-vous donc pas, John, que le cœur est comme les catacombes des anciens Chrétiens ? On y peut ouvrir une nouvelle galerie

sans fermer la première. Soyez certain que le cœur de votre ami est assez grand pour nous contenir tous les deux. » Mais je n'ai rien dit, de crainte de révéler que j'étais un être humain et non un ange. »

— « Viens-tu avec nous, John ? » demanda Stephen d'un air de doute. « Je n'ai pas voulu te blesser : c'est comme le jour où tu as marché sur la queue de mon chien. Mais tu m'as pardonné alors. »

— « Aucun de vous n'a plus de raison de partir, » dis-je.

— « Mais aucun de nous n'a de raison de rester. »

— « Vous voulez partir en Croisade sans un ange gardien ? »

— « Nous irons à pied jusqu'à Londres et, de là, qui sait ? Jusqu'à Venise, Bagdad ou Catay ! Peut-être mon but était-il simplement de m'enfuir, et non de délivrer Jérusalem, » dit Stephen. Puis, serrant John dans ses bras : « Tu nous accompagnes, n'est-ce pas, mon frère ? » demanda t-il.

— « Non, » répondit John. « Non, Stephen. Dame Marie a besoin de moi. »

— « Stephen aussi a besoin de vous, » intervint Ruth.

— « Stephen est fort. Je ne lui ai jamais été nécessaire : c'était lui qui me protégeait. »

— « Un jour, » dit Ruth, « vous comprendrez que le plus beau cadeau qu'on puisse faire à quelqu'un c'est d'avoir besoin de lui. »

— « J'ai besoin de vous tous, » affirmai-je. « Restez ici. Aidez-moi et laissez-moi vous aider. Londres a tué mon fils. C'est une ville abandonnée de Dieu. »

Stephen secoua la tête. « Ruth et moi devons partir. Le Sanglier pourrait bien la faire suivre jusqu'ici, car elle l'a blessé dans son orgueil aussi bien que dans sa chair, et elle a volé son crucifix. »

— « Je resterai, » dit John.

Je leur préparai quelques provisions de route : pain, lard et bière, leur donnai le poignard sarrasin pour se défendre contre les voleurs, et attachai sur leur dos le rebec et les timbales.

Stephen voulait laisser les instruments de musique à John, mais je lui fis remarquer qu'ils leur seraient utiles pour gagner leur vie à Londres.

J'accompagnai Stephen et Ruth jusqu'à la grille et leur donnai des instructions pour trouver la route. « A environ un kilo-

mètre sur la gauche vous verrez un châtaignier dont le tronc est percé d'un trou large comme une porte... »

Mais Stephen détournait la tête, cherchant John du regard.

« Il est resté dans le solarium, » dis-je. « Il vous aime trop pour vous dire adieu. »

— « Ou trop peu ! » répondit-il. « Sinon, pourquoi resterait-il avec vous ? »

— « Le monde est un lieu de souffrance, Stephen. La vie y est cruelle... » Comment pouvais-je lui faire comprendre que Dieu m'avait donné John en échange du fils que le diable m'avait pris ?

— « Je l'aurais aidé à affronter ses cruautés, » dit Stephen, les épaules secouées par les sanglots.

— « Ne vous affligez pas, Stephen, » dit Ruth, « nous reviendrons le chercher. » Puis, se tournant vers moi : « Nous vous remercions pour votre hospitalité, Dame Marie, » me dit-elle en me faisant une révérence et en prenant ma main pour la baiser avec une chaleur qui me surprit.

— « Puisse un ange veiller vraiment sur vous ! » leur souhaitai-je.

Ils se mirent en route vers la forêt, fiers et droits comme des Vikings malgré leurs blessures et leurs fardeaux. Stephen ne versait plus de larmes : il marchait, sans jeter un regard en arrière, vers Londres ! Bagdad ! Catay !

C'est alors que j'aperçus, dissimulé derrière le lierre épais, un visage blême comme celui de la lune.

« Ruth, Stephen, » m'apprêtais-je à crier. « Quelqu'un vous épie ! »

Mais ce n'étaient pas les enfants qu'observait la créature à visage blême : c'était moi. Je l'avais vue déjà plusieurs fois dans la forêt. Quelque chose — sans doute ce regard curieux ou, pour mieux dire, effrayé — la distinguait du reste de la tribu grise et anonyme. Peut-être était-ce elle qui avait placé ces croix de pierre autour de ma propriété, comme des sortilèges destinés à tenir le diable à l'écart. Jamais elle ne m'avait menacée. Un jour, je m'étais enfuie à son approche, et elle, comme un filet de brume au lever du soleil, avait disparu parmi les arbres. Je m'étais arrêtée dans ma course pour l'observer avec un sentiment de honte mêlée de pitié.

Maintenant, poussée par un besoin de savoir qui l'emportait sur la crainte, je me dirigeai vers elle en disant : « Je ne vous ferai pas de mal. » J'éprouvais une terreur mortelle :

à tout moment, ses congénères pouvaient surgir de la forêt et m'encercler avant que j'eusse le temps d'appeler au secours. « Je ne vous ferai pas de mal, » répétai-je. « Je voudrais seulement parler avec vous. »

Son odeur fétide de végétal en décomposition me frappa les narines. J'ai toujours pensé que la rose et la mandragore forment deux extrêmes, l'une représentant la grâce, l'autre la perversité. Maintenant que je voyais de près, pour la première fois, l'étrange créature, elle m'apparaissait semblable à un arbre tordu, battu par les intempéries ; ce n'était qu'un objet ne répondant à aucun concept humain de beauté ni de laideur.

Cherchant dans ma mémoire les mots archaïques qu'elle pourrait comprendre, je lui demandai avec emphase : « Pourquoi surveillez-vous ma maison — ma mansia ? Vous semble-t-elle posséder un trésor ? Un mugot ? »

Elle comprit aussitôt ma question et répondit : « Pas la mansia. »

— « Qu'est-ce donc, alors, qui vous intéresse ? Les roses peut-être ? Vous pouvez en cueillir si vous le désirez. »

— « Bambin, » dit-elle simplement.

— « Un bambin ? *Dans ma maison* ? »

Elle s'agenouilla, saisit ma main et y posa ses lèvres velues en les pressant fortement.

— « Ici, » dit-elle.

Je portai les mains à mes oreilles comme si j'avais entendu le cri d'une mandragore dans la nuit. Mais c'était moi qui criais... Et je m'enfuis, de toute la vitesse de mes jambes...

John était assis, les yeux fermés, le dos appuyé contre un coussin brodé sur lequel étaient représentés des enfants jouant à colin-maillard. Il se leva en m'entendant entrer dans la pièce.

— « Ils sont partis ? » demanda-t-il.

— « Comment ? Que dites-vous, John ? »

— « Stephen et Ruth sont partis ? »

— « Oui. »

Il s'approcha de moi. « Vous êtes pâle, Dame Marie. Ne soyez pas triste à cause moi. C'est moi qui ai voulu rester. »

Je répondis d'un ton calme : « Je crois que vous devriez partir avec vos amis. Ils m'ont demandé de vous envoyer les rejoindre. »

Il cligna des paupières, avec effort. « Mais je suis resté pour vous protéger, » protesta-t-il. « Pour être comme votre fils. Vous m'avez dit... »

— « C'est Stephen que j'aurais voulu garder. Vous n'êtes qu'un petit garçon. Stephen est un jeune homme. Je lui aurais enseigné les bonnes manières : il serait devenu un véritable chevalier. Mais, maintenant qu'il est parti, qu'ai-je à faire d'un enfant de douze ans, maigrichon comme vous l'êtes ? »

— « Je ne demande pas à être aimé de la même manière que Stephen ! »

Je le saisis dans mes bras et le contact de son corps mince, aux muscles durs, dans lequel la virilité commençait à s'éveiller, vint donner un démenti à mes paroles blessantes.

— « Allez le rejoindre ! » criai-je. « Partez, John ! Vous allez le perdre si vous attendez trop longtemps ! »

La pâleur quitta son visage comme la douleur est chassée par l'opium. « Dame Marie, » murmura-t-il, « je crois comprendre. Vous m'aimez *vraiment*, n'est-il pas vrai ? Vous m'aimez assez pour me laisser partir. Vous m'aimez à ce point... »

Arrivé près de la haie il se retourna, me fit, en riant, un signe d'adieu de la main et courut rejoindre ses amis. Avant qu'il eût atteint les bois j'entendis Stephen crier : « Je t'ai attendu ! Je savais que tu viendrais ! »

Les deux garçons s'étreignirent dans un tourbillon de couleurs et un vacarme de timbales. Puis, bras dessus bras dessous, avec Ruth, ils entrèrent dans les bois en chantant :

« *L'été approche :*
Voici que chante le coucou... »

Moi aussi, j'entrai dans les bois. Pendant un long moment je restai agenouillée devant une des croix de pierre laissées par les mandragores comme un rempart destiné à barrer la route à quiconque — dragons, loups ou hommes — pourrait menacer ma demeure. Mes genoux s'enfonçaient dans la mousse qui recouvrait la pierre. Pas une prière ne sortait de mes lèvres. Je restais immobile : j'attendais.

Je ne me retournai pas quand l'odeur de végétal en décomposition m'annonça son approche. Je me contentai de demander : « Aimeriez-vous vivre avec moi dans la mansia ? »

Le cri qu'elle poussa, fait tout ensemble d'angoisse et de ravissement, était un cri humain. On eût pu croire que je lui avais demandé : « Aimeriez-vous voir le Saint Graal ? »

— « Pour vous servir ? » demanda-t-elle.

— « Pour m'aider. Vous et vos amis. Pour partager avec moi. » Je me penchai vers elle pour permettre à ses doigts hésitants et timides de défaire mes cheveux, d'étaler mes tresses, comme on déploie un brocart pour admirer la finesse de son tissage.

— « Bambin, » murmura-t-elle. « Belle comme une Madone. » Qu'était-ce donc que John m'avait dit : « J'aime vos cheveux lorsqu'ils sont défaits. Ils font comme une auréole... » Les roses et moi avons ceci en commun : c'est qu'on nous juge avec trop de bienveillance sur la douceur de nos pétales.

— « Je dois partir à présent, » dis-je. « Ceux qui habitent ma mansia ne vous feraient pas bon accueil. Il me faut les chasser, pour votre bien — et le leur. Demain, nous nous retrouverons ici et je vous emmènerai avec moi. »

La Terre, Mère des Roses, a beaucoup d'enfants.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : The Manor of Roses.

ROBERT SHECKLEY

Planète au rabais

Le texte qui suit n'est pas à proprement parler une nouvelle, mais un chapitre extrait du nouveau roman de Robert Sheckley : **Dimension of miracles,** qui vient de paraître aux Etats-Unis. Le héros du roman, Harry Carmody, exilé de la Terre, accomplit un périple à travers la galaxie à la recherche de sa planète d'origine. Ses pérégrinations l'amènent à entrer en contact avec un nommé Maudsley, constructeur de planètes de son état, et ce dernier lui raconte comment, un jour, il a bâti une petite planète au rabais qui s'appelle la Terre... Sheckley reprend ici une idée qui lui est chère (et qu'il avait déjà exploitée dans la nouvelle **L'homme enclavé,** parue chez Casterman dans le recueil **Histoires fantastiques de demain**) : l'idée de la création des mondes considérée comme une entreprise de travaux publics.

« ALORS, c'est ça, hein, Orin ? » demanda Maudsley.

— « Oui, monsieur, c'est ça, » répondit avec un sourire de fierté Orin, l'homme qui se tenait à sa gauche. « Qu'en pensez-vous, monsieur ? »

Maudsley pivota sans hâte pour examiner la prairie, les montagnes, le soleil, la rivière, la forêt. Son visage restait impassible. Il s'enquit : « Et vous, Brookside, qu'en dites-vous ? »

Brookside répondit d'une voix tremblante : « Eh bien, monsieur, je pense qu'Orin et moi on a fait du bon travail. Du très bon travail, étant donné que c'était notre première entreprise autonome. »

— « Et vous êtes d'accord avec cette opinion, Orin ? » s'enquit Maudsley.

— « Bien sûr, monsieur, » dit Orin.

Maudsley se baissa pour arracher un brin d'herbe. Il le renifla et le jeta. Il gratta la terre de ses semelles puis regarda un long moment le soleil en face. Il reprit d'une voix mesurée : « Je suis sidéré, vraiment sidéré. Mais de la façon la plus déplaisante. Je vous charge tous les deux de construire un monde pour mes

clients et *voilà* ce que vous me fabriquez ! Vous prenez-vous sincèrement pour des ingénieurs ? »

Les deux assistants ne répliquèrent pas. Ils s'étaient raidis comme des écoliers qui attendent une correction.

« Des ingénieurs ! » fit Maudsley, dont la voix se teintait d'un lourd mépris. « *Des créateurs scientifiques et conscients capables* de *construire votre planète où et quand vous voulez.* L'un de vous se rappelle-t-il ces paroles ? »

— « Elles sont tirées de la brochure publicitaire, » dit Orin.

— « Tout juste, » répondit Maudsley. « Voyons, estimez-vous que *ceci* soit un bon exemple de construction créative et scientifique ? »

Les deux hommes se turent. Puis Brookside lâcha : « Eh, monsieur, oui, monsieur ! Je le crois ! Nous avions étudié avec soin les spécifications du projet. La demande portait sur une planète du type 34Bc4, avec diverses variantes. Et c'est bien ce que nous avons fabriqué. Ceci n'en est qu'un coin, certes, pourtant... »

— « Pourtant je suis en mesure de voir ce que vous avez fait et d'en juger en conséquence, » fit Maudsley. « Orin ! Quel genre de chauffage avez-vous utilisé ? »

— « Un soleil du type 05, monsieur, » répondit Orin. « Cela s'accordait très bien aux exigences thermiques. »

— « Je n'en doute pas. Mais il s'agissait d'un monde économique, vous vous en souvenez ? Si nous ne limitons pas les frais, nous ne faisons pas de bénéfices. Et l'article qui coûte le plus cher, c'est l'unité de chauffage. »

— « Nous le savons, monsieur, » dit Brookside. « Cela ne nous arrangeait nullement d'employer un soleil du type 05 pour un système à planète unique. Mais les nécessités de chauffage et de radiation... »

— « Vous n'avez donc rien appris à mon contact ? » s'écria Maudsley. « Ce type d'étoile est totalement superflu. Vous autres... » Il fit signe aux ouvriers. « Descendez-moi ça. »

Les ouvriers s'empressèrent, munis d'une échelle pliante. Un homme la maintint, un autre la déplia, dix fois, cent fois, un million de fois. Deux autres escaladaient l'échelle aussi vite qu'elle s'élevait.

« Allez-y avec précaution ! » leur cria Maudsley. « Et n'oubliez pas de mettre vos gants ! Ça brûle, ce genre de trucs ! »

Les ouvriers cramponnés au sommet de l'échelle décrochèrent

l'étoile, la replièrent sur elle-même, et la placèrent dans une boîte marquée ÉTOILE — MANIPULER AVEC SOIN.

Quand le couvercle retomba, tout devint noir.

« Mais tout le monde est donc bouché, ici ? » s'emporta Maudsley. « Bon Dieu ! Faites de la lumière ! »

Et, tout simplement, la lumière fut.

« Bon, » dit Maudsley. « Ce soleil type 05 retourne en magasin. Pour un boulot pareil, nous pouvons utiliser une étoile du type G 13. »

— « Mais, monsieur, » fit Orin, inquiet, « ce n'est pas assez brûlant. »

— « Je sais, » convint Maudsley. « C'est là qu'intervient la puissance créatrice. Si vous rapprochez suffisamment l'étoile, elle sera assez chaude. »

— « Oui, monsieur, elle le sera, » dit Brookside. « Mais elle émettra des rayons PR qui n'auront pas assez d'espace pour se dissiper sans danger. Et cela risque de tuer toute la race qui occupera la planète. »

Maudsley adopta un ton très lent, très distinct : « Me diriez-vous donc que les étoiles du type G13 sont dangereuses ? »

— « Mais non, ce n'est pas *tout à fait* ce que je dis, » répondit Orin. « Elles *peuvent* devenir dangereuses, comme toute autre chose dans l'univers, si on ne prend pas les précautions appropriées. »

— « J'aime mieux ça, » fit Maudsley.

— « Les précautions appropriées, » intervint Brookside, « impliquent dans ce cas le port de vêtements protecteurs au plomb qui pèsent dans les vingt-cinq kilos. Mais c'est impossible puisque la moyenne des êtres de cette race ne pèsent que cinq kilos. »

— « Cela les regarde, » rétorqua Maudsley. « Ce n'est pas à nous de leur dicter leur mode de vie. Suis-je censé endosser la responsabilité chaque fois qu'ils se tordront un orteil sur un caillou dont j'aurai orné leur planète ? De plus ils ne sont pas forcés de porter des combinaisons au plomb. Ils peuvent acheter un de mes suppléments facultatifs, un écran solaire qui arrêtera les rayons PR. »

Les deux hommes esquissèrent un pâle sourire, mais Orin protesta avec timidité. « Je crois qu'il s'agit d'une espèce un tant soit peu défavorisée, monsieur. Je crains qu'ils ne puissent s'offrir l'écran solaire. »

— « Bah, si ce n'est pas dans l'immédiat, ils auront les moyens

plus tard, » dit Maudsley. « Et de toute façon les rayons PR ne causent pas la mort subite. Même dans ces conditions, ils auront une vie d'une durée moyenne de 9 ans et 3 mois, ce qui devrait suffire à quiconque. »

— « Oui, monsieur, » répondirent les deux malheureux assistants.

— « Passons ! » reprit Maudsley. « Ces montagnes, quelle hauteur ? »

— « Altitude moyenne de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, » fit Brookside.

— « Au moins mille mètres de trop, » observa Maudsley. « Ça ne pousse pas tout seul, les montagnes, non ? Rabotez-les et déposez le surplus au magasin. »

Brookside prit son carnet pour noter le changement à effectuer. Maudsley continuait à arpenter le terrain, les sourcils froncés.

« Combien de temps doivent durer ces arbres, en théorie ? »

— « Huit cents ans, monsieur. C'est le modèle amélioré de chêne-pommier. Il donne des fruits, de l'ombre, des noix, des boissons rafraîchissantes, trois tissus utilisables ; c'est un excellent matériau de construction, cela retient le sol et... »

— « Vous cherchez à me mettre en faillite ? » rugit Maudsley. « Deux cents ans, c'est bien assez pour un arbre ! Pompez la plus grande partie de l'élan vital de ces arbres et reversez-la dans l'accumulateur de force vive ! »

— « Ils ne pourront plus accomplir toutes les fonctions prévues, » remarqua Orin.

— « Eh bien, réduisez leurs fonctions ! De l'ombre et des noix, c'est amplement suffisant, nous n'avons pas à transformer ces arbres en un trésor de Golconde ! Et ça ? Qui a mis là ces vaches ? »

— « C'est moi, monsieur, » avoua Brookside. « Je me suis dit que cela rendrait les lieux... attrayants, en quelque sorte. »

— « Imbécile ! » lâcha Maudsley. « Le moment de présenter l'attrait, c'est avant la vente, pas après ! Cet endroit a été vendu nu. Remettez ces vaches dans le réservoir de protoplasme. »

— « Bien, monsieur, » fit Orin. « Je suis navré, monsieur. Est-ce tout ? »

— « Il y aurait dix mille choses à reprendre, » répondit Maudsley. « Mais j'espère que vous êtes capables de vous en apercevoir tout seuls. Mais qu'est-ce que ça, par exemple ? » Il bran-

dit l'index en direction de Carmody. « Une statue, ou quoi d'autre ? Cela chante un air ou cela débite des vers à l'arrivée de la nouvelle race ? »

Carmody déclara : « Monsieur, je ne suis pas dans le coup. C'est un de vos amis, Malichrone, qui m'a envoyé et j'essaie simplement de regagner ma propre planète... »

Il était visible que Maudsley n'entendait pas un mot de ce que racontait Carmody. En effet, pendant que l'autre s'expliquait, Maudsley avait repris : « Quel que soit cet objet, il n'est pas prévu dans les spécifications. Alors mettez-le dans le bac à protoplasme avec les vaches ! »

— « Hé là ! » s'écria Carmody tandis que les ouvriers le soulevaient par les bras. « Hé, minute ! » hurla-t-il. « Je ne fais pas partie de cette planète ! C'est Malichrone qui m'a envoyé ! Attendez, écoutez-moi ! »

— « Vous devriez avoir bien honte de vous-mêmes, » poursuivait Maudsley, sans se soucier des récriminations de Carmody. « Quelles étaient vos intentions ? Une de vos idées de décoration, Orin ? »

— « Oh ! non, » répliqua Orin. « Ce n'est pas moi qui l'ai planté là. »

— « Alors c'est vous, Brookside. »

— « Je ne l'avais jamais vu, de ma vie, patron. »

— « Hum ! Vous êtes tous les deux des idiots, mais vous ne m'avez jamais menti. Hé ! » lança-t-il aux ouvriers. « Ramenez-le ici ! »

» Ça va, cessez de vous agiter, » dit-il à Carmody qui tremblait comme la traditionnelle feuille. « Dominez vos nerfs. Je ne vais pas perdre mon temps à attendre que votre crise soit passée. Ça va mieux ? Bon. Voudriez-vous m'expliquer ce que vous fabriquez sur ma propriété et pourquoi je ne dois pas vous reconvertir en protoplasme ? »

— « Je vois, » dit Maudsley quand Carmody se fut expliqué. « Une histoire intéressante, bien que je sois sûr que vous en rajoutiez. Bref, vous êtes ici, et vous cherchez une planète appelée... Terre ? »

— « C'est exact, monsieur. »

— « La Terre, » réfléchit Maudsley en se grattant le crâne.

« Vous avez une veine extraordinaire. Il me semble que je me souviens de l'endroit. »

— « C'est vrai, Mr Maudsley ? »

— « Oui, j'en suis certain, » répondit Maudsley. « C'est une petite planète verte, où vit une race humanoïde monomorphe, comme vous. Je ne me trompe pas ? »

— « Vous avez entièrement raison ! » fit Carmody.

— « Ma mémoire est assez bonne en ce domaine. Et dans ce cas particulier, il se trouve que c'est moi qui ai construit la Terre. »

— « En vérité, monsieur ? »

— « Oui. Je me rappelle bien, parce que pendant les travaux, j'ai aussi inventé la science. Peut-être que cela vous amuserait d'entendre l'anecdote. » Il se tourna vers ses assistants. « Et pour *vous autres*, le conte serait peut-être profitable. »

Personne n'aurait interdit à Maudsley de raconter une histoire. Carmody et les assistants adoptèrent donc une attitude de vif intérêt et Maudsley commença...

HISTOIRE DE LA CREATION DE LA TERRE

Je n'étais encore qu'un petit entrepreneur. Je posais une planète par-ci par-là, et il m'arrivait parfois d'accrocher quelque étoile naine. Mais le travail n'était pas facile à trouver et les clients étaient toujours capricieux, grincheux, lents à payer. Il était difficile de leur faire plaisir en ce temps-là ; ils discutaient pour le moindre détail. *Modifiez-moi ceci, changez-moi cela, pourquoi l'eau doit-elle absolument descendre les pentes, la gravité est trop élevée, l'air chaud s'élève alors qu'il devrait retomber.* Et ainsi de suite.

J'étais alors très naïf. Je me donnais le mal de donner les raisons esthétiques et pratiques de tout ce que je faisais. Très vite les questions et les explications me prenaient plus de temps que le travail proprement dit. On bavardait trop. Je savais qu'il faudrait que j'y mette fin, mais je ne voyais pas comment.

Et puis, juste avant le projet Terre, une méthode entièrement nouvelle de relations avec les clients m'est venue à l'esprit. Je me surprenais à murmurer : « La forme découle de la fonction. » J'aimais la formule. Mais je me demandais alors : « *Pourquoi* faut-il que la forme découle de la fonction ? » Et je m'en

fournissais la raison : « La forme découle de la fonction parce que c'est une loi immuable de la nature et un des axiomes fondamentaux de la science appliquée. » Cette formule me plaisait aussi, bien qu'elle n'eût pas grande signification.

Mais peu importait la signification. Ce qui comptait, c'est que j'avais fait une nouvelle découverte. J'étais tombé sans le vouloir sur l'art de la vente et de la publicité et j'avais déniché le système aux possibilités innombrables : à savoir, la doctrine du déterminisme scientifique. La Terre, c'était mon premier essai pratique, ce qui explique que je ne l'oublierai jamais.

Un grand vieillard barbu, aux yeux perçants, était venu me commander une planète. (C'est ainsi qu'a débuté votre monde, Carmody.) Eh bien, j'ai fait le travail rapidement, en six jours, je crois, et j'ai pensé que je n'en entendrais plus parler. C'était encore une de ces planètes au rabais et j'avais rogné par-ci par-là. Mais à écouter les doléances du client, on aurait cru que je lui avais arraché les yeux.

— « Pourquoi y a-t-il tant de tornades ? » me demandait-il.

— « Cela fait partie du système de circulation de l'atmosphère, » lui répondais-je. En réalité, j'étais un peu pressé et j'avais oublié de disposer une soupape de sûreté dans la circulation.

— « Les trois quarts de la surface sont couverts par les eaux ! » s'emportait-il. « Et j'avais bien spécifié la proportion de 4 pour le sol et 1 pour l'eau ! »

— « Eh bien, nous n'avons pas pu procéder ainsi ! » lui expliquais-je. Ses idiotes de spécifications, je les avais égarées. Je n'ai jamais pu garder à l'esprit les détails de ces ridicules petits projets de planète unique.

— « Et le peu de sol que vous m'avez laissé, vous l'avez rempli de déserts, de marécages, de jungles, de montagnes ! »

— « C'est pittoresque, » lui faisais-je remarquer.

— « Je me fiche pas mal du pittoresque ! » tonnait le vieux. « Oh ! d'accord, un océan, une douzaine de lacs, deux rivières, une ou deux chaînes de montagnes, ç'aurait été pas mal. Cela décore, cela donne des sentiments agréables aux habitants. Mais ce que vous me livrez, c'est de la *camelote* ! »

— « Il y a une raison, » ai-je répondu. En fait, le travail n'aurait pas été payant si on n'avait pas utilisé des montagnes reconstituées, un tas de rivières et d'océans pour boucher les trous, et une paire de déserts que j'avais eus pour une bouchée de pain

chez Ourie, le casseur de planètes. Mais je n'allais tout de même pas le lui dire.

— « Une raison ! » a-t-il hurlé. « Et qu'est-ce que je vais raconter à mon peuple ? Je place toute une race sur cette planète, peut-être même deux ou trois. Ce seront des humains, créés à mon image, et les humains sont connus pour leur susceptibilité, tout comme moi. Qu'est-ce que je dois leur raconter ? »

Bon. Je savais bien ce qu'il aurait pu leur dire, mais je ne tenais pas à me montrer grossier, alors j'ai fait semblant de réfléchir. Et chose étrange, j'ai en effet réfléchi. C'est là que j'ai trouvé la solution.

— « Vous n'avez qu'à leur dire la simple vérité scientifique, » ai-je répondu. « Dites leur que, du point de vue scientifique, tout est exactement *comme il se doit.* »

— « Hein ? » a-t-il fait.

— « C'est le déterminisme, » ai-je poursuivi, en inventant le mot sous l'inspiration de l'instant. « C'est très simple, bien qu'un peu ésotérique. Pour commencer, la forme découle de la fonction ; par conséquent votre planète est tout juste ce qu'elle doit être par le simple fait qu'elle *existe.* Ensuite la science est invariable ; donc tout ce qui n'est pas invariable n'est pas scientifique. Enfin tout suit des règles absolues. On ne peut pas toujours prouver ce que sont ces règles, mais vous pouvez être certain qu'elles existent. Il est donc évident que personne ne devrait demander *pourquoi ceci au lieu de cela ?* Au contraire, chacun doit demander *comment cela fonctionne-t-il ?* »

Il m'a alors posé des questions assez coton parce que c'était un vieux malin. Mais il ne pigeait rien à la mécanique ; son domaine, c'était l'éthique, la morale, la religion, des tas d'histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, quoi. Ce qui fait qu'il n'a pas pu soulever d'objections valables. C'était un de ces types qui adorent les abstractions et il s'est mis à répéter : « Ce qui *est* est ce qui *doit être.* Hum... très curieuse formule qui n'est pas sans une certaine odeur de stoïcisme. J'incorporerai quelques-unes de ces notions dans les leçons que je donne à mon peuple... Mais dites-moi : comment puis-je concilier cette fatalité infinie de la science avec le libre-arbitre que j'envisage de laisser à mon peuple ? »

Eh bien, le vieux me tenait presque, là. J'ai souri et toussoté pour me donner le temps de réfléchir et j'ai déclaré : « La

réponse est évidente ! » Ce qui est toujours une bonne réplique, en pareil cas.

— « Je veux le croire, » a-t-il dit, « mais je ne la vois pas. »

— « Ecoutez, » ai-je repris, « ce libre-arbitre dont vous dotez votre peuple, n'est-ce pas aussi une sorte de fatalité ? »

— « On pourrait le considérer comme tel. Mais la différence... »

— « En outre, » ai-je continué en hâte, « depuis quand le libre-arbitre et la fatalité sont-ils incompatibles ? »

— « Ils le paraissent bien, en tout cas. »

— « C'est seulement parce que vous ne comprenez pas la science, » ai-je répliqué en escamotant la question sous son nez crochu. « Voyez-vous, mon bon monsieur, une des lois les plus fondamentales de la science, c'est que le hasard joue un rôle en toutes circonstances. Le hasard, comme vous le savez, c'est l'équivalent mathématique du libre-arbitre. »

— « Mais ce que vous dites est pure contradiction, » a-t-il observé.

— « C'est pourtant ainsi. La contradiction est encore une règle essentielle de l'univers. La contradiction fait naître la lutte sans laquelle tout atteindrait l'état d'entropie. Donc nous n'aurions ni planètes ni univers si les choses n'existaient pas dans un état de conflit apparemment irréductible. »

— « Apparemment ? » Il a sauté sur le mot.

— « Bien sûr, » lui ai-je dit. « La contradiction, que nous pouvons définir pour les besoins de la cause comme l'existence d'antagonismes couplés dans la réalité, n'est pas le dernier mot de la question. Supposons par exemple une tendance unique et isolée. Qu'arrive-t-il quand vous poussez une tendance à la limite ? »

— « Je n'en ai pas la moindre idée, » a avoué le vieux. « Le manque de précision dans une discussion de cet ordre... »

— « Ce qui arrive, » ai-je dit, « c'est que la tendance se change en son *contraire*. »

— « En vérité ? » m'a-t-il demandé, fort ébranlé. Ces types du genre religieux, c'est toute une affaire quand ils tentent d'aborder la science.

— « En vérité, » ai-je affirmé. « J'en ai les preuves dans mon laboratoire, bien que les démonstrations soient un peu ennuyeuses... »

— « Non, je vous en prie, je vous crois sur parole. Après tout, nous aussi, nous avons fait un pacte. »

C'était le mot dont il se servait toujours au lieu de contrat. Cela voulait dire la même chose, mais cela faisait mieux.

« Des antagonismes couplés, » réfléchissait-il. « Le déterminisme. Les choses qui deviennent leur contraire. C'est assez complexe, j'en ai peur. »

— « Mais c'est esthétiquement valable, » ai-je ajouté. « D'ailleurs je n'en ai pas terminé avec la transformation des extrêmes. »

— « Poursuivez, je vous en prie, » m'a-t-il invité.

— « Merci. Donc nous aboutissons à l'entropie, c'est-à-dire que les choses conservent leur mouvement à moins que n'intervienne une influence extérieure. (Et quelquefois même avec l'intervention d'une influence extérieure, à ma connaissance.) Mais ainsi nous avons l'entropie qui conduit une chose vers son contraire. Si une chose est conduite vers son contraire, alors toutes les choses sont poussées vers leur contraire, parce que la science est constante. Et maintenant, voyez-vous la situation ? Nous avons tous ces antagonismes qui se transforment tant qu'ils peuvent pour devenir leurs contraires. A un niveau supérieur d'organisation, nous trouvons des groupes de contraires qui agissent de même. Et à un niveau de plus en plus élevé. Vous me suivez ? »

— « Je crois. »

— « Parfait. Alors, la question qui se pose d'elle-même, c'est : est-ce tout ? Je veux dire : ces contraires qui se retournent sens dessus dessous et vice versa, est-ce tout le jeu ? Et le plus beau, c'est que ce n'est pas tout ! Non, monsieur. Ces antagonismes qui font des sauts de carpe comme des phoques dressés, ce n'est qu'un aspect de ce qui se passe en réalité. Parce que... » (là, j'ai marqué une pause et j'ai pris ma voix la plus profonde) « parce qu'il existe une sagesse qui voit clair par-delà les heurts et le tumulte du monde des phénomènes. Cette sagesse, monsieur, perce à jour la qualité illusoire de ces choses réelles et plonge au travers jusque dans le sein des seins de l'univers, lequel baigne dans une vaste et magnifique harmonie. »

— « Comment une chose peut-elle être à la fois réelle et illusoire ? » m'a-t-il lancé, vif comme un coup de fouet.

— « Il ne m'appartient pas de connaître pareille réponse, » lui ai-je répondu. « Moi, je ne suis qu'un humble travailleur scientifique, je vois ce que je vois et j'agis en conséquence. Mais peut-être y a-t-il une raison morale à tout cela. »

Le vieillard a réfléchi un moment à mes paroles et je me ren-

dais bien compte qu'il était en lutte avec lui-même. Il était capable de découvrir une faille dans ma logique aussi vite que quiconque, bien sûr, et mes raisons en étaient farcies. Mais, comme toutes les têtes d'œuf, il se laissait fasciner par les contradictions et il éprouvait une intense envie de les amalgamer à son système. Et toutes les propositions que j'avais avancées, eh bien... son bon sens lui disait que les choses ne pouvaient pas être *si* complexes, mais son intellect lui disait que peut-être elles paraissaient effectivement compliquées à ce point, tout en recélant un beau, simple et unifiant principe sous-jacent. Ou sinon un principe d'unification, du moins une morale solide. Finalement, je l'avais accroché de nouveau, rien qu'en parlant d'*éthique*. Parce que ce vieux monsieur, c'était un vrai démon en matière de morale, il en était sursaturé ; on aurait pu l'appeler Monsieur l'Ethique sans crainte de se tromper. Et tout à fait par accident, je lui avais donné l'idée que tout le fichu univers n'était qu'une succession d'homélies et de contradictions, de lois et d'iniquités, le tout conduisant à un ordre moral de l'espèce la plus raffinée et rare.

— « Il y a plus de profondeur dans tout cela que je ne l'avais envisagé, » m'a-t-il confié au bout d'un moment. « Je comptais n'instruire mon peuple qu'en matière d'éthique et attirer son attention sur des questions morales primordiales, par exemple comment et pourquoi l'homme doit vivre, plutôt que de lui enseigner de quoi est faite la matière vivante. Je voulais que les hommes soient des explorateurs pour sonder les abîmes de la joie, de la peur, de la piété, de l'espoir, du désespoir, plutôt que des savants qui étudieraient les étoiles et les gouttes de pluie pour bâtir des hypothèses grandioses et impossibles sur la base de leurs découvertes. J'avais conscience de l'univers, mais je jugeais cette conscience superflue. Maintenant, vous avez rectifié mon jugement. »

— « Ecoutez, » ai-je protesté, « je ne voulais pas vous causer d'ennuis. Je pensais seulement qu'il fallait vous signaler tout cela... »

Le vieillard a souri. « En me causant des ennuis, vous m'en évitez de plus grands. J'ai le pouvoir de créer à mon image, mais je ne veux pas créer un monde peuplé de versions miniaturisées de moi-même. Le libre-arbitre a son importance pour moi. Mes créatures en seront dotées, pour leur gloire et pour leur chagrin. Elles s'empareront de ce jouet brillant et inutile que vous appe-

lez la science et elles le porteront à l'état de divinité non déclarée. Les contradictions physiques et les abstractions solaires les fasci-neront ; elles s'attaqueront à la connaissance de ces choses et oublieront de connaître leur propre cœur. Vous m'en avez convaincu et je vous suis reconnaissant de l'avertissement. »

Pour être franc, je me suis senti un peu inquiet sur le moment. Après tout, c'était un inconnu, il n'avait pas de relations avec les gens importants, et pourtant il avait des manières magnifiques. J'avais l'impression qu'il aurait pu me causer des tas de difficultés, et je sentais qu'il pouvait le faire en quelques mots, en une simple phrase qui se ficherait dans mon crâne comme un dard empoisonné et qui n'en sortirait plus. Et cela m'effrayait un peu, je l'avoue.

Eh bien, messieurs, le vieux plaisantin a dû lire ma pensée, car il m'a dit : « N'ayez pas peur. J'accepte sans réserves le monde que vous m'avez bâti ; il servira très bien mes fins, tel quel. Quant aux pailles et aux défauts que vous y avez semés, je les accepte aussi, pas totalement sans gratitude, et je les paie également. »

— « Comment cela ? » ai-je demandé. « Comment payez-vous les erreurs ? »

— « En les prenant sans discussion, » a-t-il dit. « Et en vous quittant à présent pour aller m'occuper de mes affaires et de celles de mon peuple. »

Et le vieux s'en est allé sans un mot de plus.

Eh bien, cela m'a laissé assez pensif. J'avais trouvé tous les bons arguments, mais le vieux bonhomme avait en quelque sorte eu le dernier mot. Je savais ce qu'il voulait dire ; il avait rempli sa part du contrat envers moi et c'était tout. Il était parti sans un seul mot à mon adresse, personnellement. De son point de vue, c'était une sorte de punition.

Mais c'était seulement *sa* façon de voir. Qu'est-ce que j'avais à faire de ses paroles ? J'aurais souhaité avoir de ses nouvelles, bien sûr — ce n'est que naturel — et pendant un bout de temps, j'ai cherché à lui rendre visite. Mais il ne tenait pas à me revoir.

Cela n'a donc pas d'importance réelle. J'ai fait un beau petit bénéfice avec ce monde-là, et même si j'ai un peu triché avec le contrat, je ne l'ai pas rompu. C'est ainsi : on se doit de faire un bénéfice. On ne peut pas se mettre dans tous ses états en réfléchissant aux conséquences.

Mais je voulais tirer une leçon de tout ceci et je vous demande de m'écouter attentivement. La science est bourrée de règles parce que je l'ai inventée sous cette forme. Et pourquoi l'ai-je inventée ainsi ? Parce que les règles sont des plus utiles à un bon homme d'affaires, tout comme les codes juridiques sont très profitables aux hommes de loi. Les règles, les doctrines, les axiomes, les lois et les principes de la science sont là pour vous aider, non pour vous entraver. Ils existent pour fournir des raisons à ce que vous faites. La plupart sont exacts, plus ou moins, ce qui est avantageux.

Mais rappelez-vous toujours ceci : ces règles sont là pour vous permettre d'expliquer aux clients ce que vous faites *après l'avoir fait,* pas avant. Quand vous avez un projet, accomplissez-le juste comme vous jugez bon ; puis adaptez les réalités à l'événement, et non l'inverse.

N'oubliez pas : ces règles constituent une barrière verbale contre les gens qui posent des questions. Mais vous ne devriez pas les utiliser comme barrière pour vous-mêmes. Si vous avez appris quelque chose de moi, c'est que notre travail est immanquablement inexplicable ; nous l'accomplissons, tout simplement, et quelquefois c'est une réussite, d'autres fois, non.

Mais ne cherchez jamais à vous expliquer à vous-mêmes pourquoi certaines choses arrivent, pourquoi d'autres n'arrivent pas. Ne demandez pas d'explication et n'imaginez surtout pas qu'il en existe. Compris ?

Les deux assistants hochèrent la tête avec vigueur. Ils paraissaient illuminés comme des hommes qui ont fondé une religion nouvelle. Carmody aurait parié n'importe quoi que ces deux jeunes hommes à la mine appliquée avaient imprimé dans leur mémoire le moindre mot du bâtisseur de mondes et allaient maintenant se mettre en devoir d'ériger toutes ces paroles en... une règle.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Budget planet.

FRITZ LEIBER

Je cherche Jeff

Dans la première partie de sa carrière, Fritz Lejber écrivait souvent un type particulier de fantastique, qui consistait à replacer le surnaturel dans le cadre moderne et prosaïque des grandes villes, des jungles de béton et d'acier — à considérer, en somme, quelle figure ferait un fantôme à la lumière des néons. Cette veine lui inspira plusieurs nouvelles mémorables, telles **Smoke ghost, The hound** et celle que vous allez lire aujourd'hui.

A six heures et demie de l'après-midi, Martin Bellows était assis au bar des Tomtoms. Il avait devant lui un grand verre de bière et derrière le comptoir deux barmen en tablier blanc. Les deux hommes, dont l'un était un vieillard discutaient de quelque chose... et si Martin n'écoutait pas vraiment, une grande partie de la discussion semblait pourtant viser à le distraire.

— « Si cette fille revient ici, je refuse de la servir. Et si elle se met à faire du pétard, je te lui en collerai moi, du rimmel autour de l'œil ! »

— « T'as bouffé du lion, hé, Pops ? »

— « Toute cette semaine, depuis qu'elle a commencé à venir ici, on a eu des ennuis. »

— « Ecoutez-le, dites ! Allez, Pops, il y a toujours des histoires dans les bars. Ou un type cherche à soulever la môme d'un autre, ou alors c'est deux copains d'enfance qui... »

— « Je cause d'ennuis sérieux. Et les deux filles, lundi soir ? Et ce que le grand mec a fait à Jack ? Et Jake et Janice qui choisissent les Tomtoms pour leur rupture, et leur façon de rompre, non ? *Elle* était derrière tout ça, à chaque coup. Et le verre cassé dans la glace pilée ? »

— « Tais-toi ! Pops est givré, l'ami. Il a des idées fantastiques. »

Martin Bellows quitta des yeux son verre pour regarder Sol, le

jeune propriétaire et barman des Tomtoms, ainsi que le vieillard derrière le comptoir. Il esquissa une grimace.

— « Un peu d'animation à n'importe quel prix, » dit-il.

— « De l'animation ! » ricana Pops. « C'est pas ça qu'elle vous apporterait ! »

— « Parlez-moi d'elle, Pops, » proposa-t-il au vieillard. « Non, laissez-le dire, Sol. »

— « Bon. Mais je vous préviens que c'est des fumées d'opium. »

Pops feignit de ne pas entendre l'observation de son patron. Il fit tourner lentement le verre qu'il astiquait. Son visage, gonflé par la bière et bosselé en tas de petites éminences et de crevasses par toute une vie d'expériences fugaces mais enrichissantes, devint pensif.

— « Elle s'appelle Bobby, » commença-t-il, brusquement. « Une blonde. Dans les vingt ans. Elle commande toujours des cognacs. Un visage lisse de gamine, sauf la petite cicatrice qui le traverse d'un bout à l'autre. Une robe noire fendue jusqu'au nombril. »

Une voiture stoppa bruyamment dans la rue. Les trois hommes tournèrent la tête. Mais au bout d'un moment ils entendirent le véhicule repartir.

« Jamais vue jusqu'à dimanche dernier, le soir, » reprit Pops. « Elle dit qu'elle est de Michigan City. Elle demande toujours un type qui s'appelle Jeff. Elle attend toujours l'instant de déclencher du grabuge. »

— « Qui est ce Jeff ? » demanda Martin.

Pops haussa les épaules.

« Et quel grabuge ? »

Pops haussa de nouveau les épaules, mais cette fois à l'adresse de Sol. « Il ne croit pas qu'elle existe, » fit-il, le ton bougon.

— « J'aimerais bien la connaître, Pops, » dit Martin en souriant. « Elle doit être drôle. Je commence à croire qu'une grande soirée se prépare. Et votre Bobby, cela me semble tout à fait mon type. »

— « Je ne la présenterais pas à mon pire ennemi ! »

Sol eut un petit rire, plein de sous-entendus. Il se pencha sur le bar, l'air confidentiel, en lançant un coup d'œil amusé sur le vieux. Il toucha le bras de Martin. « Vous avez entendu la belle histoire de Pops. Et maintenant, écoutez ma version : je n'ai jamais réussi à apercevoir cette fille et je reste toujours ici jusqu'à la fermeture. A ma connaissance, personne ne l'a jamais vue, à l'exception de Pops. Je pense que c'est une de ses fantai-

sies. Vous savez, il a la tête un peu faiblarde, le pauvre type. » Il s'inclina davantage et adopta un murmure qui portait, comme les acteurs de théâtre. « *Il fumait la marijuana quand il était gosse.* »

Le visage de Pops s'empourpra un peu. « Très bien, monsieur le malin, j'ai quelque chose à vous montrer. »

Il posa le verre parmi les autres, tout étincelants, accrocha le torchon et fouilla sous le comptoir où il prit une boîte à cigares.

« Hier soir, elle a oublié son briquet, » expliqua-t-il. « Il est couvert d'un tissu brillant, comme sa robe. Regardez ! »

Les deux autres avancèrent la tête, mais quand Pops ouvrit la boîte, il n'y avait rien dedans, que la doublure de papier blanc.

Sol se retourna vers Martin, en souriant. « Vous voyez ? »

Pops poussa un juron et arracha le papier. « C'est un type de l'orchestre qui a dû le barboter ! »

Sol posa doucement la main sur le bras du vieillard. « Nos musiciens sont de braves et honnêtes garçons, Pops. »

— « Mais puisque je vous dis que je l'ai mis là-dedans hier soir ! »

— « Non, Pops, tu crois que tu l'y as mis. » Il pivota vers Martin. « Ce n'est pas qu'il ne se produise pas de choses étranges dans les bars. Tenez, rien que dans les quelques derniers jours... »

Une porte claqua. Les trois hommes regardèrent derrière eux. Mais ce devait être une voiture au dehors, car personne n'entra.

— « Rien que les derniers jours, » reprit Sol, « j'ai observé la chose la plus époustouflante. »

— « Laquelle ? » s'enquit Martin.

Sol glissa de nouveau son coup d'œil secrètement amusé dans la direction de Pops. « J'aimerais vous le dire, » expliqua-t-il à Martin, « mais pas devant Pops. Il se fait des idées. »

Martin quitta son tabouret en souriant. « Il faut que je m'en aille, de toute façon. On se reverra plus tard. »

Moins de cinq minutes après, Pops respira le parfum. Une odeur malsaine, pourrie. Et ses oreilles perçurent le faible craquement du tabouret central, devant le bar, ainsi que le soupir menu, fantômal. Et le sentiment atroce qu'il en ressentit le bouleversa en profondeur, lui irritant les os comme une craie qui grince sur un tableau. Il se mit à trembler.

Le craquement et le soupir traversèrent de nouveau la sombre atmosphère de la salle des Tomtoms, avec un rien d'impatience,

et il dut se retourner bien qu'il n'en eût pas la moindre envie, et regarder le vide du bar. Et là, sur le tabouret du milieu, il vit.

C'était fort imprécis, rien qu'une image brumeuse en surimpression sur les argentures, les dorures et le bleu nuit du mur d'en face, mais il en connaissait tout le détail. Le luisant sombre de la robe, comme un bas de soie noire tendu dans une quasi-obscurité. L'or pâle de la chevelure, comme des poussières dansant dans le rayon ambré d'un projecteur. La pâleur du visage et des mains, tels de petits nuages de poudre s'échappant d'un poudrier renversé. Les yeux, deux minuscules papillons noirs, qui flottaient.

— « Que se passe-t-il, Pops ? » demanda Sol d'un ton sec.

Il n'entendit pas la question. Bien qu'il eût donné tout au monde pour ne pas avoir à le faire, il se coulait en frissonnant le long du bar, la main cramponnée au bord intérieur pour se retenir... jusque devant le tabouret central.

Alors il l'entendit, la voix menue mais claire qui semblait portée par la vibration d'un moustique. La voix qui lui enfonçait un poignard sous le crâne, très loin.

— « Vous parliez de moi, Pops ? »

Il ne pouvait que trembler.

« Vous n'avez pas vu Jeff ce soir, Pops ? »

Il secoua la tête.

« Qu'y a-t-il, Pops ? Qu'est-ce que ça fait que je sois morte et pourrissante ? Ne vous trémoussez pas ainsi, Pops, vous n'avez pas la silhouette d'une danseuse hawaïenne ! Vous devriez être flatté que je me montre à vous. Vous savez, Pops, au fond, toutes les femmes ont une âme d'effeuilleuse. Mais la plupart ne se révèlent qu'à l'homme qui leur plaît, ou dont elles ont besoin. Je suis comme ça. Je ne me montre pas aux indifférents. Et maintenant, servez-moi à boire. »

Il n'en trembla que davantage.

Les papillons noirs virèrent vers lui. « Vous avez la polio, Pops ? »

Il pivota dans une convulsion hâtive et se courba. A tâtons, il prit la bouteille de cognac sous les verres alignés, en versa une rasade d'une main incertaine, posa le verre sur le bar et recula.

— « Mais que diable fabriques-tu ? »

Il n'entendit même pas la question, ne se rendit pas compte que Sol s'approchait de lui. Au contraire, il se tassa en arrière,

le plus loin possible, observant les doigts poudreux qui s'enroulaient autour du verre comme des spirales de fumée. Il entendit la voix aiguë comme le cri d'une chauve-souris qui riait tristement et disait : « Je ne peux pas, comme ça. Je n'ai pas encore assez de force. » Et il suivit du regard les papillons jumeaux, au-dessus d'une tache rouge cernée de blanc qui plongeai vers le cognac.

Sur le bar, le verre fut ébranlé et un filet de liquide coula du bord pour dessiner une petite mare sur l'acajou.

— « Bon Dieu... » commença Sol, puis il acheva : « Ces fichus camions, ils secouent tout le quartier. »

Et pendant tout ce temps, Pops écoutait la voix de chauve-souris. « Cela va mieux, Pops, » et, d'un ton cajoleur et pressant : « Qu'y a-t-il de bien ce soir, Pops ? Où une fille peut-elle s'amuser ? Qui était ce grand brun élégant qui est parti tout à l'heure ? Vous l'appeliez bien Martin ? »

Sol en avait assez. Il s'avança vers Pops. « Et maintenant, veux-tu s'il te plaît m'expliquer ce qui... »

— « Attends ! » La main de Pops se détendit pour se refermer sur le bras du jeune homme, qui fit une grimace de douleur. « Elle se lève, » souffla le vieux. « Elle part à sa recherche. Il faut qu'on le prévienne. »

Le regard perçant de Sol se porta sur l'endroit que contemplait Pops. Alors, avec un grognement coléreux, il se libéra de l'étreinte de Pops pour le saisir à son tour. « Dis donc, Pops, est-ce que tu fumerais vraiment du chanvre ? »

Le vieux lutta pour se dégager. « Nous devons l'avertir, je te dis, avant qu'elle ait assez bu pour qu'il la remarque et qu'elle se mette à lui coller dans la tête ses idées de tessons de bouteille. »

— « Pops ! » Ce cri dans l'oreille raidit le vieux, qui resta immobile, figé, tandis que Sol poursuivait : « Il y a probablement des bars de cinglés du côté de Madison Street où cela ne les dérange pas d'avoir des cinglés derrière le comptoir. Probable. Je n'en sais rien. Mais il faudra que tu en cherches un si tu continues tes simagrées de camé ou tes histoires de Bobby et de tessons de bouteille ! » Ses doigts pétrissaient le biceps du vieux. « Compris ? »

Les yeux de Pops étaient encore farouches. Mais il fit un signe d'acquiescement, par deux fois, tout rigide.

Pour Martin Bellows la soirée avait commencé pesante, lente à digérer, mais au bout d'un temps elle devint fluctuante comme les nuages lumineux piquetés de diamant autour des réverbères. La séance avec Pops et Sol lui avait communiqué une étrange nervosité, mais il s'accommodait de cette humeur, dérivant de taverne en taverne, offrant de temps à autre un verre à quelqu'un, s'en laissant à son tour offrir un, avec une silencieuse courtoisie, sans beaucoup parler, blaguant un peu avec les serveuses de bar tout en examinant subrepticement les clientes. Après cinq tavernes et huit whiskies, il s'aperçut qu'il en avait raccroché une.

C'était une fille petite et souple, avec des cheveux de lever de soleil en hiver, vêtue d'une robe noire collante très montante, qui révélait parfois un étroit ruban de chair tendre. Ses yeux étaient sombres et amicaux, pas tout à fait chastes, et son visage avait la qualité de lisse matité d'une peau de daim clair. Il percevait un parfum de gardénia. Il la prit par la taille pour l'embrasser légèrement, sous le réverbère, sans fermer les yeux, et ce faisant il remarqua sur le visage de sa compagne une marque. Une ligne très mince de chair plus pâle, tel un fil de la Vierge, prenait naissance à la tempe gauche, traversait tout droit la paupière gauche, puis le nez, et revenait sur la joue droite. Il songea que cela rehaussait sa beauté.

— « Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda-t-il.

— « Si on allait aux Tomtoms ? »

— « Il est encore trop tôt. » Puis soudain : « Dites donc ! Vous vous appelez Bobby. C'est le nom que Pops... Je parie que vous êtes... »

Elle haussa les épaules. « Pops adore raconter des histoires. »

— « Oui, c'est bien vous ! Pops débitait toute une salade sur vous. » Il lui sourit avec tendresse. « Il prétend que vous avez une influence maléfique. »

— « Ah oui ? »

— « Mais ne vous en faites pas. Pops, il est complètement givré, il débloque. Tenez, pas plus tard que ce soir... »

— « Eh bien, allons ailleurs, » coupa-t-elle. « J'ai soif, mon amour. »

Et ils partirent, Martin le cœur plein de chansons car ce qu'on cherche toujours sans jamais le trouver lui était enfin arrivé, c'était réel : il avait découvert une fille qui lui enflammait l'imagination et excitait son désir. Chaque minute qui passait le rendait plus amoureux. Bobby, c'était la perfection faite fille, songeait-il.

Elle n'était pas voyante, querelleuse, geignarde ni soucieuse d'étaler son âme, ni bourrée de caprices prétendument mignons mais en fait exaspérants. Au contraire, elle était gaie, facile à vivre, belle, elle s'adaptait à son humeur comme un gant, avec pourtant cette nuance de danger et de sauvagerie qui ne se sépare jamais des fumées étourdissantes de l'acool et des rues sombres des villes. Il se surprit à devenir très sot à l'égard de sa compagne. Il en vint même à raffoler de cette cicatrice en fil d'araignée, comme d'une réparation experte sur une coûteuse poupée.

Ils entrèrent dans trois ou quatre tavernes. Martin passa par toutes les premières étapes de l'ébriété — l'impatience, le malaise, la béatitude rêveuse — et en émergea avec sûreté dans ce monde cristallin où le temps est presque immobile, où rien n'est plus assuré que vos mouvements, rien n'est plus vrai que vos sentiments, où l'étroite coquille de la personnalité se brise, si bien que même les murs noirs et le ciel fumeux et le béton gris sous vos pieds deviennent des prolongements sensibles de vous-même.

Mais au bout d'un temps, il embrassa de nouveau Bobby, dans la rue, la serrant plus fort et plus longtemps cette fois, plongeant les lèvres dans son cou, se noyant dans la douceur automnale du parfum de gardénia, murmurant d'une voix incertaine : « Vous habitez par ici ? »

— « Oui. »

— « Alors... »

— « Pas maintenant, mon amour, » souffla-t-elle. « Allons d'abord aux Tomtoms. »

Il asquiesça et s'écarta un peu, sans dépit.

— « Qui est Jeff ? » demanda-t-il.

Elle leva les yeux. « Vous tenez à le savoir ? »

— « Oui. »

— « Ecoutez, mon amour, » murmura-t-elle, « je ne crois pas que vous rencontriez jamais Jeff, mais si cela arrivait, je vous demande de me promettre une chose... je ne vous demanderai jamais rien d'autre. » Elle s'interrompit et toute sa sauvagerie latente brilla dans le masque pâle de son visage. « Je veux que vous me promettiez de briser une bouteille de bière et d'en planter les éclats dans sa grosse figure. »

— « Que vous a-t-il donc fait ? »

Le masque resta énigmatique.

— « Quelque chose de bien pire que vous ne pensez, » dit-elle.

En contemplant le visage immobile, où se lisait l'attente d'une réponse, Martin se sentit envahi d'un frisson meurtrier.

« C'est promis ? » insista-t-elle.

— « Promis, » fit-il, la voix rauque.

Sol et Pops avaient été très occupés deux heures durant, mais c'était maintenant l'accalmie entre deux séances de jazz et Sol avait le loisir de bavarder avec un inconnu corpulent, qui avait l'air intéressant.

— « A propos de choses étranges, mon ami, en voici une, » déclara-t-il en se penchant sur le bar avec un sourire confidentiel. « Vous voyez le second tabouret à votre gauche ? Toutes les nuits de cette semaine, personne ne s'y est assis après une heure du matin. »

— « Il y en a d'autres qui sont libres pour le moment, » observa l'autre.

— « Oui, mais je parle d'après une heure... dans deux minutes... quand il y a le maximum de gens. Peu importe le nombre des clients — ils peuvent se presser épaule contre épaule et sur deux rangs — personne n'occupe jamais ce tabouret-là. Pourquoi ? Je l'ignore. Peut-être le hasard. Peut-être quelque chose d'insolite que je ne pige pas et qui pousse les gens à l'éviter. »

— « Simple hasard, » affirma l'homme corpulent, très positif. Il avait une mâchoire de boxeur et de lourdes paupières voilaient son regard.

Sol sourit. A l'autre bout de la salle, les musiciens regagnaient l'estrade, s'installaient sans hâte. « Peut-être, mais j'ai le sentiment que c'est différent. Peut-être quelque chose de très naturel, par exemple un pied branlant. Mais je suis prêt à parier qu'il restera vacant cette nuit. Vous verrez. Six nuits de suite sans personne pour s'y asseoir, c'est trop pour un pur hasard. »

— « C'est pas vrai, Sol. »

Sol pivota. Pops se tenait derrière lui, le regard effrayé et coléreux à la fois, comme un peu plus tôt, les lèvres remuant légèrement.

— « Qu'est-ce que ça signifie, Pops ? » demanda Sol qui ne voulait pas manifester son irritation devant le nouveau client.

Pops s'éloigna en bougonnant.

— « Faut que je m'assure que les serveuses font bien leur boulot, » s'excusa Sol, qui suivit Pops. Quand il le rattrapa, il dit

à mi-voix, sans le regarder : « Bon sang, Pops, pourquoi es-tu si désagréable ? » Au bout de la salle, le chef d'orchestre, debout, souriait à ses exécutants. « Si tu crois que je supporterai tes manigances, tu es cinglé. »

— « Mais, Sol, » fit Pops, la voix tremblante, comme s'il eût imploré protection, « il n'y a jamais eu de place libre au bar après une heure, de toute la semaine. Quant à ce tabouret...»

— « Alors ? » insista Sol.

Mais Pops ne se rendait plus compte de sa présence. Il était une heure du matin, et à travers le brouillard de fumée des Tom-toms, il *la* regardait entrer, se matérialiser dans la pénombre de la porte, non plus un être de brouillard, mais toute renforcée par la nuit et les pouvoirs secrets de la nuit, cachant au passage les premiers boxes et le tapis vert de la table aux dés.

Il remarqua sans surprise ni regret qu'elle avait rattrapé le beau garçon qu'elle convoitait, comme elle avait toujours rattrapé ce qu'elle poursuivait. Et maintenant, elle venait de plus en plus près — le torchon échappa des mains de Pops — devant l'estrade, devant le bout du bar protégé par une balustrade d'acier chromé où les serveuses prenaient les consommations pour les porter aux tables, jusqu'à l'instant où elle se hissa sur le tabouret du milieu et lui adressa un cruel sourire : « Salut, Pops. »

Le beau garçon s'assit près d'elle et commanda : « Deux cognacs, Pops. Avec deux grands verres d'eau de Seltz. » Il tira de sa poche un paquet de cigarettes et se fouilla, à la recherche d'allumettes.

Elle toucha le bras de son compagon. « Pops, passez-moi mon briquet, » dit-elle.

Pops frissonna.

Elle se pencha. Elle cessa de sourire. « J'ai demandé mon briquet, Pops. »

Il plongea sous le comptoir comme un homme sur lequel on vient de tirer. Ses mains engourdies trouvèrent la boîte à cigares. Il y avait un petit objet brillant à l'intérieur. Il le saisit comme il eût fait d'une araignée, le posa sur le bar sans le regarder et retira sa main d'un geste hâtif. Bobby ramassa le briquet, actionna la molette, tendit la petite flamme à la cigarette de l'homme. Ce dernier la remercia d'un sourir chargé d'amour, puis lança : « Alors, Pops, le cognac, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? »

Le monde cristallin de Martin se transformait en une boutique de porcelaines, qu'il souhaitait fracasser. Dans un crescendo d'allégresse qui menait à un sommet triomphant, comme les accents du jazz, il éprouvait l'envie irrésistible de s'abandonner à la sauvagerie qui montait en lui, l'emplissant de bonheur. Agir en mâle brutal, tranchant, impérieux, capable de détruire tout ce qui l'entoure et même tout ce qu'il aime, de tuer. En attendant l'inévitable — l'encore irrévélé — il jouissait à l'avance des instants à venir.

Le vieux barman renversa la moitié de leurs consommations dans sa hâte à se débarrasser des verres. Il semblait bien que Pops fût a demi fou comme le prétendait Sol. Martin se retint de faire observer au vieux qu'il avait déniché sa fameuse fille-mystère. Au contraire, il se tourna vers Bobby.

— « Buvez aussi le mien, chéri, moi j'ai assez bu, » dit-elle en s'approchant pour se faire entendre par-dessus le tumulte de la musique, et de nouveau il contempla la fine cicatrice.

Martin voulait bien. Le double cognac brûlait ses nerfs d'un feu glacial, attisait la flamme de sa froide sauvagerie, entretenue déjà par les hurlements du jazz qui tournaient en dérision les hautaines puissances et les tours altières de la civilisation.

Un homme corpulent, qui prenait un peu trop de place auprès de Martin, attira l'attention de Sol quand celui-ci passa derrière le bar et lui dit : « Jusqu'à présent, vous avez gagné. Il est toujours inoccupé. » Sol fit un signe affirmatif, sourit, marmonna une plaisanterie. L'homme rit, et pour manifester son approbation, prononça un mot grossier.

Martin lui frappa sur l'épaule. « Je vous prierai de ne pas employer ce langage devant cette jeune femme. »

L'homme corpulent le regarda, regarda plus loin et dit : « Vous êtes saoul, mon gars, » puis il se détourna.

Martin lui frappa de nouveau sur l'épaule. « Je vous ai dit que je vous priais de... »

— « Continuez et vous allez y avoir droit, mon gars, » coupa l'homme, les traits impassibles. « Où est-elle, cette fille dont vous parlez ? Aux toilettes ? Je vous le dis, mon vieux, vous êtes fin saoul. »

— « Elle est assise près de moi, » fit Martin, en articulant chaque syllabe et en regardant sombrement dans les yeux de ce visage impassible.

L'autre sourit. Il parut soudain amusé. « C'est bon, mon

vieux. On va s'intéresser à la dame. Comment est-elle ? Décrivez-la moi. »

— « Espèce de... » commença Martin, en levant le poing.

Bobby le lui saisit. « Non, chéri, » dit-elle d'une voix étrangement insistante. « Faites ce qu'il dit. »

— « Du diable... »

— « Je vous en prie, mon amour, » dit-elle. Elle avait un sourire ambigu. Les yeux brillants. « Faites exactement ce qu'il demande. »

Martin haussa les épaules. Son propre sourire était menaçant quand il se retourna vers le gros homme. « Elle a dans les vingt ans. Elle a des cheveux d'or pâle. Elle a une robe noire et un briquet dans une housse de tissu brillant. »

Martin se tut. Le visage immobile de l'autre avait changé. Peut-être était-il un peu moins rubicond. Bobby tirait Martin par le bras.

— « Vous ne lui avez pas décrit la cicatrice, » dit-elle avec impatience.

— « Ah ! oui, » acquiesça-t-il. « Et elle a une cicatrice presque invisible qui va de la tempe gauche au lobe de l'oreille droite en passant par la paupière gauche, le creux du nez et toute la joue droite... »

Il se tut net. Le visage impassible était couleur de cendres, les lèvres s'agitaient. Puis une marée rouge l'envahit, les yeux devinrent meurtriers.

Martin sentait l'haleine tiède de Bobby contre son oreille, une langue humide l'effleurait. « Maintenant, chéri, allez-y. C'est Jeff. »

Vite et avec précision, Martin brisa le bord de son grand verre contre le petit verre à liqueur et plongea les pointes acérées dans la figure empourprée de l'homme corpulent.

Un glapissement qui ne figurait pas sur la partition échappa de la clarinette. Quelqu'un dans un box se mit à hurler de façon hystérique. Un tabouret de bar se renversa, quelqu'un recula. Pops poussa un cri. Puis tout ne fut qu'un tourbillon de mouvement, d'appels, de mains qui s'accrochaient, d'épaules qui bousculaient, de poussées et de chutes, de bruits sonores et d'autres étouffés, d'alternances de nuit et de lumière, de souffles brûlants et de courants d'air, jusqu'au moment où Martin se rendit compte qu'il courait auprès de Bobby à travers les mares grises de lumière des réverbères, qu'ils contournaient un angle pour pénétrer dans une ruelle plus obscure, puis une autre...

Martin s'arrêta, bloquant Bobby par le poignet. Sa robe s'était ouverte. Il apercevait ses seins menus. Il la prit dans ses bras et plongea le visage dans son cou tiède, respirant le doucereux et lourd parfum du gardénia.

Elle s'écarta, convulsivement. « Viens, mon aimé, » haleta-t-elle, prise d'une terrible impatience. « Dépêche-toi, mon amour, dépêche-toi ! »

Et ils couraient de nouveau. Encore une rue et elle l'entraîna dans un escalier aux marches basses, derrière une porte vitrée, devant des boîtes à lettres ternies, dans un second escalier au tapis usé. Elle tâtonna devant la porte, dans sa hâte frénétique, l'ouvrit. Il la suivit dans le noir.

« Oh ! amour, presse-toi ! » lui lança-t-elle.

Il claqua la porte.

Puis il se figea sur place en prenant conscience de l'horrible puanteur. Il y avait des relents de gardénia, mais en très faible part, infime. C'était l'émanation de tout ce qui pourrit et se putréfie dans le gardénia, gonflé à une putrescence intolérable.

« Viens à moi, chéri, » l'entendit-il crier. « Vite, vite, mon amour... Qu'y a-t-il ? »

La lumière se fit. La pièce était petite, sale, avec une table et des chaises au milieu et de gros meubles trop capitonnés le long des murs. Bobby se laissa choir sur le divan défoncé. Elle avait le visage livide, tendu, craintif.

« Qu'as-tu dit ? » lui demanda-t-elle.

— « Cette atroce puanteur, » fit-il avec une involontaire grimace de dégoût. « Il doit y avoir quelque charogne ici. »

Soudain le visage de la fille ne fut plus que haine. « Sortez d'ici ! »

— « Bobby, » supplia-t-il, stupéfait. « Ne vous mettez pas en colère. Ce n'est pas votre faute. »

— « Allez-vous en ! »

— « Qu'y a-t-il, Bobby ? Vous êtes malade ? Vous devenez verte ! »

— « *Partez !* »

— « Bobby, que faites-vous à votre figure ? Que vous arrive-t-il ? Bobby ! *Bobby !* »

Pops faisait tourner le verre dans le torchon avec l'aisance de l'habitude.

Il regardait les deux filles assises au bar, avec l'air paterne d'un vieux satyre au nez épaté. Il fit durer l'instant le plus longtemps possible.

— « Oui, » dit-il enfin. « Il n'y avait pas une demi-heure qu'il avait vissé son verre dans la figure du type que la police le ramassait dans la rue devant l'appartement de la fille, en train de hurler et de jacasser comme un macaque. D'abord, ils ont cru que c'était lui qui l'avait tuée, et ils l'ont passé à tabac. Mais ensuite il a été prouvé qu'il avait un alibi indiscutable pour le moment du crime. »

— « Sans blague ? » fit la rouquine.

Pops hocha la tête. « Sans erreur. Vous savez qui avait fait le coup ? Ils ont trouvé. »

— « Qui ? » demanda la jolie brune.

— « Le même type qui a encaissé les tessons dans la figure, » annonça Pops, triomphalement. « Un nommé Jeff Cooper. Il parait que c'était une sorte de gangster. Il avait connu Bobby à Michigan City. Ils s'étaient querellés là-bas, je ne sais pas pourquoi, sans doute qu'elle le trompait. Bref, elle a cru qu'il ne lui en voulait plus, et il a agi tout comme. Il l'a amenée ici à Chicago, il l'a conduite dans l'appartement qu'il y occupait, et il l'a tuée.

» C'est la vérité, » insista-t-il devant la grimace de dégoût de la petite brune. « Il l'a tuée à coups de bouteille de bière. »

Curieuse, la rouquine s'enquit : « Est-ce qu'elle venait ici, Pops ? Vous la connaissiez ? »

Pendant un moment, le verre s'immobilisa entre les mains de Pops. Puis il pinça les lèvres. « Non, » fit-il avec emphase. « Je n'aurais pas pu la voir. Parce qu'il l'a assassinée le soir même où il l'a ramenée à Chicago. Et ça se passait une semaine avant que la police la découvre. » Il émit un rire. « Quelques jours de plus et c'étaient les services sanitaires qui découvraient le cadavre... ou les éboueurs. »

Il se pencha, attendit que la jolie brune lève sur lui, à contre cœur, des yeux fascinés. « A propos, c'est pour ça qu'ils n'ont pas pu mettre le meurtre sur le dos du jeune Martin Bellows. Une semaine avant — quand elle a été tuée — il était à des centaines de kilomètres de distance. »

Il se remit à faire tourner le verre étincelant. Il remarqua que la jolie brune l'observait toujours avec la même intensité. « Oui, » fit-il d'un ton réfléchi. « Du sale travail qu'il avait fait, l'autre type,

sur la fille. Il l'a cognée à mort avec une bouteille de bière. Et la bouteille s'est cassée. Un des derniers coups qu'il lui a portés lui avait ouvert la figure d'un bout à l'autre, de la tempe gauche à l'oreille droite. »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : I'm looking for Jeff.

KATE WILHELM

L'homme sans planète

Kate Wilhelm est l'auteur de plusieurs romans de science-fiction, tels que **The mile long spaceship** et **The killer thing.** Elle est en ce moment considérée aux U.S.A. comme une valeur qui monte. Elle est également la femme de Damon Knight, écrivain bien connu du public français et introducteur de la S.F. française aux Etats-Unis. Le mois dernier, nous l'avons publiée pour la première fois avec **De l'autre côté de la porte.** Et elle sera en vedette dans notre prochain numéro avec un remarquable court roman intitulé **L'étranger dans la maison.**

Il était inévitable qu'ils se rencontrent un jour. De la ferme de l'Iowa à l'Université, puis aux travaux pratiques sur les terrains d'Arabie, du Canada et du Tibet, et actuellement sur le sol neuf de Mars, chaque étape l'avait inéluctablement rapproché de cet instant. Rod s'y résigna avec fatalisme, comme s'il s'était préparé depuis des années à ce moment précis où il s'engagea dans la trappe d'accès et où seul, parmi les autres passagers, l'occupant du fauteuil nº 13 retint son attention. L'homme le regarda, lui aussi. Dans ses yeux gris ardoise on ne lisait qu'un morne désespoir, aucun appel à la sympathie ou au pardon ; c'étaient simplement des yeux qui voyaient ou ne voyaient pas — sans que l'homme sourcille jamais. Rod baissa les yeux et murmura quelques mots inintelligibles à quelqu'un qui le poussait par-derrière.

Dans la journée les fauteuils étaient démagnétisés, déplacés et fixés dans de nouvelles positions comme des atomes encerclant un noyau, tantôt autour d'une table de jeu, tantôt autour de la table d'hôte, tantôt devant le grand hublot de quartz qui permettait aux voyageurs de contempler la Terre pleinement illuminée. Seul le fauteuil nº 13 était immobilisé en permanence.

Lorsque les pendules atomiques indiquaient qu'il s'était écoulé assez d'heures pour que la journée fût terminée, les fauteuils se

transformaient en lits et des écrans opaques faisaient de chaque convertible une minuscule cabine privée.

Avant de succomber au sommeil, Rod vit danser devant lui, de façon fugace, les taches des deux yeux gris ardoise au regard inexpressif.

— « Hydroponique, » annonça le troisième jour du voyage un homme épais et difforme, « section 197. Quelle est votre spécialité ? »

— « Géologie, prospection minière, » répondit Rod machinalement. Il se sentait déprimé et peu liant ; le seul aspect massif de l'homme de l'hydroponique lui tapait sur les nerfs. Il se rendit compte que la disposition de la salle circulaire se modifiait tandis que trois passagères se séparaient et se regroupaient différemment. L'une d'elles lui fit un beau sourire et approcha son fauteuil près de lui.

— « La géologie ! » s'exclama-t-elle. « Cela m'a toujours passionné ! »

Tandis qu'elle se mettait à parler d'abondance, Rod sentit que son antipathie pour elle risquait de se lire sur son visage et il éprouva une folle envie de fumer. Pourtant ce n'était pas un fumeur invétéré. Les yeux de la femme, pareils à la pulpe de raisins noirs trop mûrs, se fixèrent tout à coup sur un point et il comprit qu'elle observait l'homme du fauteuil nº 13, qu'on libérait pour sa promenade de la mi-journée. Un silence pesa dans la salle, qui ne fut rompu qu'au prix d'un grand effort, et les voix résonnèrent, sur un diapason plus élevé, comme si les gens voulaient ostensiblement ignorer le fait que le prisonnier allait prendre le minimum d'exercice que les médecins avaient reconnu essentiel au maintien de son bon état physique.

Les yeux violacés et humides de la femme se voilèrent sur on ne sait quelles pensées. « Ordure ! » jeta-t-elle, le regard toujours ailleurs.

La bouche sèche et pleine d'un goût amer, Rod ajusta son fauteuil et s'adossa en arrière, fermant les yeux, luttant contre quelque chose qu'il ne pouvait pas plus représenter en images que traduire en paroles.

Le rideau qui entourait le nº 13 était tiré pendant plusieurs heures consécutives, jusqu'à ce qu'un membre de l'équipage vînt le rouvrir. On ne lui accordait qu'un nombre d'heures limité d'isolement. Quelquefois il semblait remarquer quelqu'un plus particulièrement et ne cessait de le suivre des yeux jusqu'à ce

qu'il tire son propre rideau. La plupart du temps il restait assis ou étendu et ne regardait rien. On aurait pu lui donner n'importe quel âge de trente à soixante-cinq ans, mais on savait qu'il en avait quarante-neuf. Il avait des cheveux blancs, une peau tannée par les lampes du bord, des yeux clairs. Un spécimen parfait d'homme jamais malade, ne nécessitant jamais rien de plus que l'examen annuel que la loi lui accordait. Un homme qui pouvait s'attendre à vivre encore une quarantaine d'années, à moins qu'un accident n'arrive au vaisseau lui-même.

Le cinquième jour. Rod et un autre passager, Williard Benton, s'étaient liés d'une amitié superficielle qui les aidait à supporter la monotonie du voyage. Ils conversaient par intermittence au fil des jours, mais le plus grand plaisir du voyage était procuré par le temps précieux et mesuré que l'on passait dans la « salle de bains ». Rod observait l'aiguille du chronomètre dans sa course inexorable et, quand se produisait le déclic du moment final, il avait l'impression d'être volé. Plus encore que la sensation familière de propreté, se disait-il, tandis que l'air humide et chaud imprégnait ses pores, c'était l'impression d'avoir un espace libre, d'être seul dans toute cette chambrée. Là-dedans un homme pouvait remuer ses bras à sa guise ; il pouvait chanter et entendre un écho lui renvoyer très légèrement le son de sa voix ; bien qu'il restât complètement seul, sa vue s'étendait plus en largeur que ses épaules et plus en longueur que ses jambes. C'était l'espace, l'espace personnel, qui faisait de la salle de bains le luxe le plus inestimable de ce voyage vers Mars. C'était un peu de la Terre natale qu'il avait quittée ; un peu de la vie qu'il allait retrouver ; là il pouvait oublier qu'il voguait à des milliers de lieues dans un néant vide et froid, où il était l'étranger.

Ayant regagné son convertible, tiré le rideau et préparé un film, il éprouva quelque remords parce qu'il se sentait à la fois réjoui et apaisé après son bref moment de détente, alors que ce pauvre diable... Sans savoir comment il posa un doigt sur le bouton marqué 13 et, presque machinalement, appuya. Aussitôt il regretta sa propre bêtise et pressa le bouton d'annulation, mais pas avant, il en fut certain, que l'appel ait été enregistré sur un panneau similaire, au bras du fauteuil n° 13. Il resta étendu, vigilant et crispé, dans l'attente d'un signe, d'un appel en retour, d'un indice quelconque prouvant que son geste avait été remarqué. Il n'y eut rien et il se décontracta de nouveau, petit à petit.

Le sixième jour, le septième, le huitième. Ils se ressemblaient

tous, ils étaient tous pareils au premier. Il n'y avait rien d'autre que le train-train nécessaire à la survie de tous jusqu'à ce que le vaisseau fasse escale sur Deimos. Néanmoins, pour Rod, chaque journée devint une interminable épreuve d'endurance. Il interrompit le cours de ses pensées et s'aperçut que ses yeux le brûlaient à force de regarder avec insistance l'homme du fauteuil nº 13.

Il n'était pas possible qu'un être humain puisse conserver cette quiétude imperturbable, cet aspect de résignation absolue. Les autres passagers, aussi, paraissaient prendre de plus en plus conscience de cet homme, une conscience teintée de ressentiment à son égard, comme si son stoïcisme était pour eux un affront personnel. Les conversations devenaient plus rares, moins cordiales, les discussions plus animées et plus âpres. Cela en dépit des tranquillisants qui faisaient partie de leur régime. Rod et Will Benton s'attardèrent sur la question au cours d'un de leurs fréquents entretiens.

— « Que deviendrions-nous après six mois d'une telle existence ? » demanda rêveusement Benton, en faisant sans effort des flexions de genoux.

— « On mourrait, » jeta Rod d'un ton sec. Même l'exercice anodin mais énergique de Benton l'exaspérait. L'autre type ne faisait jamais vraiment de l'exercice ; il ne faisait que marcher, en avant et en arrière, en avant et en arrière.

« Will, que pensez-vous de lui ? » demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Il n'y eut aucune expression de surprise sur le visage du petit homme tandis qu'il faisait une extension de bras bien au-dessus de sa tête et gardait la position en calculant à sa manière la durée du mouvement. « Ça doit être infernal, » se contenta-t-il de répondre.

— « Je veux parler de ce qu'il a fait. Je suppose qu'il n'y a jamais eu aucun doute... ».

— « Aucun. Son rôle a été tout à fait net dans cette affaire. » Sa voix était aussi froidement impersonnelle que s'il parlait d'un personnage qui avait vécu et qui était mort pendant la Renaissance.

— « Ouais, » grommela Rod, qui se mordillait la lèvre, en se disant distraitement qu'il deviendrait un fumeur enragé quand il pourrait se procurer de nouveau des cigarettes. Il avait été au courant. Il avait pris maintes fois connaissance du témoignage, gardé en mémoire tout ce qui avait été publié sur l'affaire.

L'homme ne s'était jamais donné la peine de nier quoi que ce soit, avait admis qu'il avait prévu les conséquences possibles et puis il était allé de l'avant. Rod poussa un soupir et regarda son index comme si c'était un objet indépendant de sa personne, ce doigt qui s'attardait sur le bouton et même — par trois fois — l'enfonçait.

Benton se glissa dans son fauteuil et dévisagea Rod, avec une expression narquoise. « Ça vous chiffonne, cette histoire ? »

Rod se contenta d'acquiescer d'un nouveau grognement et son ami continua : « Inutile de vous casser la tête. C'est tout décidé, depuis vingt-trois ans, et quoi que vous fassiez vous ne pourriez rien y changer. Les Nations Unies ont refusé d'aborder la question. »

— « Je le sais, mais ce pauvre diable... »

— « Ce pauvre diable, » fit Benton d'une voix traînante, mais le ton de ses paroles déguisait mal la violente animosité qui les inspirait, « ce pauvre diable a tué dix-sept hommes de son équipage. Aucun d'eux n'avait besoin de mourir. Il les a tués pour aller dans l'espace. Il les a tués pour récolter l'argent de la gloire. En assassinant le personnel spatial des Nations Unies appartenant à six pays, il a failli faire rayer les Etats-Unis de la carte du monde ! »

Rod se renfrogna, puis, prenant un air dégagé, s'efforça de sourire. « Très bien, mon cher, » dit-il, « la cure a réussi. Un châtiment en rapport avec le crime. Très bien. »

Benton se pencha en avant et lui tapa légèrement le bras.

Après le déjeuner Rod s'étendit derrière son rideau et se mit à méditer sur cette affaire.

Cela s'était passé vingt-cinq ans auparavant. Le quatrième vaisseau à destination de Mars était sur le point d'échouer dans son entreprise, comme les précédentes expéditions. On murmurait que celle-ci aurait des conséquences fatales. Selon les bruits qui couraient, un nouveau faux départ causerait l'effondrement total de la structure économique de l'Agence du Développement Spatial des Nations Unies. Dix-huit hommes se trouvaient face à face avec un désastre et un seul d'entre eux apercevait la voie du succès. Un seul, rien qu'un seul, pourrait conduire le vaisseau sur Mars et le ramener à la station spatiale. Pour un seul homme il y aurait suffisamment d'air stocké dans les réservoirs endommagés par les météorites. Les dix-huit pouvaient revenir sur la Terre comme des ratés, mais un seul homme pouvait réussir tout le

voyage. Il le réussit. Et il revint sur la Terre ayant solidement planté le drapeau des Nations Unies sur le sol de Mars et accompli l'unique mission de sa vie.

Par sa faute les Nations Unies avaient connu le revers de la médaille. En aurait-il été de même s'il avait été Français ou Polonais, voire Anglais ? Mais c'était un Américain. Toutes les craintes d'une guerre nucléaire, depuis longtemps en sommeil, s'étaient rallumées. Toutes les rivalités entre les grandes puissances, sortant comme un spectre des fragiles tombeaux des traités et des accords, s'étaient réveillées. Les fusées russes et chinoises avaient frémi, prêtes à partir dès qu'on appuierait sur un bouton. Les fusées américaines avaient émergé de leurs profonds souterrains, fières mais vaincues à mesure que les nations, l'une après l'autre, accablaient d'insultes une puissance à présent humiliée. Et les Américains, déconcertés et furieux, s'étaient retournés contre celui qui avait apporté la honte à deux cents millions de concitoyens. L'ennemi numéro un de la planète avait été livré à la vindicte des Nations Unies.

Le délégué chinois, aux yeux bridés et au visage impassible, avait rappelé la sagesse de Confucius et la cruauté du Khan en proposant la sentence. Le coupable devait être renvoyé dans l'espace qu'il avait profané pour y rester jusqu'à la fin de ses jours, en vivant entre les mondes.

Vingt jours. Vingt-cinq. Le vaisseau se déplaçait sans bruit, s'approchant de la planète couleur de rouille, dont les radars suivaient machinalement son avance. On freina la descente vers la surface et les rétrofusées modifièrent la trajectoire pour l'atterrissage. On débarquerait avant le dîner. Chose curieuse, Rod, qui ne buvait jamais d'alcool, eut une folle envie de boisson forte. Il aurait pu l'avoir plus tôt, mais c'est à présent qu'il était isolé dans des rideaux étanches, attaché sur son lit, que cette soif le tenaillait.

Pourquoi son corps avait-il une exigence aussi impossible à satisfaire ? Sans avoir à le chercher des yeux, Rod trouva le bouton du fauteuil n° 13 et cette fois il le pressa jusqu'à ce qu'apparût la lumière de réception.

— « Etes-vous en bonne santé ? »

Il y eut un long silence, mais c'était le silence d'un homme haletant, qui semblait sur le point de rendre son dernier souffle.

« M'entendez-vous ? » Rod parlait lentement, comme s'il s'adressait à un étranger comprenant mal sa langue.

— « Ou... oui. Qui est-ce... ? »

— « Peu importe. Referiez-vous ce que vous avez fait ? » Il sentit que sa voix était maintenant rauque et brève, comme si tout dépendait de la réponse qui allait suivre. Il ne se rendit pas compte qu'il retenait son souffle.

Il y eut un nouveau silence puis un « Oui » faiblement prononcé.

— « Croyez-vous réellement qu'on aurait renoncé à la conquête de l'espace ? » demanda-t-il d'un ton rude. « Avez-vous vraiment l'impression d'avoir ouvert les portes du cosmos ? »

— « Les Nations Unies allaient se désagréger... Trois vaisseaux avaient été annihilés... Il n'y avait plus de fonds disponibles... Ce que je crois maintenant, ce que j'ai cru alors... je ne sais plus. Peut-être aurait-on envoyé un cinquième et un sixième vaisseau, ou davantage, au besoin. Je ne sais plus maintenant. Mais je le savais à l'époque ! Nous le savions tous ! Vous ne vous en souvenez donc pas... ? Qui êtes-vous ? Est-ce que je vous connais ? »

— « Non ! On vous a ramené un jour sur la Terre et vous vous êtes enfui. C'est moi qui vous ai vu et qui vous ai dénoncé. Vous vous rappelez ? »

Lui se rappelait parfaitement la scène que vingt années n'avaient pu effacer de sa mémoire. L'homme était en train de courir lorsqu'il était tombé, les bras écartés, grattant le sol, puis il était reparti, les mains pleines de terreau fertile où le blé lèverait en deux mois. Quand il l'avait aperçu, le gamin de sept ans avait éprouvé un tel dégoût, une telle haine qu'il en avait été malade dans sa cachette parmi les arbres, en bordure du champ. L'homme n'avait pas protesté et n'avait offert aucune résistance quand on était venu l'arrêter, mais il étreignait dans ses paumes deux mottes de terre.

Rod se voila les yeux avec la main et cette image du passé pâlit et s'effaça. Il crut qu'entre-temps l'homme avait coupé la communication, mais il entendit de nouveau sa voix.

— « Je regrette, » dit-il, « je regrette que ce soit vous, que quelqu'un l'ait fait. » Il ne prononça aucune parole d'adieu, mais Rod comprit qu'il était rentré dans sa coquille, qu'il ne répondrait plus.

Le vaisseau se posa en douceur et une légère gravité s'établit, à la place de l'effet de la lente danse qu'exécutait l'astronef et qui n'était au goût de personne. Rod ne regarda pas dans la direction du fauteuil nº 13 en suivant les passagers qui contournaient

la porte incurvée venant de se souder au sas d'air de Port-Deimos. Quand il s'approcha de la porte, il se retourna et claqua les doigts avec contrariété.

— « J'ai oublié mes échantillons, » murmura-t-il et il revint vers son fauteuil. Deux sachets en plastique renfermant de l'humus de type terrestre, qui devait être soumis aux impitoyables conditions atmosphériques de Mars, étaient restés sur son siège. Il les ramassa négligemment et les glissa dans sa poche. Benton se retourna pour lui faire un signe d'adieu avant d'entrer dans le sas d'air.

Rod passa tout près du fauteuil nº 13 et laissa tomber un des sachets contenant du terreau de l'Iowa. Arrivé à la porte, il se retourna et, pendant un instant, les yeux gris ardoise parurent briller, exprimant peut-être la gratitude ou même le pardon. Puis une main tira le rideau sur le convertible.

Rod sortit et, levant les yeux, contempla par la voûte transparente du sas d'air le monde qui l'attendait. Il ne se retourna plus vers le vaisseau. Quiconque eût observé ce passager aurait pu croire que la vaste planète désolée suspendue au-dessus de sa tête le faisait murmurer, mais ses pensées étaient ailleurs. « Il a compris, » songeait-il. « Un homme, même lorsqu'il est enfant, doit faire son devoir, et en supporter le souvenir sa vie durant. »

La tristesse disparut de ses yeux, gris ardoise comme ceux de son père, tandis qu'il traversait le sas d'un pas vif et assuré.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The man without a planet.

(voir page 160)

WILLIAM F. NOLAN

L'homme qui haïssait les chats

William F. Nolan (première apparition dans **Fiction,** si l'on excepte un article sur Bradbury paru dans notre numéro 123) est un écrivain, anthologiste et critique dont la science-fiction n'est qu'une des activités. Son dernier roman de S.F., **Logan's run,** sera porté au cinéma par George Pal. Dans le conte que nous publions, il renouvelle par une technique narrative moderne un thème popularisé par la littérature d'épouvante.

UNE soirée d'été à Kansas City.

Ellen absente, en visite chez ses parents. La maison de Forest Avenue déserte, en attente.

L'air chaud.

La lune haute et jaune.

Les étoiles.

Les grillons qui font vibrer l'obscurité.

Les lucioles.

Une nuit d'été.

Fred va à l'Apollo, sur Troost Avenue, voir un film de guerre. Ça le déprime. Toute la tuerie. Il part avant la fin, remonte l'allée centrale, traverse le hall désert, passe devant la cage de verre de la caisse. Tout seul.

Le trottoir est vide de piétons.

Il est tard, près de minuit et la circulation est clairsemée sur Troost Avenue. La grande artère est silencieuse. Un camion gronde sous sa charge, au loin.

Fred commence à rentrer.

Il ne devrait pas. Ce n'est qu'à deux rues de distance : quelques pas pour arriver au coin de la 33e Rue, puis la longue descente sur Forest Avenue, et à gauche par Forest Avenue jusqu'à la maison au bout du pâté, près de la 34e Rue. Même pas deux intersections. Mais c'est trop loin pour lui. Trop loin.

Fred s'arrête.

Un chat gris dort dans la vitrine du Rae's Drugstore. Fred appuie sur le verre. *Je pourrais casser la vitrine... mais ce serait inutile. La chose serait déjà en sûreté ; elle bondirait et je ne la retrouverais pas dans la boutique. La police arriverait et... Non. Folie. Folie de penser à le tuer.*

Le chat gris, d'un coup, ouvre les yeux pour contempler Fred Baxter. Sans cligner. Mauvais.

Il frissonne, s'éloigne vite.

Le chat continue de le fixer des yeux.

Cette méchante chose sait ce que j'aimerais lui faire.

La colline en pente abrupte vers Forest Avenue se teinte de froid clair de lune. Fred descend la pente, gonflé d'un sentiment irritant de déception : il aurait eu bien de la joie à tuer le chat gris dans la vitrine du drugstore.

Dur contre sa cage thoracique, son cœur bouge. Une fois, deux fois, trois fois. Pan, pan, pan. Il ralentit, tire d'une poche intérieure une capsule enveloppée de papier de soie. Avale la capsule. Continue sa marche.

Fred parvient au pied de la colline, traverse pour rejoindre Forest Avenue.

Des arbres maintenant. De grands chênes et des érables aux troncs épais, étalant mollement leurs feuillages au-dessus du trottoir de ciment. Beaucoup plus sombre. Les ombres épaisses des arbres, d'un noir de minuit, coupées de trois réverbères pour toute la longueur du pâté de maisons. Des halos d'insectes verts autour des ampoules.

Plus profond.

Dans le noir de l'été...

A l'âge de sept ans, Fred écrivit : « Aujourd'hui un petit chat m'a mordu à l'école et ça m'a fait bien mal. Le petit chat était méchant, alors je l'ai tué avec un bâton. »

A l'âge de dix ans, quand il habitait Saint-Louis, un gamin d'une maison voisine dit à Fred que ses parents cherchaient à se débarrasser d'une portée de petits chatons. « Je m'en charge, » l'assura Fred... et le lendemain après-midi, dans le lac Miller, il noya les six chatons.

A quinze ans, à l'école secondaire, Fred réussit à coincer le gros chat du portier dans le vestiaire du gymnase, l'étouffa et

l'emporta au sous-sol, dans la chaudière. Il en garda des écorchures graves.

Pendant sa première année d'Université, à Kansas City, Fred répartit des fragments de poisson empoisonné sur le terrain de Rockhurst. On retrouva le lendemain matin les corps grotesquement convulsés de sept chats.

Alors qu'il travaillait au service des ventes de Hall Brothers, Fred fut invité par son patron à lui rendre visite chez lui, un samedi... et on le vit jouer dans la cour avec Frances, une chatte siamoise. Plus tard, on la retrouva écrasée et on présuma qu'elle était passée sous une voiture. Fred quitta sa place dix jours après, parce que son patron avait des « mains de chat ».

Fred épousa Ellen Ferber quand il eut trente ans, et elle voulut des enfants tout de suite. Fred refusa, disant que les bébés, petits et fourrés dans leurs couvertures, l'incommodaient. Ellen s'acheta un petit chat pour lui tenir compagnie pendant que Fred était sur les routes. Il ne fit pas d'objection... mais une semaine après cet achat, il s'arma d'un couteau de boucher et dépeça l'animal, racontant à Ellen qu'il « s'était sans doute égaré ». Puis il lui offrit un perroquet vert.

ZZZZZZZZZ Clic

ICI, FREDERICK BAXTER QUI VOUS PARLE. JE... ATTENDEZ, LE VOLUME DU SON EST MAUVAIS ET JE VAIS... VOILA, TOUT VA BIEN A PRÉSENT. JE NE PEUX LE DIRE A PERSONNE... MAIS AUJOURD'HUI J'AI DÉCOUVERT UN VIEUX CHAT DE GOUTTIÈRE DANS UNE IMPASSE, EN VILLE, ET JE ME SUIS EMPARÉ DE CE MISÉRABLE ANIMAL PUANT ET JE...

ZZZZZZZZ Clic

Les désordres cardiaques commencèrent quand Fred eut trente-cinq ans.

— « Vous présentez un cas insolite, » lui dit le médecin. « Vous êtes, en fait, une curiosité médicale. Votre poitrine renferme un cœur à muscles tremblants... un fibrillateur. Votre état pourrait facilement devenir fatal. Il faut prendre des mesures préventives. Pas d'exercices fatigants, pas de gros repas, beaucoup de repos. »

Fred obéit aux ordres de la Faculté... bien qu'il n'eût qu'une confiance mitigée dans un médecin dont les yeux de chat reflétaient la lune.

ZZZZZZZZZZZZ Clic

... SALE COUP DE CHIEN, AVEC MON CŒUR. VRAIMENT AFFREUX. L'USAGE DE LA DIGITALINE M'ENTRAINE A BOIRE DE L'ALCOOL, CE QUI ME DONNE DES PALPITATIONS TERRIBLES. ET PUIS L'ALCOOL M'IMPOSE DAVANTAGE DE DIGITALINE. C'EST UN CERCLE VICIEUX ET JE...

J'AI DES RÊVES SOMBRES. UNE SIESTE AU MILIEU DU JOUR ET JE RÊVE QUE J'ÉTOUFFE. CELA PROVIENT DE MON ÉTAT CARDIAQUE. ET AUSSI DES CHATS. ILS ONT TOUS PEUR DE MOI MAINTENANT, ILS M'ÉVITENT DANS LA RUE. ILS SE SONT *avertis* LES UNS LES AUTRES A MON SUJET. C'EST UN FAIT. LES TUER DEVIENT TRÈS DIFFICILE... MAIS J'EN AI CHOPÉ UN GRAND, UN GRAND VILAIN, DANS LE JARDIN, JEUDI, ET JE L'AI ENTERRÉ. VIVANT. TOUT COMME JE SUIS ENTERRÉ VIVANT DANS CES RÊVES NOIRS QUI ME HANTENT. JE ME SUIS EXCITÉ, EN ENTERRANT LE CHAT... ET C'EST NÉFASTE POUR MOI. IL FAUT QUE JE CONTINUE A EN TUER, MAIS SANS M'ÉNERVER. JE DOIS RESTER CALME ET NE PLUS... VOILA ELLEN, ALORS IL VAUT MIEUX...

ZZZZZZZ Clic

— « Cela ne va pas, Fred ? »

Il était deux heures du matin et Ellen en s'éveillant l'avait vu debout à la fenêtre.

— « Quelque chose dans le jardin, » dit-il.

La lune baignait d'or pâle la pelouse... qu'une forme sombre traversait, troublant le décor. Une silhouette de chat.

— « Dors, » lui dit sa femme en s'enfonçant dans l'oreiller.

Fred Baxter fixait le chat qui le fixait en retour, dans la cour humide, la queue brandie, le jaune de la lune emplissant maintenant les prunelles de l'animal. La gueule du chat s'ouvrit.

— « Il boit le clair de lune, » murmura Fred.

Puis il retourna au lit.

Mais ne dormit pas.

Plus tard, en y réfléchissant, Fred se rappela ce que sa mère disait souvent des chats : « Ils se posent sur la poitrine des bébés, ils placent leur gueule rouge sur la bouche molle des bébés et leur sucent toute la vie du corps. Je ne veux pas voir une de ces bêtes répugnantes dans ma maison. »

Seul dans la nuit d'été, en descendant Forest Avenue, à Kansas City, Fred passe devant une voiture dont la masse est noire et silencieuse sur l'allée de gravier. Les vitres de la voiture luisent en jaune profond à cause des yeux à l'intérieur.

Des yeux ?

Fred s'arrête, se retourne vers la voiture.

Elle est remplie de chats.

Combien ? Dix... une douzaine. Plus... vingt peut-être. Tous dans l'auto, en train de me regarder. Des douzaines d'yeux fendus, jaunes, maléfiques...

Fred ne peut rien faire. Il essaie les quatre portières, elles sont fermées. Les chats le fixent.

Sales créatures !

Il poursuit son chemin.

La rue est baignée d'un étrange silence. Fred se rend compte de la raison : les grillons se sont tus. Pas un souffle de brise pour agiter les arbres ; ils le surplombent, lourds et immobiles dans le noir de l'été.

Les maisons de Forest Avenue sont sans lumières, closes derrière leurs volets, contre la nuit. Pourtant, sur une véranda, Fred perçoit un mouvement.

Des yeux jaunes étincellent dans l'ombre de la véranda. Un grand chat au pelage foncé est lové sur une balancelle en bois. Il regarde Fred Baxter.

Tue-le !

Il se déplace, furtif, lourd d'intentions, se baisse pour saisir une branche solide tombée dans la cour. Il monte les marches du perron.

Le chat à pelage foncé n'a pas bougé.

Fred lève la lourde branche. Le chat crache, griffes sorties, crocs mis à nu de fureur. Il crie comme un enfant blessé et disparaît de la véranda dans l'ombre profonde entre les maisons.

Raté. Raté cette pourriture.

Fred descend les marches, traverse la cour jusqu'au trottoir. Il baisse la tête de colère. Quand il relève les yeux, l'allée fourmille de chats. Il fonce dans le tas, à coups de pied, à coups de gourdin. Ils se dispersent, ils fondent autour de lui comme du beurre sur une lame chauffée.

Pan. Pan. Pan. Fred lâche sa massue. Son cœur cogne, lui martèle la poitrine. Il s'appuie à un arbre, respirant à gros sanglots. Les chats aux yeux jaunes le guettent, de la rue, des buissons, des perrons et des vérandas et du toit des autos.

N'en ai pas eu un seul. Pas un foutu chat...

Les lucioles ont disparu. Les réverbères ne dessinent plus que

des ronds enfumés par-dessus les arbres denses, étouffants. Le ciel si propre de l'été lui est caché... et Fred Baxter trouve l'air alourdi de l'odeur âcre et suffocante des poils de chat.

Il longe le pâté de maisons.

Les chats le suivent.

Il pense à ce que le feu leur ferait... de longues langues de flamme jaune, pétillante, pour les réduire en cendres noires... mais il ne peut pas les brûler... Les brûler serait impossible. Ils sont des *centaines*. Au moins.

Ils emplissent les allées, couvrent les porches, tapissent les cours, arpentent avec un silence de lions les trottoirs et la rue. La lune jaune est dans leurs yeux ; ils l'ont sucée du ciel. Fred, sa terreur croissant, arque le cou pour regarder en l'air.

Les arbres en grouillent !

Sa gorge se ferme. Il ne peut avaler. Des poils de chat lui obturent la bouche.

Fred se met à courir sur le trottoir de ciment, butant, vacillant, la poitrine pleine d'un terrible battement d'ailes.

Un bruit.

Le hurlement des chats.

Fred porte les deux mains à ses oreilles pour assourdir le bruit perçant, insistant.

La maison... atteindre la maison.

Fred avance en titubant. Les masses de chats montent derrière lui quand il enfile au pas de course l'allée de pierre qui mène chez lui.

Un chat lui atterrit sur la nuque. Muet, il s'en débarrasse... bondit sur les marches de bois.

La clé. Trouve ta clé, ouvre la porte, entre !

Trop tard.

Les yeux enflammés, les chats le recouvrent comme une vague, une masse sombre et fourrée qui l'étouffe, quand il rabat l'écran grillagé. Des griffes et des dents en aiguilles lui déchirent le dos, les bras, le visage, les jambes... lui mettent en pièces vêtements et peau. Il se tortille farouchement, se débattant. Le sang lui coule dans les yeux...

La porte est ouverte. Il tombe en avant dans l'embrasure. Les chats le suivent en essaim, par vagues brûlantes, lui recouvrant la poitrine, suçant le souffle de son corps. Le cri ténu de Baxter se perd dans la clameur aiguë, montante, dévorante des chats.

Un livreur le découvrit deux jours après, gisant à plat-ventre sur le plancher du salon. Ses vêtements étaient froissés. Mais non déchirés.

Un chat léchait la peau blanche, froide et sans une marque sur la joue de Fred Baxter.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : He kilt it with a stick.

Chronique artistique

Michel Desimon

par Jacques Goimard

Les critiques ont leurs dadas comme les autres, et il y a, spécialement en matière de critique d'art, quelques mots qu'on ne saurait éviter de prononcer sans déshonneur. Une étude de fréquence, pratiquée sur les magazines et revues spécialisées, en donnerait sans doute une liste pleine d'enseignements : il y a fort à parier en effet que ces mots se révéleraient à l'analyse, sinon les plus vides de sens, du moins les plus difficiles à définir. Déjà les scolastiques remarquaient que la compréhension d'un concept est en raison inverse de son extension. Et comment s'en étonner ? Le critique ne peut pas passer des années à polir un texte de pure et simple information ; il faut bien emprunter le plus court chemin, c'est-à-dire baptiser la difficulté — et il est plus commode de la baptiser d'un mot qui est dans l'air, parce qu'il impressionnera davantage le lecteur et suscitera moins de contestations. Tout cela n'est pas fort glorieux ; mais il faut dire à la décharge des critiques qu'auteurs et amateurs ne sont pas moins tributaires des mots.

En tout cas ces petits travers ont une contrepartie non négligeable : les idéologies en vigueur ne sont peut-être pas très claires, mais elles sont faciles à repérer. Partant, les changements d'orthodoxie, les révolutions métaphysiques, les bouleversements de l'« esprit du temps » se présentent sous le signe de l'évidence : un ou deux mots ont changé, et le reste a suivi. Quinze ans d'états d'âme pourraient presque se résumer en trois mots. Au départ, il y avait les **obsessions,** la conception romantique du peintre, le droit de tout faire pourvu qu'on expose sa fatalité intérieure à l'état brut ; et naturellement la tentation de tout accepter au nom de la spontanéité, l'art sauvage, l'art enfantin, l'art psychiatrique et même l'art de pissotière. Rien de bien grave dans tout cela, sauf le risque de prouver que tout le monde est génial. Il fallut en revenir à une image un peu plus volontariste de l'artiste : on inventa la **recherche.** Le concept a fait fortune en peinture : peu d'arts sont à ce point la proie des barboteurs, des touche-à-tout et des pâtéistes sur sable. C'était à qui inventerait sa matière, ou ferait de son exposition une succursale du concours Lépine. Rien de bien grave dans tout cela, sinon qu'il devenait difficile de prétendre que chaque bricoleur cherchait le sens caché des choses dans sa tambouille. Il fallait redorer la **recherche** en toute hâte, sous peine de voir les peintres aller rejoindre les plombiers-zingueurs et les savetiers

dans la pâle cohorte des artisans déchus : de là la mode actuelle des préfaces métaphysiques dans les catalogues d'expositions. C'est à qui cherchera le mieux le statut ontologique de l'univers et traquera le noumène jusque dans ses tréfonds. Et déjà s'amorce une nouvelle escalade : le créateur n'a plus à rechercher, il a trouvé par définition ; le sens de l'univers, il le tient au bout de son pinceau (ou de son fer à souder, ou de son bazooka lance-peinture) ; il n'a plus à représenter ce qu'il sait intuitivement, par contact intime avec le Grand Etre ; il n'a plus qu'à en décrire les **structures.** Vous faites l'étonné ? Vous n'avez rien entendu de ce genre, au moins en peinture ? Allons, allons, une locomotive pareille ne se rate pas ; je vous donne rendez-vous dans six mois ; autour des galeries d'avant-garde, il ne sera bruit que des structures.

Il n'y a pas là de quoi s'émouvoir et en faire tout un plat ; il y a encore des peintres qui n'ont rien à voir avec ces turlutaines, et qui travaillent dans le silence absolu de peur qu'une déclaration intempestive les rende à jamais tributaires de l'« esprit du temps ». De toute façon les esprits inquiets peuvent se rassurer à la pensée que nos bons ancêtres ont fait bien pire encore. Et pourtant il y a des moments où ça devient fatigant, où on s'aperçoit qu'on est en train de s'ennuyer ferme et où on se met à se demander s'il reste encore un type tout seul, qui n'ait pas résolu son problème, qui soit bien embêté de vivre avec et qui ne soit pas sûr de lui du tout.

C'est ici qu'intervient Desimon. L'excellent, le sublime Desimon. Qui sema ses dessins dans maints volumes de la Bibliothèque Internationale d'Erotologie et dans le **Dictionnaire de Sexologie** de chez Pauvert. Qui signa entre autres les couvertures des n°s 161 et 171 de **Fiction.** Et qui a récemment exposé à la galerie 3+2 (rue Visconti) une mémorable série de peintures et de dessins.

Fi donc ! direz-vous, un illustrateur monté en grade ? et faisant dans la fesse par-dessus le marché ? Est-ce assez pour nous faire oublier les **obsessions,** les **recherches** et les **structures** ? Peut-être pas ; il n'empêche qu'après avoir vu son exposition, j'avais l'impression d'avoir pris un vaste bain d'eau fraîche, et me sentais tout purifié. Il est certain que cette exposition a marqué une date dans l'histoire de la peinture parisienne : aux heures creuses, l'excellente galerie 3+2 était envahie par des hommes seuls et silencieux, qui restaient de longs moments à méditer sur un petit nombre de tableaux ; au point qu'on s'interroge sur la valeur maïeutique de l'érotisme, et qu'on se demande s'il n'y a pas là une occasion unique d'instruire certains à regarder la peinture comme elle doit l'être. Je repense au monsieur qui entre au Midi-Minuit à onze heures moins cinq pour assister à la douche de la demoiselle, et je me dis que les érotomanes et les pornovores sont peut-être les derniers dilettantes sur Terre.

Que le lecteur veuille bien me faire confiance : il n'y a rien là de décadent ni de bassement vicelard. Les toiles de Desimon débordent de candeur et d'angélisme. Et jusqu'à quel point leurs spectateurs solitaires n'allaient-ils pas précisément y rechercher cette réconciliation ingénue avec une féminité **en-deçà** ? J'ai toujours déploré, pour ma part, que la plupart des films du Midi-Minuit nous offrent dans la honte et la crapule ce que nous souhaiterions obtenir dans la fraîcheur simple et la débonnaire charité. C'est quelquefois si frappant que je ne serai nullement étonné le jour où on révélera officiellement que certaines de ces bandes sont financées par les fonds secrets gaullistes ; elles nous offensent au plus profond de notre sexe et contribuent efficacement à brider en nous le sens de l'es-

poir et de la liberté. Le plus grand éloge que je puisse concevoir pour Desimon, c'est que nul ne risque jamais de le prendre pour un stipendié du régime.

Cette pureté est un indice de solitude, et à son tour la solitude est un signe d'insatisfaction. Il est flagrant que Desimon est à la recherche de quelque chose, et que — à l'inverse de tant de joyeux farceurs qui lui servent de confrères — il ne fait pas semblant d'avoir trouvé. Alors il s'interroge : pourquoi peindre ? Exécuter une toile et se demander en même temps, dans la douleur et l'affliction, pourquoi diable on l'exécute, c'est peut-être la caractéristique de toute création authentique. Desimon possède cette caractéristique, indiscutablement.

Et l'on peut se demander si la place centrale de l'érotisme dans son œuvre n'est pas justement la cause de cette réussite. L'érotisme n'est-il pas, en soi, porteur de génie ? L'artiste est forcément un voyeur. Et l'artiste érotique porte en lui-même sa propre tragédie. Peindre une femme nue, cela suppose que l'on sache garder son sang-froid à quelques mètres de son modèle et qu'on soit capable de puiser dans cette situation étrange l'inspiration et la plénitude. Pour l'homme normal, la tension est trop forte : il n'y a plus qu'à faire l'amour et pour cela on s'approche, on se réfugie dans le contact et la caresse, on éprouve la présence de l'autre et par là même le présent tout court et l'inéternel. Moyennant quoi on gâche tout : l'univers de la plus grande splendeur se situe à une certaine distance du peintre. Michel Desimon figure tout cela par le mythe de la tasse : on admire ses formes puis on en boit le thé ; c'est déplacer le problème. L'acte sexuel, c'est une farce que Dieu a faite aux hommes.

Dès lors la peinture ne saurait être qu'un supplice. La plénitude escomptée suppose la présence d'un modèle : Desimon ne peut peindre que ce qu'il voit (qu'il s'agisse d'une femme ou d'un arbre), même pour en tirer un tableau allégorique. Et il a choisi d'aviver sa propre souffrance, de la pousser jusqu'à ses plus extrêmes limites, en adoptant la facture d'Ingres pour mener à bien son œuvre de peintre : il a fait les Beaux-Arts, il a senti l'esthétique grecque, le nombre d'or, les rythmes à un degré inusité. Ses corps féminins aux formes pleines, en pleine lumière, dans des poses de mise en valeur, font l'objet d'études ruisselantes de netteté et imposent l'idée d'un véritable débordement de viande. Rien à voir avec la photo de mode et les échassiers londoniens. Il suffit de les regarder pour se représenter ce que dut être l'agonie, le calvaire, le Golgotha du peintre. Celui qui ne comprendrait pas n'a qu'à regarder cet étrange tableau où une sorte de chevalet-guillotine se trouve isolé dans une plaine, sous un soleil crépusculaire ; le tableau est là, terminé peut-être (nous n'en saurons jamais rien : il est montré de dos) et la fin du jour a quelques chances de symboliser la fin du temps et la découverte de l'éternité ; mais l'absence du peintre et le couperet montrent assez le danger de cette aventure. Il y a là une ambiance proprement mallarméenne, et l'on serait tenté de mettre en épigraphe à la toile ces deux vers bien connus :

Car le Maître est allé puiser des [pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le néant [s'honore.

D'autres s'en tiendraient à cette peinture tragique et il n'y aurait là rien que de très raisonnable : à elle seule, une telle corde garnit bien une lyre de dimensions respectables, et nous savons ce que les surréalistes en ont tiré. Mais Desimon va plus loin. Il se demande pourquoi cette malédiction lui a été infligée, part en quête de quel-

que impossible guérison, et la plupart de ses tableaux sont les étapes de ce voyage vers son Graal intérieur. Erotiques par les motifs (ou par le motif central), ils sont traités comme des allégories. Féru de religions initiatiques et de mystiques en marge, Desimon emprunte à l'alchimie, à la Kabbale, au tantrisme la plupart de ses thèmes de réflexion ; ce qui n'empêche pas sa recherche d'être bien personnelle, et de refléter avant tout ses propres problèmes.

Cette démarche mystique commence au niveau le plus simple et le plus vital : celui du style. Attardons-nous un instant sur un curieux tableau : l'**Hommage à Tiepolo.** Il représente une femme nue (évidemment) vue en contre-plongée au milieu d'un ciel bleu où quelques nuages équilibrent la composition : c'est la version desimonienne d'un tableau célèbre de Tiepolo, **La Madone et saint Simon Stock** de la Scuola Santa Maria del Carmine, où la femme nue est remplacée par une vierge fort décemment habillée tenant le petit Jésus dans ses bras et certains nuages par des angelots et par le brave saint, passé à la postérité comme inventeur du scapulaire. On serait tenté de voir là le tableau qu'on trouverait derrière celui de Tiepolo ou plutôt dans le subconscient de Tiepolo : un instinct sexuel débarrassé de ses fioritures chrétiennes. Mais il y a plus dans un **hommage** ; la construction et les couleurs sont respectées, et il est clair que Desimon entend nous le désigner comme son modèle. La complexité de la construction en profondeur surtout est remarquable : Jésus et les anges forment les pointes d'une sorte d'étoile, et, si l'on considère la direction de leurs corps et de leurs membres, on s'aperçoit que cette étoile est en réalité un polyèdre. Desimon est frappé par le sens de l'espace chez les peintres de la Renaissance et du Baroque ; il affirme que la perspective linéaire n'est qu'une clé apparente de leurs tableaux et qu'en réalité ils pratiquaient une construction en profondeur fondée sur la figure du polyèdre. Pour sa part, il conçoit toujours ses tableaux en trois dimensions et tend à s'évader de la surface à peindre. C'est dire qu'il cherche à renverser les apparences et à voir, comme dit l'autre, les choses qui sont derrière les choses. Cette esthétique s'intègre à une mystique.

L'aventure de l'homme qui cherche est décrite sous une forme mystique dans plus d'un tableau. La figure principale est ici celle du labyrinthe, représenté, par exemple, dans **La colline de Minos** : c'est une immense statue de femme couchée, digne de la célèbre nouvelle de Robert F. Young, où est creusé un labyrinthe. On y entre par le sexe et on trouve de nombreuses fausses pistes dans toutes les parties du corps (Desimon a peint un vrai labyrinthe, c'est dire le temps qu'il a dû y passer). Si l'on ne se fourvoie pas dans un cul-de-sac, on aboutit à une pyramide édifiée sur un sein ; mais le bout de la route n'est pas là, et la tête, cachée par le corps, reste invisible. Un vrai mystique ne peut se représenter l'aboutissement de son itinéraire.

Au bout du labyrinthe, un des plus beaux tableaux de l'exposition, nous montre ce qu'il advient du voyageur au moment où il va enfin aboutir : une femme assise sur les marches lui barre la route ; elle le regarde fixement ; elle va lui poser une question, et son sort dépendra de sa réponse. Desimon ici s'amuse à mêler les mythologies : cette femme est Ariane (son corps forme un A), mais Thésée n'est pas venu la chercher ; il devra lui répondre, comme Œdipe au sphinx. Derrière elle s'embranchent deux itinéraires, l'un plan, l'autre escarpé ; sur ce dernier se trouve le polyèdre, qui symbolise l'accession à un univers multidimensionnel, à une complète maîtrise de l'espa-

ce. Le labyrinthe et la fille sont plongés dans l'ombre, et l'on distingue à peine les yeux noirs dilatés qui vous attendent à la croisée des chemins ; mais la lumière jaillit du couloir du fond et d'une fenêtre sur laquelle repose le polyèdre.

Ainsi l'homme qui cherche ne trouve pas une solution, mais une question ; à lui d'opter pour une réponse, de jouer son coup. Ici intervient le thème de la partie d'échecs ; mais le joueur a affaire à forte partie. Dans **Les hasards du jeu,** la reine blanche s'apprête à faire le roi noir échec et mat ; elle avance le pied vers la case décisive, non sans jeter un regard de biais vers des cases noires béantes où visiblement des pions viennent de tomber : le jeu est piégé, et les fumerolles qui montent des cases vides montrent qu'il est dangereux de se tromper. La reine est assise sur un fragment de colonne antique ; un voile blanc découvre son corps en glissant, comme dans les meilleures traditions de la peinture néoclassique. Dans l'univers inquiétant et déshumanisé des échecs, cette harmonie, cette pureté sont promises au triomphe. Dans **L'enjeu,** le coup est joué : le roi noir est mat par la reine blanche. Et déjà l'échiquier se fend ; la tour au fond s'écroule, et l'univers des apparences vit ses dernières minutes. Ici toutes les pièces du jeu, y compris la reine, ont leur apparence traditionnelle ; mais une femme assise, hors de l'échiquier, regarde la fin de la partie. Dans sa témérité, le joueur a trouvé quelque chose : peut-être la mort, peut-être un au-delà ; rien n'est sûr.

Pourtant le peintre a fait un grand pas en avant vers la certitude. L'univers ne lui apparaît plus aride et inquiétant. La femme qu'il n'a cessé de rencontrer dans ses voyages mythiques commence à prendre un sens pour lui. Peu à peu il s'éloigne des formes élémentaires du désir et se persuade que le plaisir des yeux n'a rien à voir avec celui de l'acte sexuel ; peut-être correspond-il à une fonction oubliée de l'œil et du cerveau. La lecture du volume du C.L.A. consacré à Philip José Farmer, qui vient de paraître, a causé un grand choc à Desimon : il est question dans le premier roman : **Les amants étrangers,** d'une race dont les yeux sont reliés au cerveau par un nerf dit photokinétique, grâce auquel on éprouve du plaisir directement par les yeux, sans l'intermédiaire d'un autre organe. Cette idée a tellement plu à Desimon que, engagé pour faire les dessins des pages de garde, il a tenu à ajouter une postface au volume. Il y raconte le mythe qui a peut-être inspiré Farmer, et qui en tout cas est au centre de toute son œuvre à lui : celui de Lilith, la première compagne d'Adam. Dieu, selon une vieille tradition rabbinique, l'avait créée en terre adamique ; manquant de terre pour achever la tête, il lui plongea la main dans le ventre, en retira le sexe et le plaça dans le crâne ; après quoi, estimant son œuvre manquée (cette particularité anatomique empêchait Lilith d'avoir des enfants), il la précipita en enfer et créa Eve avec ce qui lui restait : une côte d'Adam. Desimon avait déjà écrit l'article **Lilith** dans le **Dictionnaire de sexologie.** La plupart des tableaux de l'exposition lui sont consacrés. Dans **Détour de la création,** il nous montre des maquettes exécutées par Dieu dans la terre adamique, des esquisses de Lilith en somme. Dans **Lilith,** il nous présente la démone, dépourvue de nombril, avec un sexe dans le front ; d'innombrables dessins placent le sexe dans la bouche, les oreilles, la nuque, le voile des femmes voilées, etc. ; ainsi l'angoisse du peintre est-elle attribuée par celui-ci à la résurrection d'une fonction cérébrale oubliée, propre à l'humanité primitive ou aux créatures préhumaines.

D'autre part le dépérissement de cette fonction peut être représenté comme

la conséquence d'une injustice divine. **Le premier ange** assimile la chute de Lilith à celle de Lucifer, et montre la première femme tournoyant sans fin dans les profondeurs noires de l'abîme. Sa chevelure rousse s'effiloche, et le halo d'une nébuleuse l'entoure, dans un déchirement des formes et un contraste cru des blancs et des noirs qui évoquent un grand drame galactique. Dans une esquisse du même tableau, Lilith est saisie à la fin de sa chute, au moment où elle a pénétré dans l'atmosphère terrestre : le ciel bleu et les nuages ocre de Tiepolo sont brusquement réapparus, mais aucun halo n'entoure plus Lilith condamnée à survivre dans la matière. Sa déchéance est consommée.

D'autres tableaux décrivent la solitude de Lilith privée d'Adam sur une Terre où l'histoire n'a pas commencé. **L'autel de Lilith** représente un mur de caverne aux teintes chaudes qui évoquent Lascaux ; devant, Lilith agenouillée, en proie à un désir inextinguible, caresse ses deux sexes en même temps des deux mains. Le mythe du sexe dans le front est peut-être à l'origine du goût de Desimon pour les cyclopes, visible dans des toiles comme **Vénusienne**, portrait d'une femme à l'œil unique, ou comme **L'ancêtre**, image du crâne d'un cyclope abandonné dans un désert. Quant à la solitude non satisfaite, elle se retrouve dans de nombreux tableaux de nuance très cérébrale, comme **Hommage à Diderot** ou **Le grenier de Faulkner**, où l'inspiration de Lilith s'avère habiter d'autres femmes.

Car le coup manigancé par Dieu a partiellement échoué. Après la chute de Lilith, il a bien créé Eve, la femme vouée à la procréation ; mais Lilith s'est retrouvée en Eve. **L'outil de Dieu** identifie Lilith avec le serpent de la Genèse ; c'est elle la tentatrice, elle qui a entraîné l'humanité sur le chemin qu'elle suit aujourd'hui. Dans **La conception ou les vierges**, Eve et Lilith sont réconciliées. Eve aux formes opulentes, symbole de l'amour génésique, traitée dans les tons Tiepolo, a mis le pied sur la tête de Lilith à la maigreur dévorante, symbole de l'amour érotique, qui a conservé les couleurs de feu de **L'autel.** Au fond du paysage, des glaciers bleutés surplombent des volcans. Lilith pacifiée a perdu sa fureur démoniaque ; mais Eve n'est plus tout à fait une sainte Nitouche.

On peut d'ailleurs se demander si elle l'avait jamais été. Dès la création planait une ambiguïté, comme l'indique un tableau que je tiens personnellement pour le chef-d'œuvre de Desimon : **Les sources.** Une source est toujours un mystère : son origine et son avenir sont cachés. Ici Dieu vient de créer le monde, représenté par un énorme arbre vert — comme dans la mythologie scandinave, où le frêne Yggdrasil joue le même rôle ; plus loin un autre arbre, mort celui-là, rappelle la tradition de la kabbale selon laquelle Dieu a détruit d'autres univers avant de créer le nôtre. A côté de l'arbre vert se tient la première femme, tout juste sortie de l'eau et ruisselante encore. Nous sommes à ce stade fugitif qui suit immédiatement la naissance : rien n'est aussi candide que ses yeux ronds. Pourtant son reflet dans l'eau de la source porte un loup de velours noir.

En toute femme, au-delà d'Eve, il y a toujours Lilith ; elle est quelquefois bien cachée ; il faut savoir la surprendre. Dans **Lisière,** Lilith est derrière la femme. Dans **La réalité,** la peau d'un sein se desquame et révèle une autre peau — celle d'un autre sein. Dans **Le portrait secret,** une femme garde auprès d'elle, à demi dissimulé par un voile, un petit tableau représentant Lilith. La féminité serait incompréhensible sans elle.

Desimon a si bien approfondi son mythe qu'il a fini par en tirer une véritable cosmogonie. Eve, la procréatrice, a donné naissance à toute l'humanité ; c'est par elle que se sont

créées les grandes civilisations. Lilith, la stérile, préside aux ruines et aux écroulements. Dans **Avant les déluges,** elle rêve aux ruines futures et évoque des monuments représentatifs de toutes les grandes civilisations — y compris les monuments construits bien après nous. Dans le dessin de couverture du n° 171 de **Fiction,** des architectures se délabrent cependant qu'un ventre féminin se vide de sa source de vie. La génération n'a plus cours : nous sommes invités à rentrer en nous-mêmes, à approfondir les tortures que nous inflige Lilith et à y découvrir le sens mystérieux des choses.

Desimon a-t-il abouti ? Lui-même ne le croit pas, à en juger par le tableau intitulé **L'androgyne.** L'homme a réussi à s'intégrer la féminité, à maîtriser l'impulsion sexuelle qui l'emportait comme une tempête. Il unit en lui les deux natures, ce qui implique saturation et manque d'intérêt : de là son air boudeur et légèrement dédaigneux. La paix intérieure lui a permis de comprendre bien des choses, et il a le pied sur un ruban de Moebius : il maîtrise à la fois les apparences et l'envers des apparences. Mais cette victoire est aussi une perte irrémédiable : en dominant le monde, il s'en est éloigné, il a perdu le sel de la vie. Desimon essaie de se persuader lui-même que cet état est proche de la perfection, comme l'affirment les alchimistes qui en font l'étape précédant immédiatement la réalisation du grand œuvre. On peut comprendre qu'il ait le besoin de s'en persuader : la beauté est une souffrance de plus en plus aiguë, qu'il affirme supporter de moins en moins. L'érotisme, c'est terrible ; mais le dépassement de l'érotisme serait plus terrible encore. Ce serait la fin d'une quête qui est peut-être parmi les plus vivantes et les plus passionnées de la peinture moderne. Souhaitons que Desimon ne devienne jamais pleinement cet androgyne coupé du monde ; souhaitons que sa damnation se poursuive longtemps encore, et qu'il nous offre beaucoup d'autres expositions comme celle-là.

Jacques GOIMARD

Revue des livres

DOC SAVAGE, par Kenneth Robeson : *L'homme de bronze, L'homme aux mille têtes, La grande terreur, Le trésor polaire, La marque de la bête, L'oasis perdue, Les monstres.*

Ceux qui lisaient *Le journal de Mickey* à la veille de la guerre ont certainement gardé le souvenir de *l'homme de bronze*, qui fut le héros d'une série non point de bandes dessinées, mais bien de romans, illustrés généralement avec beaucoup de bonheur par Fiora. L'homme de bronze avait été à cette occasion la victime d'une double naturalisation forcée : non seulement on le présentait comme français, mais encore les romans où il apparaissait étaient accompagnés de la mention *« par Guy d'Antin »*. Ce Guy d'Antin semble avoir été le pseudonyme collectif de la maison, et il n'était l'auteur que de la traduction. Les éditions Marabout remettent actuellement les choses au point, en rendant à César ce qui est à César, et l'homme de bronze à son auteur, Kenneth Robeson. Celui qui avait été, dans les pages du Journal de Mickey, le Français Frank Sauvage, redevient ici Clark Savage, Jr, dit « Doc ». Cependant, le format et les dimensions des livres de la série Pocket Marabout ont amené la suppression de certains passages, et de diverses répliques des dialogues, ce qui confère à ces récits une sécheresse qu'ils n'avaient pas dans leur version originale.

Né en 1933 de l'imagination de Kenneth Robeson, Doc Savage est le justicier ultime, celui auquel il faut des adversaires capables au moins de faire trembler une ville. Il appartient au domaine de la science-fiction, puisque ce n'est pas un être surnaturel, mais bien un héros que son père a préparé dès l'enfance, par l'entraînement et par l'instruction, à la mission à laquelle il allait le consacrer — la poursuite du crime sous toutes ses formes, et la défense de toutes les honnêtes gens qui s'adressaient à lui.

Autour de ce héros désintéressé, Kenneth Robeson a placé cinq collaborateurs, Ham le juriste, Renny l'ingénieur, Johnny le géologue, Monk le chimiste et Long Tom l'électronicien, dont les surnoms recouvrent des identités généralement imposantes (Ham, par exemple, se nomme Theodore Marley Brooks, est diplômé de Harvard et occupe le grade de brigadier-général dans l'armée américaine) et dont les silhouettes sont typées avec vigueur (Monk se nommait Gorille sous la plume de Guy d'Antin, ce qui résumait son physique même aux lecteurs ignorant la langue anglaise ; Johnny est long, dégingandé et affecté dans son langage, et ainsi de suite). Chacun de ces hommes est présenté comme une autorité mondiale dans son domaine — mais Doc Savage est au moins l'égal de chacun d'eux dans sa spécialité.

On est tenté d'imaginer le démarrage d'un dialogue célèbre entre deux criminels :

— *Doc Savage !*

— *Vous dites ?*

— *Je dis... Doc Savage.*

— *Cela signifie quoi ?*

— *Rien... et tout.*

— *Pourtant, qu'est-ce que c'est ?*

— *Personne, mais cependant quelqu'un.*

— *Enfin, que fait-il, ce quelqu'un ?*

— *Il nous fait peur.*

Effectivement, Doc Savage sait tout, voit tout, entend tout, peut tout. Il est capable de grimper les mains nues, le long d'un mur sur lequel l'œil normal ne distingue nulle aspérité. Il sait paralyser ses adversaires en exerçant de courtes pressions des doigts sur des points déterminés de leur corps. Il est capable d'imiter n'importe quelle voix entendue une fois seulement et de donner l'illusion, grâce à ses talents de ventriloque, qu'elle vient d'un point lointain, précis. Maître du grimage, il peut prendre l'apparence de tel ou tel de ses adversaires, et paraît même savoir comment recroqueviller sa haute taille lorsqu'il veut se substituer à moins grand que lui. Et l'énumération pourrait être indéfiniment allongée.

C'est pourquoi Kenneth Robeson l'a pourvu d'ennemis dignes de lui. Ainsi, Doc Savage affronte un criminel qui paraît avoir maîtrisé un météorite qui rend fou, un géant dont le corps est recouvert de têtes, un biologiste capable de produire des géants par des moyens de laboratoire, et d'autres merveilles du même calibre. Tout cela se déroule sous le signe non point du surnaturel, mais bien d'une pseudo-science rattachée plus ou moins artificiellement au domaine des connaissances réelles. Il n'y a, nulle part, de débouché suggérant la présence du fantastique, quelque délirants que paraissent les faits lorsque Savage se met en chasse. Il y a une lutte dont on connaît d'avance le vainqueur, une lutte renouvelée à chaque livre, et dont la pseudo-science fournit les armes. Il y a un défi constant au monde du crime, et une invitation au lecteur qui veut bien abandonner pour un moment le critique cartésien qu'il porte en lui. Celui qui accepte de jouer le jeu assiste à une aventure dont le rythme rapide est l'attrait principal, et dans laquelle le surnaturel expliqué apporte un piment insolite.

A plus d'une reprise, Doc Savage est cru mort par ses ennemis. Chaque fois, il réapparaît sur leur chemin, plus implacable que jamais, et il n'y a nulle raison particulière pour que cela cesse.

Doc Savage, c'est un peu l'anti-Fantômas.

Demètre IOAKIMIDIS

Doc Savage par Kenneth Robeson : collection Pocket Marabout — **L'homme de bronze** (n° 3), **L'homme aux mille têtes** (n° 10), **La grande terreur** (n° 15), **Le trésor polaire** (n° 17), **La marque de la bête** (n° 25), **L'oasis perdue** (n° 33), **Les monstres** (n° 42), chaque volume 3 F.

UN COUP DE CYMBALES par James Blish

« Nous autres, Cités Nomades, nous savons maintenant que nous sommes mortelles... »

Ce roman, qui complète la tétralogie des Cités de l'Espace, a une histoire assez curieuse. Si l'on se réfère à la chronologie que James Blish établit en guise de résumé à son cycle — et qui figure dans le premier des quatre volumes, *Aux hommes, les étoiles* — on note que cette chronologie s'achève par l'indication que voici :

4004 John Amalfi trouve la mort lors d'un accident de chasse.

Or, la tétralogie de Blish se termine en fait non point sur la disparition d'un homme, mais bien sur celle d'un univers — le nôtre. Visiblement, l'auteur a changé d'idée, en cours de rédaction, sur la conclusion de son œuvre. A quoi cela est-il dû ?

Les épisodes constituant le premier et le troisième volume de la série furent primitivement publiés sous forme de récits séparés, principalement dans *Astounding Science Fiction*, la revue de John Campbell. Ainsi qu'il le déclare dans son recueil d'essais critiques *The issue at hand*, Blish était prêt à abandonner à n'importe quel moment ce cy-

cle, mais Campbell l'encouragea à continuer, et publia épisode sur épisode de l'épopée des Cités Nomades.

Ainsi que cela se passa avec Conan Doyle pour Sherlock Holmes, Blish dut finir par être lassé de sa création ; l'ampleur de son thème contribua sans doute à lui faire choisir une conclusion « définitive ». Mais alors que Conan Doyle, sous la pression psychologique exercée par ses lecteurs, fut obligé de faire revenir Holmes de la cascade de Reichenbach, rien n'indique que Blish se propose, à l'heure actuelle, d'ajouter un ou plusieurs épisodes à son cycle.

Le sujet d'une telle adjonction existe, pourtant (et c'est pourquoi, quelques lignes plus haut, il était question de conclusion « définitive » entre guillemets). En effet, ce quatrième volume s'ouvre sur un extrait de cet ouvrage imaginaire que les lecteurs du cycle connaissent déjà, *La Voie Lactée : cinq portraits culturels* par Acreff-Monales. Or, l'extrait en question indique que ledit ouvrage a été écrit après les événements formant la substance de *Un coup de cymbales* — ce qui est d'ailleurs à la fois logique et évident. Donc, quelque chose a survécu à cette fin de l'univers, quelque chose où des êtres savent ce que sont la Terre, Véga, la Voie Lactée, les Cités Nomades. Une porte reste ouverte devant Blish, si celui-ci choisit un jour de rédiger un cinquième volume dans sa série.

En refermant *Un coup de cymbales*, le lecteur en vient à souhaiter que Blish utilise une telle porte, car ce volume est certainement le moins satisfaisant de la tétralogie. Blish a-t-il réalisé cette faiblesse ? S'est-il délibérément préparé cette possibilité d'adjonction ? On peut se poser ces questions en considérant la date choisie pour sa fin du monde. Ce millésime de 4004 suggère James Usscher, archevêque anglican et chronologiste émérite qui, en 1658, calcula que la Création biblique avait eu lieu le 22 octobre de l'an 4004 avant Jésus-Christ (à 8 heures du soir, précisait-il encore). Cette symétrie de dates, cette identité des millésimes, suggère un rapport entre cette création et cette destruction, rapport dont la nature n'a pas été révélée par l'auteur.

La faiblesse de *Un coup de cymbales*, par rapport aux trois ouvrages antérieurs, tient à deux causes. La première est l'impression de délayage que produit la comparaison entre le sujet du roman et sa longueur. La seconde est le jargon pseudo-scientifique employé par l'auteur.

Comment réagiraient des gens qui sauraient avec une certitude absolue la date exacte de leur mort ? Dans la note qui précède le roman, l'auteur exprime ainsi la question qui constitue le sujet de son récit. John Amalfi et ses administrés apprennent que l'univers va vers sa fin, et que cette fin est très proche. Ils décident de faire en sorte que leur fin à eux devienne la création de quelque chose. Et c'est ce qui se produit, en effet. Autour de cette intrigue principale, il y a quelques thèmes accessoires : l'amour longtemps inavoué d'Amalfi et de Dee Hazleton, le retour de la planète vagabonde Hé, la présence mystérieuse d'une civilisation que l'on dénomme la Toile d'Hercule, le rôle de l'antimatière. Tout cela est utilisé avec une sorte d'habileté professionnelle, qui ne suffit cependant pas à faire illusion. Manifestement, le sujet convenait tout au plus à une longue nouvelle. Mais une longue nouvelle, cela ne pouvait évidemment « faire le poids » en guise d'épisode final dans l'épopée des Cités Nomades. Alors ?

Alors, le lecteur est invité à retrouver John Amalfi, vieilli et las, sur cette planète du Petit Nuage de Magellan sur laquelle les citoyens de New York se sont établis, et à laquelle ils ont donné le nom de Nouvelle Terre. Amalfi sera tiré de son inactivité par le retour de Hé, la planète vagabonde, dont les habitants ont découvert que la fin du monde approche. Ils ont détecté l'existence d'un anti-univers dans lequel le temps s'écoule à l'envers, et dont la rencontre avec le nôtre produira leur double annihilation. Avec les savants de Hé, ceux de New York cherchent ce qu'il y a à faire, et parviennent à faire naître *quelque chose* — dont la nature n'est pas précisée — au moment de cette destruction.

James Blish a desservi la grandeur de son sujet par le jargon pseudo-scientifique qu'il place dans la bouche de ces personnages, au cours des trop nombreuses discussions techniques qu'ils tiennent dans ces pages. Passe encore que les Héviens « entendent » simul-

tanément la création d'un atome d'hydrogène et d'un atome d'anti-hydrogène, et parviennent (acoustiquement ?) à distinguer l'un de l'autre. Mais que signifie une explication comme celle-ci (p. 87-88) :

Les deux flèches temporelles semblent être de sens opposé mais il est probable qu'elles sont l'une comme l'autre pointées vers l'aval. Si c'est le problème dynamique qui vous tracasse, rappelez-vous que nous avons affaire à deux continuums quadridimensionnels et que, dans cette optique, ils sont statiques.

Le lecteur tenace peut conclure de ces deux propositions que ce qui est pour nous l'anti-temps est bien le temps de l'anti-univers : pourquoi le dire de façon si compliquée ? Sans doute pour faire intervenir des termes authentiquement scientifiques (*temporel, problème dynamique, continuum, quadridimensionnel*) qui « feront sérieux », et aussi pour allonger un peu la sauce. En utilisant des circonlocutions de ce genre, Blish tente de jeter un peu de poudre aux yeux de ses lecteurs, afin de cacher ce qu'il y a de gratuit dans les règles du jeu qu'il a en mains. Le pourquoi des lois physiques qu'il imagine, le comment des moyens employés par ses personnages pour contrôler ces lois, sont aussi arbitraires l'un que l'autre. Il devient difficile, dans ces conditions, de conserver toute l'attention du lecteur. Celui-ci assiste à une succession d'événements dont l'enchaînement le laisse partiellement indifférent, puisque le mécanisme ne lui en a pas été clairement exposé. Blish a sombré ici sur l'écueil qui guette les partisans d'une science-fiction dans laquelle l'élément scientifique, ou pseudo-scientifique, écrase les autres ingrédients du récit.

Bien entendu, Blish connaît suffisamment son métier pour ne pas s'égarer, par exemple, dans le ridicule qui était celui de Leo Szilard commettant sa *Voix des dauphins* de sinistre mémoire. *Un coup de cymbales* possède de la cohésion, et aussi un reflet de la grandeur épique qui est celle de son sujet. Mais il souffre de la comparaison avec les trois livres qui l'ont précédé. Et il laisse apparaître, une nouvelle fois, le peu d'intérêt que l'auteur accorde à l'humanité psychologique de ses personnages. Amalfi et Hazleton — qui n'ont d'ailleurs guère changé depuis les épisodes antérieurs — restent surtout des symboles, tandis que les principaux membres de leur entourage, et surtout les savants qui préparent la manœuvre finale, sont ou interchangeables, ou conventionnels, suivant les cas.

La traduction de Michel Deutsch est faite avec soin, comme le fut celle des volumes précédents du cycle. Un point curieux. A la page 186, le traducteur parle de musique yé-yé là où l'auteur évoquait John Cage, compositeur américain contemporain qui s'est attaché aux recherches d'une avant-garde expérimentale.

Demètre IOAKIMIDIS

Un coup de cymbales (A clash of cymbals) par James Blish : Denoël, « Présence du Futur », 8,50 F.

EBLIS OU L'ENFER DE WILLIAM BECKFORD

par Marc Chadourne

William, duc de Beckford, auteur de *Vathek* et des *Episodes*, est l'une des plus étranges figures des littératures de l'imaginaire. Il naît en 1760 de cet autre William Beckford qui fut lord-maire de Londres et qui, par deux fois, ne négligea pas d'admonester sévèrement le roi d'Angleterre au nom de la Cité. De sa mère, Lady Hamilton, il tient du sang royal. A la mort de son père, en 1770, il devient l'homme le plus riche d'Angleterre, sans doute l'un des plus riches d'Occident, grâce aux immenses propriétés jamaïcaines des Beckford dont il parviendra pourtant à épuiser le revenu. Il ressemble à un personnage de conte

de fées : il est beau, universellement doué — ne se vantera-t-il pas d'avoir soufflé à Mozart un air des *Noces de Figaro* ! Il a le goût le plus sûr mais aussi le plus fantasque. Il séduit aisément tous ceux qui lui plaisent, quel que soit leur sexe. Il organise dans le vieux château de Fonthill des fêtes étranges et grandioses dont l'apogée se situe à la Noël 1781 en une cérémonie qui durera trois jours et dont l'ignorance des détails enflamme depuis près de deux siècles les imaginations. Aussitôt après, il écrit en deux jours et une nuit, selon ses propres termes, *Vathek*, en français, et pose le plan des *Episodes*. Une affaire de mœurs fait scandale et le jette en 1785 dans un exil de dix ans. Il en profite pour recueillir dans toute l'Europe une fabuleuse collection d'objets d'art. Revenu enfin en Angleterre en 1796, il fait construire un château prodigieux, dans le style néo-gothique qui fleurissait alors : Fonthill Abbey, flanqué d'une tour gigantesque qui s'effondre sous le souffle du vent en 1800. Il éclate de rire et la fait reconstruire. En 1825, elle s'écroule à nouveau. Il fera dans la dernière partie de sa vie construire une troisième tour, à Bath où il s'est retiré, « presque ruiné » si l'on en croit les chroniqueurs. Il meurt en 1844, âgé de 84 ans, en reclus silencieux.

Ce bref résumé ne saurait prétendre à donner même une idée de ce que fut la vie de Beckford. Il convient de se reporter au beau livre que vient de lui consacrer Marc Chadourne et auquel se trouve annexé un choix des œuvres littéraires de Beckford, pour mieux saisir ce destin extraordinaire. Car Beckford a accompli trois œuvres qui ne se laissent pas aisément dissocier. Son livre, son château et sa vie. Il est frappant et presque caractéristique de son humour que ses pages aient survécu à ses pierres.

Pour singulière qu'elle soit, l'œuvre de Beckford, c'est-à-dire principalement *Vathek* et les *Episodes* qui forment un tout, doit être replacée dans son contexte. D'un côté, elle appartient au XVIIIe siècle. Beckford est presque le contemporain de Sade. Il est un grand seigneur cultivé, peut-être le dernier des aristocrates, si sûr de sa race que, par un séduisant paradoxe, il se fera des amis parmi les révolutionnaires à Paris et qu'il assistera à l'exécution de Louis XVI. Bien avant cela, il aura été recueillir la sagesse de la bouche de Voltaire. Il méprisera et haïra, toute la seconde moitié de sa vie, le XIXe siècle, ce siècle de marchands.
Mais, de l'autre côté, Beckford annonce le romantisme, il est lui-même, malgré la brièveté de son œuvre, l'un des plus grands romantiques anglais. Comme Sade, comme Restif, il a le sens et le goût de la clarté. Comme à Sade, elle ne lui suffit pas. Il lui faut chercher autre chose — en partie parce qu'il a tout, en partie pour des raisons plus profondes — dans l'excès, du côté du tourment et de l'ombre. Ses accents sont déjà ceux de Byron qui l'idolâtrera, sinon ceux de Chateaubriand. Il y a dans la rage de Vathek à se perdre quelque chose qui évoque le destin de *Faust* (écrit entre 1773 et 1831) et la figure de *Melmoth* (1820).

Vathek, calife oriental, est dévoré du double démon de la puissance et de la connaissance. Sous l'impulsion de sa mère, la terrible Carathis, il n'hésitera pas à quitter sa tour de onze mille degrés pour se lancer à la recherche du château souterrain d'Eblis dont le Giaour, effroyable démon, lui a révélé l'existence. En compagnie de Nouronihar, une princesse qu'il a rencontrée dans son voyage, il s'achemine vers sa damnation. Avant que son cœur soit dévoré par une flamme éternelle, il aura le loisir d'entendre les récits de deux autres princes et d'une princesse, non moins acharnés dans le mal. Ces récits constituent les *Episodes*.

Presque tout est admirable dans *Vathek* et dans les *Episodes*. La richesse et la précision de la langue, l'ingéniosité de l'invention, la somptuosité des lieux, la férocité froide de passions qui demeurent intellectuelles jusque dans leurs déchaînements. D'un seul coup, Beckford a égalé sinon surpassé ses maîtres : les conteurs arabes. Mais il ne leur a guère, à dire vrai, emprunté qu'un cadre. C'est de lui-même et de sa vie qu'il parle.

Vathek seul fut publié en 1787, à Lausanne et à Paris, non sans quelques tribulations que je vous laisse le soin de découvrir dans l'ouvrage de Marc Chadourne. Les *Episodes* demeurèrent inédits du vivant de Beckford et ne furent édités qu'à partir de 1909. L'un et les

autres ne connurent jamais qu'une audience restreinte. Ils faisaient trop de part aux passions pour la prude Angleterre et ils étaient trop délirants, trop oniriques pour la France raisonnante à laquelle ils étaient pourtant dédiés. Ils furent donc périodiquement redécouverts par des esprits de qualité, qui ne parvinrent pas à entraîner le public à leur suite. Ainsi par Mallarmé qui préfaça une édition de *Vathek* en 1876. Les surréalistes firent à leur tour fête à Beckford. Il est à souhaiter que le livre de Chadourne tire définitivement du purgatoire où elle est demeurée l'œuvre étincelante de William Beckford.

Le choix de textes qui est proposé au lecteur et qui est fort habile convaincra, je l'espère, de nombreux lecteurs de se reporter à une édition complète. La meilleure, à ma connaissance, reste celle qui parut chez Stock en 1948, qui est accompagnée d'une excellente présentation de J.B. Brunius et qui reproduit la préface de Mallarmé. Elle est malheureusement épuisée, ayant figuré dans une collection remarquable, « Les Voyages Imaginaires », qui connut l'ignominie des soldes. Mais on peut encore la trouver chez des bouquinistes et c'est la chance que je souhaite à nos lecteurs.

Entre le conte oriental, le roman fantastique et le délire onirique, *Vathek* est difficile à situer dans l'univers de l'imaginaire. Il s'y glisse des fragments d'utopie, un souci du détail architectural et vestimentaire qui annonce Poe. La multiplicité et en même temps la fixité des symboles invitent tout particulièrement à un décryptage psychanalytique. Que l'on songe au destin de Vathek que l'on trouve au sommet de sa tour et qui finit dans les entrailles de la terre, poursuivi par sa terrible mère Carathis, et à celui de Beckford lui-même qui n'en finit pas d'ériger des tours qui s'effondrent, et à l'œil si terrible, si pénétrant, de Vathek, mais qui ne lui permet pas de triompher d'Eblis. Que l'on se souvienne de la difficulté où se trouve Beckford de fixer sa passion sur l'un ou l'autre sexe, et de l'amitié si charnelle qui unit, dans les *Episodes*, les deux princes Alasi et Firouz avant que le premier découvre tardivement et presque par accident que le second est en réalité la princesse Firouzkha. Que l'on y ajoute le meurtre du père qui revient comme un leitmotiv et qui est perpétré notamment par le prince Barkiarokh, et l'on comprend que le problème central de Beckford est celui d'un Œdipe non résolu. La névrose prend chez Beckford, pourtant comblé, la forme de l'insatiabilité. Ainsi la soif de Vathek, éveillée par le méchant Giaour et qu'aucune source ne peut étancher. Ainsi l'avidité de Barkiarokh qu'aucune richesse ne satisfait. Ainsi Beckford lui-même, collectionneur acharné, entasseur de trésors dont il n'a jamais vraiment joui. Ainsi, d'autre part, la quête éperdue de la satisfaction au-delà du possible ou du moins du permis, qui porte Zulkaïs et Kalilah à l'inceste et Firouz et Alasi à l'homosexualité. Ainsi enfin la quête éperdue des trésors inaccessibles d'Eblis.

C'est peut-être par un scrupule trop rigoureux que certains commentateurs de Beckford ont vu dans le châtiment des adorateurs d'Eblis — avoir le cœur rongé par une flamme éternelle — une conclusion morale de circonstance. Car il exprime totalement l'enfer de William Beckford, sa névrose, son incapacité à aimer vraiment qui le rejette pour plus de la moitié de son existence dans une implacable solitude. Ainsi, à l'orée de sa vie, avait-il entrevu et tracé sous la dictée de son inconscient le labyrinthe de ses jours.

Gérard KLEIN

Eblis ou l'enfer de William Beckford par Marc Chadourne : Jean-Jacques Pauvert.

LOGIQUE SANS PEINE par Lewis Carroll

Les lecteurs des aventures d'Alice savent généralement que Lewis Carroll, de son vrai nom Charles Lutwidge Dodgson, enseignait les mathématiques et la logique à l'Université d'Oxford. Mais il est assez rare qu'ils connaissent les œuvres pédagogiques que le digne révérend consacra à ces domaines arides. *Logique*

sans peine, publié pour la première fois en français, leur donnera l'occasion de combler cette lacune.

Ouvrage composé de textes édités initialement en 1887 et 1896, *Logique sans peine* voulait être une introduction à la logique symbolique, dont la lecture ne devait nécessiter aucune connaissance particulière, si sa composition ne la destinait pas exclusivement à de jeunes lecteurs. A l'intention de ces derniers, le Révérend Dodgson avait d'ailleurs conçu un jeu destiné à leur apprendre le même sujet, mais qui eut moins de succès que les écrits. Ceux-ci devaient au reste n'être, dans l'esprit de son auteur, que la première partie d'une œuvre plus importante et plus complète, sinon originale, que la mort, survenue en 1898, empêcha Lewis Carroll de mener à bien. Ces recherches tinrent une grande place dans les dernières années de Carroll et l'on peut se demander si une orientation plus précoce dans cette direction n'aurait pas conduit son esprit acéré à de grandes découvertes. Dans ces essais, en effet, et dans certains textes paradoxaux qui les illustrent, il pressent à merveille les difficultés de la vieille logique symbolique, sinon les solutions qui leur seront données. Ouvrage pédagogique, tout imprégné de la clarté acide et de l'humour fantasque carrolliens, *Logique sans peine* n'est pas tout à fait dépourvu d'intérêt pour l'historien des sciences.

En effet, ces textes paraissent au moment où la logique symbolique, armature de la réthorique, va céder définitivement le pas à une logique formalisée qui cherchera à ne devoir plus rien au discours. Cette nouvelle logique va s'intégrer à la mathématique selon deux directions : d'une part l'algèbre de Boole, d'autre part la théorie des ensembles, prodigieusement enrichie par Cantor et qui va trouver son visage moderne au tout début du siècle avec Bertrand Russel. A l'issue de cette évolution, la logique va prendre une nouvelle place, recevoir une nouvelle définition et apparaître comme un métalangage, c'est-à-dire comme un ensemble de règles extérieures au langage, qui en déterminent les articulations. Etant extérieure au langage, elle ne peut pas se prouver dans les termes de celui-ci. De cette difficulté qui était ressentie à l'époque de Carroll, mais qui n'avait, je crois, pas été clairement exprimée encore, on trouvera une excellente illustration dans le paradoxe d'Achille et de la tortue, renouvelé par Carroll. Le lecteur intéressé par des paradoxes de cette nature, ou celui qui aurait tendance à les juger un peu rapidement triviaux, trouvera matière à réflexion dans un article du *Scientific American* de décembre 1967, intitulé *Non cantorian set thory.*

De la logique du Révérend Dodgson à l'illogisme apparent de Lewis Carroll, la distance est moins grande qu'on pourrait le croire. En effet, les raisonnements absurdes qu'affectionnent les interlocuteurs d'Alice ont, sous leur aspect poétique, une vocation pédagogique. D'un côté, ils constituent une incitation à se méfier du vocabulaire, des mots à double sens ou mal définis. De l'autre, ils sont une mise en garde contre un usage de la syntaxe irrespectueux de la logique. Pour Carroll, le vocabulaire idéal serait tout à fait dépourvu d'ambiguïté, et l'usage convenable de la grammaire la ferait entièrement coïncider avec la logique. Nous savons aujourd'hui que le langage a d'autres fonctions que d'exprimer et la réalité et la vérité, et nous le savons si bien que des langages spéciaux, volontairement « pauvres », ont été mis au point pour répondre à certains besoins purement logiques, tels ceux des machines. Carroll s'en doutait certainement, mais cette idée ne devait lui faire aucun plaisir puisqu'il s'est efforcé de mettre en garde la fraction de l'humanité qu'il appréciait le plus — les petites filles — contre un usage illogique du langage tout en révélant avec virtuosité et volupté les richesses poétiques des illogismes.

Un des aspects les plus remarquables du traité tient dans sa présentation. S'il n'est guère important de nos jours de savoir manier avec naturel syllogismes et sorites, on admirera en revanche les diagrammes proposés par Dodgson, qui constituent réellement un apport original à la pédagogie de la logique. Ils surpassent nettement ceux de Venn, légèrement antérieurs, et ce ne sont sans doute que les développements ultérieurs des mathématiques qui les ont laissés dans l'ombre. Tels quels, leur maniement peut constituer pour un adolescent un

apprentissage amusant à l'usage de certaines règles de ce qu'il est convenu d'appeler les « mathématiques modernes ».

Le curieux trouvera par surcroît, sur Carroll et l'état de la pensée mathématique en son temps, une excellente présentation de Jean Gattegno. La postface d'Ernest Coumet retiendra davantage l'attention du lecteur amateur de curiosités mathématiques ou philosophiques en ce qu'elle situe la pensée de Carroll dans le courant ultérieur de la recherche logique et qu'elle montre bien le caractère profond, non trivial, de certains paradoxes.

Le lecteur anglo-saxon a la chance de disposer des éditions excellentes des ouvrages de Lewis Carroll annotées par Martin Gardner, sous l'angle logico-mathématique. La publication de *Logique sans peine* n'est, en France, il faut l'espérer, qu'un premier pas. La qualité de l'édition, l'agrément des illustrations de Max Ernst, ajoutent au plaisir que l'on a à manier ce livre docte. Je relèverai seulement deux erreurs typographiques qui pourraient égarer le lecteur inattentif, à moins qu'elles n'aient été glissées tout exprès, dans la tradition carrollienne, pour le confondre : les titres des chapitres III et IV ont été intervertis dans le texte : ils sont à leur place normale dans la table des matières ; le diagramme tri-littéral de la page 101 est inexact : dans la cellule supérieure droite du carré intérieur, il faut lire *m* et non pas *m'*, comme on s'en convainc aisément en lisant le texte.

Gérard KLEIN

Logique sans peine (d'après « The game of logic » et « Symbolic logic » par Lewis Carroll, 60 illustrations de Max Ernst : éditions Hermann, collection « L'Esprit et la Main », 15 F.

LE FOLKLORE DE LA PROVENCE par Claude Seignolle

On a fait souvent remarquer, ici-même, ce que la littérature fantastique devait au folklore. Orfèvre dans les deux domaines, Claude Seignolle est mieux que quiconque à même d'extraire le bon grain de l'ivraie, et c'est ce qu'il a fait en établissant un monumental folklore de la Provence. Il y suit les règles posées par Van Gennep, l'incontestable introducteur en France de la recherche scientifique en matière de folklore. Le matériau qu'il propose ainsi est considérable, tant par sa variété que par sa précision. Il est précieux en particulier que les lieux et les sources d'informations soient exactement situés. Mais l'appareil critique ne tue ni la poésie ni l'étonnement. C'est toute une « autre » société qui apparaît.

On regrettera seulement, comme fait Seignolle lui-même dans sa préface, de se trouver davantage en présence d'un dossier, d'un inventaire, que d'une synthèse. Mais peut-être Seignolle nous donnera-t-il, un jour, cette synthèse qui devrait s'efforcer de répondre à un certain nombre de questions. Comment les éléments folkloriques qui ont été recueillis s'intègrent-ils dans le fonctionnement d'une société ? Car toute société est un ensemble cohérent. Ce ne sont ici que des caractères partiels qui nous sont livrés. Il conviendrait de les relier à la technologie, à l'économie de la société qui les porte, qui les nourrit. Comment se sont superposées les strates successives du folklore ? En Provence, en effet, proche de Rome, l'Empire puis le christianisme ont refoulé, plus profondément peut-être que partout ailleurs en France, les usages et les croyances des civilisations antérieures, mais sans les faire tout à fait disparaître, semble-t-il, soit qu'ils aient été transposés, soit qu'ils aient été rejetés dans l'univers apparemment insignifiant, inoffensif, du jeu. Comment enfin peut-on — et c'est là une question cruciale — essayer de situer dans le temps les apports, sinon de les dater ?

Comme les Guides Noirs des éditions Claude Tchou, *Le folklore de la Provence*

peut se lire un peu au hasard. Mais il est bien difficile alors de s'en arracher, fût-ce pour passer à une exploration plus méthodique de ses étrangetés et de ses richesses.

Gérard KLEIN

Le folklore de la Provence par Claude Seignolle : éditions Maisonneuve et Larose, 48 F.

LE CORBEAU ET AUTRES POEMES par Edgar Poe

L'image et le texte : cette alliance est chère décidément à Eric Losfeld, qui réunit en un fort beau volume quatre poèmes d'Edgar Poe et les illustrations que dessina pour *Le corbeau* le maître de tous les graveurs fantastiques, Gustave Doré.

Ainsi qu'il devrait être de rigueur pour toute édition de poèmes, le texte original, en anglais, figure en bas de page. La traduction, ou plutôt le texte français qui le surmonte, est due à Henri Parisot, spécialiste chevronné de la poésie insolite. Je me souviens d'avoir vu, l'autre jour, une référence à l'une des premières anthologies qu'il composa après la guerre, *Les poètes voyagent* et qui devait paraître chez Stock dans la même excellente collection que *Vathek* : « Les Voyages Imaginaires », mais qui, je le crains, ne vit jamais le jour. Est-ce cette même anthologie qu'il publia — ou réédita — chez Flammarion, dans la collection « L'Age d'Or » sous le titre *Les poètes hallucinés* ? Henri Parisot est également l'un des meilleurs traducteurs de Lewis Carroll et d'autres poètes insolites anglais comme Edward Lear. Il excelle à rendre transparentes sans jamais les fausser les subtilités du langage de la poésie fantastique ou absurde. Et c'est un vrai plaisir que de redécouvrir avec lui ce *« lointain royaume au bord de l'océan »* où *« vivait la jeune fille que l'on peut connaître par le nom d'Annabel Lee »*.

A la virtuosité pathétique et en même temps sarcastique des vers du *Corbeau* répond la virtuosité du trait de Doré qui a choisi d'illustrer ce poème presque ligne à ligne. Le graveur s'est exprimé avec une exceptionnelle subtilité, préférant noyer dans des brumes d'une légèreté diaphane tout ce qui hante le songe du poète. De ces tourbillons d'images pâles émergent trois formes plus dures, plus denses : celle du poète, celle du corbeau et celle de la mort. Gustave Doré prouve ici une chose : le gris peut être plus effrayant que le noir.

La qualité de la reproduction est dans l'ensemble bonne. Il ne s'agit pourtant ici, à l'évidence, que de contretypes, les bois ayant probablement été détruits ou pour le moins dispersés. Je regretterai seulement que, sur certaines planches particulièrement pâles, des contours aient dû être repris à la plume (ainsi page 59). Si légère qu'ait été la touche, elle rompt l'harmonie suave de dégradés infiniment distillés. Il me reste à souhaiter que Losfeld prenne fantaisie d'éditer un jour prochain la célèbre *Ballade du Vieux Marin*, de Coleridge, que Gustave Doré illustra aussi et dont, comme par hasard, Henri Parisot fit une traduction.

Avant d'abandonner les images, je voudrais signaler une deuxième initiative heureuse de Losfeld sur le plan graphique. Il a fait tirer dans le format original, façon *poster*, un admirable dessin de Christian Broutin : *Le sourire de la Joconde*, qui avait figuré l'année passée dans une exposition de la galerie du Tournesol et qui a été reproduit dans le numéro 18-19 de *Midi-Minuit Fantastique*. Je n'ai pas une admiration égale pour tous les dessins de Broutin et j'avoue priser assez peu ceux où il donne trop librement cours à sa minutie de naturaliste, où il mise trop évidemment sur la perfection photographique du trait. Mais *Le sourire de la Joconde* m'a laissé, dès le premier regard, pantois et je ne cesserai pas de sitôt de l'être. Un prodigieux paysage fantastique s'ordonne autour d'une nappe d'ombre qui ébauche le fameux sourire. A cinq mètres, on ne voit que lui, monstrueux, presque terrifiant. Puis, quand on s'ap-

proche, se révèlent un foisonnement infini de pierres, un jaillissement de falaises qui portent des villes devinées, s'ouvrent des gouffres aux arêtes aiguës. Quatre manières au moins s'opposent et se répondent qui signifient l'enfer, la terre, la forêt et les monts, et les cieux enfin, tourbillonnaires. Elles se fondent pourtant dans une unité d'autant plus remarquable qu'elle paraît inattendue. Broutin a donné, avec *Le sourire de la Joconde*, un authentique chef-d'œuvre, au sens médiéval du terme. Et pour le même prix, c'est autre chose que les *posters* du Drugstore.

Gérard KLEIN

Le corbeau et autres poèmes par Edgar Poe, texte français d'Henri Parisot, illustrations de Gustave Doré : Eric Losfeld.

Revue des films

REFLETS DANS UN ŒIL D'OR
film américain de John Huston

Beaucoup verront ce film sans rien y trouver de fantastique. Appartient-il d'ailleurs à un genre déterminé ? Les firmes hollywoodiennes, qui arrivent toujours à tout étiqueter, le qualifient de « sex melodrama » : simple définition commerciale, où les catégories esthétiques sont remplacées par les moyens d'appâter, et où les intentions et les efforts de l'auteur restent rigoureusement invisibles. Or il s'agit indiscutablement d'un film littéraire et ambitieux, qu'on le juge réussi ou non. Pour notre part, notre conviction est faite : d'une part c'est un film excellent ; d'autre part, il représente une des rares incursions du cinéma dans ce domaine que *Fiction* s'efforce de promouvoir en littérature sous le nom de « fantastique moderne » ou d'« insolite ».

Nos lecteurs n'ont pas oublié les nombreux débats qui ont agité la revue depuis des années à ce sujet : pour les résumer en une phrase, le fantastique moderne est un genre où les ressorts habituels du fantastique (par exemple la peur, mais pas seulement elle) joue sans l'aide de l'attirail traditionnel du genre (monstres et êtres surnaturels) — donc avec des moyens relevant non plus de l'imagination, mais de l'écriture ; non plus du fond, mais de la forme. Bref, le fantastique moderne n'est plus un genre, mais une manière d'accommoder tous les autres, une esthétique ; il permet de rendre fantastique ce qui aurait paru réaliste sous la plume, par exemple, d'André Maurois ou d'Henri de Montherlant.

Si l'on s'en tient à cette définition, *Reflets dans un œil d'or* mérite incontestablement l'épithète de fantastique : et ceci est vrai non seulement du film de John Huston, mais encore du roman de Carson McCullers dont il est adapté (encore que le film et le roman ne soient pas fantastiques tout à fait de la même manière). Je vais essayer, non pas peut-être de le prouver (qui le pourrait, dans un domaine aussi délicat ?), mais de montrer que ce point de vue fait mieux ressortir les qualités du film.

D'abord, le fantastique ne va pas sans monstres. Et *Reflets dans un œil d'or* nous montre des humains en train de s'occuper de leurs problèmes d'humains. Du moins au premier degré ; car, si l'on veut bien essayer de dépasser les apparences (ce qui est, je crois, une tendance commune à tous les amateurs de fantastique), on prend conscience, dès les premières images, de leur caractère monstrueux. D'abord, ils sont énormes ; on assure que Brando s'est fait engraisser pour le film, mais Huston n'en avait pas besoin : cet auteur a toujours un art des contre-plongées obscènes sur des maillots de corps débordants, et la séance de culture physique de *Reflets dans un œil d'or* ne le cède en rien, sur ce point, aux scènes de chambres d'hôtel d'*Asphalt jungle*.

D'autre part, ils n'arrêtent pas de suer : ici parce qu'ils font des efforts, ailleurs parce qu'ils ont peur ou sont malades. Même quand la sueur ne perle pas en grosses gouttes sur la peau, il est clair qu'elle imprègne les personnages et leur dégouline secrètement dans le dos : qui dira jamais la moiteur des

sous-vêtements abricot de Liz Taylor, de plus en plus déesse-mère de film en film !

Parmi leurs traits communs, il faut encore souligner le fait qu'ils sont perpétuellement fatigués, balourds et maladroits. Rien n'est plus accablant que la vue du major Penderton levant le pied pour monter sur son cheval ; on en souffre pour lui ; et l'idée, exprimée par un des garçons d'écurie, qu'il ne monterait jamais à cheval s'il pouvait s'y voir de dos, résume parfaitement la gnoséologie de Huston, qui rejoint ici la profonde pensée de Bergman (et de l'Almanach Vermot) suivant laquelle aucun homme ne peut voir ses fesses.

Ces tas de viande par trop volumineux, qui suent dès qu'ils se déplacent et s'essoufflent si vite qu'ils paraissent toujours avoir vécu une minute de trop, donnent le vertige : ils existent sans comprendre qu'ils existent, et sont usés par la vie sans même avoir vécu. Bref, ils sont lamentablement contingents : ce sont les hommes tels que les voit Huston — tels que les voit également Sartre dans ses meilleurs écrits (on pourrait soutenir que Huston est le seul grand cinéaste sartrien). Mais ils correspondent aussi nettement à la définition la plus générale des monstres : des créatures impossibles, qui en bonne logique n'auraient pas dû vivre, et dont l'existence est une offense à l'ordre du monde.

En second lieu, le fantastique suppose des héros naïfs et purs, qui entreront en contact — on pourrait presque dire en collision — avec la monstruosité susdite : la révélation brutale d'un au-delà de cauchemar ébranlera et le plus souvent détruira leur univers idéaliste et tendre, où les tons pastel cèderont bien vite la place au noir intense. Les personnages de Julie Harris et de Brando surtout répondent assez bien à ce schéma : ce sont des faibles et des sensitifs, qui éprouvent beaucoup et agissent peu ; à leurs yeux le monde est un perpétuel sujet d'inquiétude, car leur vive imagination ne cesse de leur suggérer le pire, alors qu'ils se savent incapables d'affronter des situations dramatiques et voudraient bien être ailleurs. Ce sont des sujets d'exception, aptes à éprouver la monstruosité de l'univers de façon particulièrement intense : leur vie est une suite de cauchemars et d'extases, et les choses, toutes les choses, prennent à leurs yeux une coloration fantastique.

On sait par ailleurs que tout scénario fantastique se termine par une initiation : le vivant naïf est emporté par les fantômes, après quoi il deviendra fantôme à son tour et l'horreur de son destin n'aura plus de limites. *Reflets dans un œil d'or* paraît sans rapports avec ce schéma : dès le début du film, Brando est à la fois le timide bafouillant et l'obèse en sueur, le faible et le monstre. Or il nous semble justement que ce trait est la preuve la plus claire de l'excellence du film : car le fantastique n'a pas de signification en soi, il ne vaut que par ses rapports avec l'humanité concrète, et l'expérience de la mort et de la damnation serait sans valeur si elle ne prenait sa source dans notre vie quotidienne. Somme toute, Huston (et avant lui Carson McCullers) n'ont fait que rendre au quotidien ce qui venait du quotidien — et n'avait jamais, en profondeur, cessé de lui appartenir. Le timide bafouillant ne cesse de se métamorphoser en obèse en sueur : c'est parce qu'il a peur qu'il devient monstrueux, parce que l'au-delà lui donne le vertige qu'il le prend en charge et se rend vertigineux. Qui n'aimerait mieux, dans la forêt, être le loup que le Petit Chaperon Rouge ? Qui n'aimerait mieux, à la caserne, être le colonel que la recrue ? Cette expérience parfaitement quotidienne est en même temps au fond de toute la littérature fantastique, de Mary Shelley à Lovecraft.

D'ailleurs le scénario comporte des ressemblances beaucoup plus précises avec ce qu'on pourrait appeler l'expérience fantastique. L'idée géniale est d'avoir situé l'action dans les milieux militaires : où trouver aujourd'hui la caverne du dragon, le lieu où le temps s'est arrêté, le château où tout est faux, sinon dans les casernes ? Quant au dragon proprement dit, il ne se confond pas avec l'armée ; seuls en relèvent ceux qui ont pu s'identifier totalement avec la chose militaire, qu'il s'agisse du colonel ou de madame Penderton (d'ailleurs fille de général) ; non seulement ils se ressemblent (tous deux ont du tempérament et montent fort bien à cheval), mais encore ils se sont trouvés —

et couchent ensemble. En face d'eux, leurs victimes sont Penderton et la femme du colonel (Brando et Julie Harris). Ils se sont précipités dans le piège et ont épousé leurs bourreaux. Ce faisant, ils se sont volontairement tronqués : elle en se coupant les bouts de sein, lui en devenant impuissant. Leur comportement est inégalement marqué par cette aliénation : elle se révolte et se réfugie dans la maladie, le divorce et la mort ; lui joue les bons élèves, et s'applique à devenir cet homme fort qu'il n'est pas, qu'il ne peut pas être. Mais ils n'ont ni l'un ni l'autre de réelle vocation pour la monstruosité, et se réfugient tout entiers dans des Edens dérisoires : les dessins du boy philippin pour elle, la boîte à souvenirs pour lui. Quels que soient leurs liens avec les bourreaux, ils restent plus ou moins consciemment du côté des victimes : Penderton aime les simples soldats, envie leur existence dépourvue d'arrière-pensées et de monstruosité, et ne conçoit sa situation de chef que comme un moyen de participer à leur vie. Que les simples soldats puissent aimer les chevaux et les femmes monstrueuses lui paraît inadmissible — et, au niveau du symbole, je ne serais pas éloigné de lui donner raison (quelles que soient par ailleurs les motivations homosexuelles de ses actes, qui ne sont peut-être pas l'essentiel). Leur perte est donc certaine, et on peut admettre que tout le temps qui sépare leur mariage de leur naufrage final n'a été qu'une longue agonie ; le film nous fait assister aux derniers soubresauts. Sur le plan fantastique, nous sommes dès le début dans le château de Dracula, et nous n'avons plus que quelques portes à franchir.

Il reste à parler de l'œil d'or qui donne son titre au film. Une image nous laisse entendre que c'est celui d'un paon dessiné par le boy philippin ; ailleurs, c'est celui du grand oiseau qui enveloppe le commandant de ses ailes au cours d'un rêve, ou celui du soldat dont le commandant tombe amoureux. Bref, cet œil d'or est proche de Julie Harris et de Brando, des deux aliénés, des deux faibles ; il représente pour eux le moyen d'échapper à leur aliénation — par l'évasion ou la révolte. Il est donc un peu aussi leur conscience (on l'aurait parié) et il les regarde ; dans cet œil, ils ne sont plus que de minuscules reflets. Il faut donc admettre que les images nous regardent, et que nous sommes des images pour elles ; nous sommes aussi faux qu'elles, et à l'occasion nous pouvons être aussi beaux. Finalement l'œil d'or est aussi celui du créateur — dieu ou auteur. Ce mythe central est donc d'une extrême richesse, et on peut en tirer à peu près tout ce qu'on veut : il va sans dire que le point de vue change du tout au tout suivant que l'œil d'or symbolise le rêve, le regard du créateur s'attardant sur ses reflets chatoyants et prenant plaisir à leur fugitive beauté — ou qu'il symbolise la révolte, le regard du créateur se chargeant alors d'une réprobation inspirée par toute cette petitesse et cette fausseté.

Ni la romancière ni le metteur en scène n'ont choisi nettement entre ces deux formules ; pourtant, dans le jeu savant de superpositions et de glissements entre tous les sens possibles, on peut admettre que chez Carson McCullers l'équilibre s'établit plus près de l'évasion, alors que Huston penche pour la révolte.

Le roman est très caractéristique de la littérature américaine d'après-guerre : nous y avons perpétuellement l'impression que les personnages ne comprennent rien à ce qui leur arrive, et la signification des apparences y est si bien dissoute que nous finissons par nous demander si le monde existe (doute d'ailleurs exprimé par le titre du livre). Ce sens du mystère, hérité de Faulkner et proche du nouveau roman, est tempéré par un égal sens du dérisoire, qui le ramène à ses justes proportions et inhibe chez le lecteur toute trace d'épouvante — non sans lui inspirer un vertige plus secret. D'ailleurs je cite :

« Un paon d'un vert sinistre, avec un seul énorme œil d'or ; et dans cet œil les reflets de quelque chose de minuscule et... »

« Dans son effort pour trouver le mot juste, il leva la main, l'index et le pouce gauche. Sa main fit une grande ombre sur le mur derrière lui. « Quelque chose de minuscule et... »

« De grotesque », suggéra-t-elle. Il fit un signe de tête. « Oui, tout à fait. »

Si vraiment les hommes sont aussi faux que les images, si le monde n'est qu'un reflet sans consistance, la seule mission

de l'écrivain chargé de le décrire est d'en regarder chatoyer les lueurs fugitives et d'en imiter les inutiles arabesques. Bref le romancier fait partie du roman — et, dans la mesure où le roman est fantastique, il y joue le rôle de la victime. Il n'est plus seulement l'œil d'or, mais aussi le reflet : il est la plaie et le couteau.

Cette école a connu de grandes réussites, surtout en littérature, mais aussi au cinéma : par exemple avec le *Breakfast at Tiffany's* de Blake Edwards, d'après Truman Capote. Une question se pose malgré tout : que vient faire dans cette galère un homme comme Huston ? On serait tenté de se dire qu'il a vu dans ce film une magnifique occasion pour une satire, et que les militaires en ont pris pour leur grade : ce qui d'ailleurs est vrai dans l'ensemble (on a dit que le film est une adaptation fidèle du roman ; c'est faux : des scènes aussi essentielles que la colère de Liz Taylor et le cours sur le rôle du chef ne sont pas dans le roman, et l'homosexualité de Brando n'y prend pas le caractère conscient qu'elle a dans la scène finale du film). Pourtant Huston a pris au sérieux l'œil d'or, à telle enseigne qu'il avait d'abord, paraît-il, projeté de faire tirer tout le film sur pellicule dorée. Nous n'avons, si j'ose dire, que le reflet de cette invention dans les nuances automnales qui composent la palette des copies distribuées ; mais Huston a su exprimer ainsi (et avec quelle force !) l'idée que tout l'univers qui nous est décrit est faux, que cette fausseté s'impose à ses habitants par une contrainte abominable, et que de ce fait leur vie est réduite aux dimensions d'une absurde lutte contre eux-mêmes et contre tous les moulins à vent du monde. Un passage comme le cours sur le rôle du chef est une réussite proprement miraculeuse dans l'étude de l'abjection, et nous le savourons seconde après seconde, dans une ambiance de vide si vertigineuse et si poignante qu'elle finit par acquérir une sorte de grandeur et qu'au lieu de faire peur, elle suscite l'enthousiasme : Brando n'a jamais été meilleur, et Huston, s'il apparaît ici comme le héros d'une sorte de combat avec l'ange Aliénation, ne fait en rien figure de faible ; toutes proportions gardées, il faudrait plutôt le comparer au chevalier armé de pied en cap, tenant l'épée et pourfendant l'ennemi métaphysique. Il sait que l'abîme laisse rarement la victoire à ceux qui le provoquent. Mais il charge tout de même.

Jacques GOIMARD

JE T'AIME, JE T'AIME

film français d'Alain Resnais

Avec ce film, Jacques Sternberg et Alain Resnais ont tenté, fût-ce à leur corps défendant, une « métaphysique-fiction ». Un suicide qui a raté son suicide accepte de se prêter à une étrange expérience : enfermé dans une sorte de matrice en matière plastique, il revivra intégralement une minute de sa vie passée, un an plus tôt. La minute s'écoule en effet réellement sur l'écran, — dans un désordre censé reproduire celui de la « mémoire profonde », — mais l'inconscient est plus fort que les appareils destinés à permettre au dormeur de revenir à la vie. Peu à peu les images, associations, souvenirs, l'emportent sur le désir de réveil. L'homme « décide » de se laisser mourir, après avoir confessé un crime peut-être imaginaire. Il revit enfin son suicide, et les bizarres spécialistes qui l'ont entraîné dans cette aventure le récupèrent, suicidé, à quelques dizaines de mètres de la salle d'expérience — comme par une puérile concession à « l'espace-temps » d'Einstein (tout décalage dans le temps en entraîne un dans l'espace).

La « thèse », le point de départ si l'on préfère, est bien connu des spectateurs de Resnais : le *temps* n'est pas une simple dimension du réel ou une propriété de la matière, c'est un monde « en soi », doté d'épaisseur, bref un domaine spécifique dans lequel on peut

aller et venir grâce à une sorte de dédoublement de conscience. Le cinéaste rejoint le réalisme de la durée bergsonienne. Mais Resnais, à la différence de Proust par exemple, n'envisage pas ce réalisme comme une remémoration sereine, en tout cas « artistique » du passé, mais comme un principe de désagrégation de la conscience claire à un moment donné. Le poids du passé écrase ou lamine le présent, le menace sans cesse ; et comme Resnais feint de croire qu'il n'y a au monde ni agendas, ni almanachs pour vérifier les dates, il peut embrouiller à plaisir ce passé fictif, le surcharger, le briser ou le distendre, — mais toujours dans le sens de la catastrophe. A cet égard, *Je t'aime, je t'aime,* par-delà le précaire équilibre de *La guerre est finie,* accroît encore le « pessimisme » qui jaillissait dans *Muriel.* Dans *L'année dernière à Marienbad,* la rhétorique fin-de-siècle des devinettes prenait appui sur la totale ignorance de Robbe-Grillet en matière de cinéma (qu'on lise le texte qu'il publia sous ce titre aux « Editions de Minuit » : il y réinvente des procédés courants depuis *Citizen Kane,* au moins !). Ici, la volonté de mêler le possible et l'impossible en nous laissant dans le doute se fait plus délibéré, plus immédiate.

Toutefois ce n'est pas démontrer l'identité du rêve et du réel que de les présenter confondus. On croit œuvrer près du surréalisme, et l'on n'instaure que le réalisme d'une hypothèse, celle de l'intersubjectivité s'exprimant par une sorte de télépathie. Il s'agit toujours de « raconter une histoire de l'intérieur d'une conscience », à partir du postulat selon lequel « dans la vie, sans cesse, par nos désirs, par nos peurs, nous projetons des images dans la tête des autres ». (1) Là-dessus se greffe l'idée sans grande originalité, que l'on peut aller et venir le long du récit. Pour ne citer qu'un exemple, les « suppositions » que fait Montand dans *La guerre est finie,* et que nous voyons en plans rapides sur l'écran (épisode de la valise cachée), se trouvaient déjà, plus nombreuses, dans une comédie de Luciano Emmer, *Parigi e sempre Parigi* (1951).

S'intéresser vraiment à *Je t'aime, je t'aime* suppose que l'on puisse entrer dans le système de pensée qui sous-tend l'entreprise. Or, les auteurs, ayant écarté à bon droit le « fantastique » de pacotille, ont également gommé toute référence quant à la possibilité même de l'expérience. Quelques appareils dont le fonctionnement ne nous est pas révélé, une « souris témoin » (sorte d'équivalent de la madeleine de chez Guermantes) et le tour est joué. Nous entrons dans la description fragmentaire d'une mémoire elle-même choisie à un moment de trouble. N'y a-t-il pas contradiction à concevoir le temps comme « réel » et à mettre en accusation les dialectiques de la reconnaissance ? C'est seulement au réveil, au sortir du sommeil, que toute mémoire commence par être paramnésie. Où il eût fallu la rigueur d'un Borges, nous côtoyons sans cesse l'arbitraire. Et que deviendra le spectateur dont la métaphysique est différente, ou qui n'a pas de métaphysique « du tout » ? Il lui semblera seulement voir un film très elliptique, monté en désordre.

Les femmes qu'aime le « héros » n'ont pas d'autre existence que la pensée qu'il en a. Mais cet apparent idéalisme est le comble du réalisme subjectif, puisque tout est mis sur le même plan, non sans emphase (la scène où le personnage téléphone à l'horloge parlante frise le ridicule). Ce velléitaire était peut-être romancier, peut-être simple manutentionnaire, peut-être chef de bureau... Impossible de se décider. Comme pour donner quelque consistance à la femme qu'il croit avoir tuée (ou laissé mourir...), on représente celle-ci comme hantée par l'idée de la mort, en proie à une tristesse permanente faite tantôt du désir, tantôt de la peur de disparaître.

Cette tristesse somnambulique n'est ni la tragédie, ni l'ardente mélancolie romantique : elle se dissout par sa propre insistance, autant que par des bavardages marginaux sur le « vert de la campagne » ou sur un possible guide des cimetières pittoresques. Voici quinze ans, au détour d'un film inégal et baroque, pourtant tiré du pénible feuilleton à variantes de Boileau-Narcejac — j'ai nommé *Vertigo* de Hitchcock — une jeune femme, elle aussi névrosée peut-être, regardant la coupe d'un sequoia, s'écriait en désignant un point infime de l'aubier millénaire : « Et voilà, voilà ce

(1) Interview d'Alain Resnais par Claude Ollier, **Réalités,** mai 1961.

que nous sommes dans l'infini du temps, et nous allons mourir ! » Elle nous fascinait bien davantage, ébranlait en nous une émotion plus profonde. Malgré de visibles efforts, Resnais a buté sur son propre parti pris. Son effort d'équilibre entre le désordre total et une certaine organisation avorte (exactement comme dans *Marienbad)* sur la minceur de l'intrigue, paradoxal péché mignon des cinéastes « littéraires ». Je n'ai rien contre la linéarité, voire l'obscurité en général. Même en laissant de côté le « tour de force » qu'est *Die Parallelstrasse,* l'un des meilleurs films de l'année, *Blank Point* (d'ailleurs influencé par Resnais pendant les cinq premières minutes) résout magistralement le problème de l' « intérieur d'une conscience » et brille par son obscurité même. (J'irai jusqu'à en dire autant du beau film de Monte Hellmann, *The shooting,* qui n'a que l'apparence d'un western). Dans *Je t'aime, je t'aime,* la superposition des divers possibles est d'avance truquée par le désir de « boucler la boucle », donc de finir sur le suicide « revécu » (?).

Sans intérêt quant au suspense, le ralliement de Resnais au découpage traditionnel, *via* le morcelage des minutes d' « engloutissement », n'est pas non plus convaincant sur le plan esthétique. Le procédé de reprises des images les plus obsessionnelles impose d'abord un certain *staccato,* un rythme s'ébauche — puis la psychologie revient, et avec elle de regrettables complaisances. Déjà, que la minute choisie soit passée en grande partie en plongée sous-marine relève des métaphores les plus usées sur les « abysses » de notre mémoire. La lettre relue en « langage Sternberg », certains inserts oniriques (la fille dans la baignoire, l'homme qui téléphone dans une cabine pleine d'eau...) témoignent d'un humour hors de saison, et achèvent de désamorcer la hantise fondamentale de Resnais. A moins qu'il ne faille y voir l'autocritique de *Marienbad,* où rien ne dérangeait le sérieux des explorateurs d'une amnésie fictive ?

L'écriture de Resnais ne rattrape pas pour autant la mise en scène. Il ne s'agit presque constamment que de plans fixes au service d'un dialogue qui veut faire mouche à tout coup. Certes, les pesants champ-contre-champ du début sont d'une « vérité » voulue telle : leur banalité est une insidieuse introduction à l'ambiguïté et à l'angoisse. Mais Resnais en vient à se citer ou à citer ses auteurs : on parle une langue étrangère comme dans *Hiroshima,* le discours sur le crayon évoque obligatoirement *Les gommes* de Robbe-Grillet. Au « Si nous étions au cinéma... » de Sacha Guitry, qu'il citait naguère avec éloge, ce substitue un « Si nous étions dans un livre ressemblant à mes films... » légèrement agaçant.

Il reste l'espèce de poésie austère qui se dégage de certains décors de bureaux, et qui ajoutent à mon regret de l'admirable Resnais qui filmait simplement, savamment, *Toute la mémoire du monde.* Aussi, quelques extérieurs énigmatiques. Rien n'atteint cependant le plan superbe, comme égaré dans *Muriel* des oiseaux de mer venant se heurter aux vitres d'un immeuble moderne, comme en alternance des propos imbéciles par lesquels, derrière ces hautes vitres, un homme essayait, lui aussi, d'échapper à la « fuite du temps ». La photo de *Je t'aime, je t'aime* est du reste excellente, raffinée (mais depuis cinq ou six ans, c'est en France la moindre des choses, surtout en couleurs).

Enfin, si le manque de charme des interprètes féminines est à peu près constant, le talent mûri de Claude Rich supporte vaillamment le poids de l'entreprise. Il réussit à conférer une réalité pathétique à sa perpétuelle interrogation de lui-même. Le très long plan où il flotte entre l'erreur et le mensonge, dans le récit qu'il fait de la mort de la femme aimée, élève son masque au rang de ceux des meilleurs acteurs américains. Alors, le film prêt de s'achever, on regrette qu'il y ait été tellement question de temps, et si peu d'amour ; tellement de la mort, et si peu de la vie. L'auteur, sinon le « héros », méritait mieux.

Gérard LEGRAND

L'AFFAIRE D'UN TUEUR
film américain de William Hale

Cher ami,

Depuis que tu nous as quittés pour aller porter la bonne parole en Nouvelle-Calédonie, il s'est passé bien des événements dont l'énoncé te redonnera du courage. Il en faut certes pour oser créer le premier fanzine en nouveau calédonien et essayer de remplacer dans les colonies le culte de François Mauriac par celui de Philip José Farmer.

On s'agite beaucoup à Paris comme à Londres et tu apprendras avec plaisir que le dernier film de Stanley Kubrick, l'hyper-mystérieux *2001 : a space odyssey,* vient enfin de sortir dans la capitale anglaise. Les critiques délirent tous sur la beauté des effets spéciaux et des trucages, mais font quelques réserves sur l'histoire. Tu te souviens sans doute de la vague d'imbécillité chronique qui accueillit *Lolita* et je sens bien que leurs restrictions ne diminuent en rien ton enthousiasme, au contraire. Cela dit, Kubrick a coupé 19 minutes depuis la première sortie américaine, ce que l'on doit toujours déplorer. Un de nos amis communs, Philippe Labro, m'a déclaré que *Space odyssey* était le plus grand film qu'il avait vu depuis plusieurs années. Je te torture à plaisir, connaissant le catalogue du ciné-club que tu diriges et sachant que tu es obligé de revoir pour la dixième fois *Monsieur Vincent* et *L'année dernière à Marienbad.* J'aimerais bien savoir lequel est le plus éprouvant.

Un de tes cinéastes chouchous (à moi aussi d'ailleurs), Robert Parrish, vient d'entreprendre son premier film de S.F., *Double ganger.* Les acteurs, Ian Henry, Gayle Hunnicut (que tu dévoras des yeux dans *Syndicat du meurtre)* ne sont pas très connus, mais le thème, assez proche de *L'univers en folie,* me semble extrêmement excitant.

Parmi les sorties parisiennes, je citerai *Vampyr* de Dreyer, ce qui ne nous rajeunit guère. Le distributeur, avec une audace ébouriffante, annonçait vaillamment un film danois *(sic)* de Karl *(sic)* Dreyer. C'est sûrement un ami de Monsieur Barbin, ce zombie occasionnel que sa brusque apparition semble avoir autodétruit, comme ces mécanismes télécommandés qui se résorbent eux-mêmes. Aux dernières nouvelles, Barbin deviendrait président du ciné-club nouveau-calédonien que tu diriges, à moins qu'on ne l'envoie donner un coup de pouce au cinéma djiboutien.

Tu aurais aimé que je te parle du Resnais, mais je ne m'en sens pas le courage. Resnais plus Sternberg, la lutte devient inégale. On se sent un peu découragé devant ces Abbott et Costello de l'exploration mentale et on a l'impression d'assister à une pêche aux crevettes effectuées par des aveugles unijambistes. Qu'avez-vous contre les unijambistes ? Rien sauf quand ils écrivent avec leur pied. La seule chose qui me stupéfie, c'est cet extraordinaire génie qu'a Alain Resnais de tirer d'écrivains médiocres le pire d'eux-mêmes. Avec Jacques Sternberg (dont tu as heureusement oublié *Toi ma nuit,* cette épopée m'as-tu-vuiste truffée d'obsessions prudhommesques), c'était chose facile, et sans égaler la sottise de *Muriel,* son texte pourrait bien constituer une sorte d'étalon. Espérons que, quand il le reprendra dans ces anthologies dont il a le secret, il saura le réduire de la même manière que les nouvelles qu'il choisit. Ce sera toujours autant de gagné. (1)

Mais passons aux choses sérieuses. Nous avons eu quelques sorties intéressantes ces dernières semaines. Encore faut-il savoir les dénicher, sous des titres absurdes et des signatures inconnues. Je ne vois dans la presse hebdomadaire que Michel Mardore qui ait su déceler les étonnantes qualités de *Deadly roulette* de William Hale. Commençons par faire un sort au titre français : *L'affaire d'un tueur,* qui pourrait faire croire qu'il s'agit d'un de ces films noirs qui envahissent (heureusement) les écrans. En fait, l'œuvre de Hale n'appartient à aucun genre précis et durant la première heure on ne sait

---

(1) Nous laissons à Bertrand Tavernier la responsabilité de cette descente en flamme de **Je t'aime, je t'aime.** Pour une opinion plus circonstanciée, voir plus haut l'article de Gérard Legrand. (N.D.L.R.)

pas du tout sur quel pied danser : sommes-nous devant une comédie satirique, une intrigue d'espionnage, un canular ? Voguons-nous dans le sillage de James Bond, de Raymond Chandler ou de Scott Fitzgerald ? A moins que tout ce que nous voyons ne soit que pure invention...

En effet le héros, qui raconte son histoire à un mystérieux personnage, est un homme qui se croit traqué. Pourtant tout a commencé de la manière la plus anodine : une ancienne *girl-friend* l'invite à passer quelque temps sur le yacht de son père. Notre héros accepte car il a toujours envié les membres de cette famille, qui l'ont humilié plusieurs fois, il y a quelques années, dans des compétitions sportives. Cette fois il s'est entraîné et s'apprête à les séduire. En fait ses tentatives échouent piteusement et il cherche désespérément une manière de se venger. Divers détails l'intriguent et le voilà qui se transforme en détective privé. Petit à petit le mystère grandit et notre jeune héros sent qu'il a affaire à un ennemi beaucoup plus fort que lui...

Je ne te révèlerai pas la fin, qui accumule un nombre admirable de retournements avec un brio stupéfiant. Si le résumé ne t'a guère paru fantastique, au sens premier de ce mot, sache que les personnages et les situations atteignent graduellement à une sorte de délire à la fois souriant, décontracté et implacable, sans qu'aucune logique les soutienne et surtout sans qu'aucune réelle explication vienne satisfaire la curiosité du spectateur. Imagine un roman de Jules Verne (que l'on ne peut s'empêcher d'évoquer à plusieurs reprises durant la projection), doublé d'une thématique arkadinienne.

J'ai mentionné à dessein Scott Fitzgerald, car *Deadly roulette* offre certaines analogies avec le splendide *Diamant gros comme Ritz :* un début très normal qui ne met en scène que des personnages appartenant à la « haute société », puis insensiblement on bascule vers l'excès, la démesure sans jamais perdre un ton détaché, courtois, humoristique. L'affrontement le plus violent se déroule pendant une partie de squash et le duel final détruit, par une surenchère délirante dans l'absurde, la notion de gadget cinématographique. Le héros, et là nous retrouvons l'ombre de Verne, loin d'être un surhomme se conduit plutôt comme un benêt. Un benêt inventif, plein de bonne volonté mais sans cesse dépassé par les événements qu'il essaye de comprendre avec un acharnement digne de Buster Keaton. Au contact des ennemis dont il se croit entouré (et qu'il provoque), il déploie des trésors de ruses pour se voir toujours revenir au point de départ, comme Patrick McGoohan dans *Le prisonnier.* Nous naviguons entre la comédie mondaine et le serial fantastique et l'ombre de Robur, le profil du château des Karpathes transparaissent en filigrane de ces aventures.

Conçu pour la télévision, *Deadly roulette* présente certains défauts : les décors sont un peu bâclés, notamment cette île censée être le royaume de Peter Lawford. Mais la réalisation de William Hale est dynamique, souvent inventive, voire parfois d'une rare efficacité (la partie de squash, admirablement découpée). Regrettons quelques cadrages obliques et autres ralentis pour louer la direction d'acteurs qui donne une présence étonnante à Peter Lawford et utilise Robert Wagner dans un registre assez nouveau pour lui. Il faut que tu notes ce nom sur tes tablettes, William Hale. d'autant qu'un western postérieur à *Deadly roulette* mais vu la même semaine confirmait cette bonne impression.

Que te dire d'autre ? Rien sinon qu'une nouvelle salle s'est ouverte au Quartier Latin : le Styx, dont la spécialité sera le film d'horreur. Ce sera le « Colorado » des intellectuels. Espérons que l'on verra plusieurs inédits et quelques œuvres assez rares. J'attends toujours avec impatience la version originale de *Frankenstein créa la femme,* l'une des réussites les plus achevées de Terence Fisher, dont nous avons oublié de parler dans *Fiction.* Le scénario, étonnamment adulte, se joue avec adresse des pièges et des chausse-trapes tendues sur sa route et la mise en scène de Fisher nous ramène à la belle époque de *La revanche de Frankenstein* ou de la première partie de *La nuit du loup-garou.*

Comme tu le vois, nous sommes dans une période de vaches grasses. Espérons qu'elle ne s'arrêtera pas de sitôt.

Bien à toi,

Bertrand TAVERNIER

Courrier des lecteurs

Que Dieu (pardon, la Présence) soit avec vous.

Je dois vous remercier pour la dernière livraison de Zenna Henderson dans votre numéro 174. La première histoire du Peuple (de Dieu ou des U.S.A. ?) me séduisit par la merveilleuse poésie de Zenna-plus-près-de-toi-mon-Dieu : les bambins roses blonds et rieurs lévitant tels des angelots célestes, les pures jeunes filles cueillant le soleil, en attendant un prince charmant désincarné...

La seconde livraison du Peuple (élu ?) m'emballa à un tel point qu'après avoir pris conseil de mon confesseur habituel, je m'abonnai à **Bonnes Soirées** pour ne pas quitter cette ambiance si délicate.

La troisième fournée du Peuple (saint ?) me jeta tous les matins à l'église de la Sainte-Présence toujours Vierge, et toutes les semaines au kiosque pour acheter **Nous Deux**.

A la quatrième resucée, j'étais véritablement envoûté par Zenna-gloire-au-Très-Haut et décidé à faire toutes les sorties d'école maternelle à la recherche du petit minois grave, mais si émouvant, d'un transfuge du Peuple en mal de lévitation.

.. ..

A la cinquante-huitième livraison, je cessai toute activité autre que la lecture de **Bonnes Soirées, Confidences, Nous Deux, A Tout Cœur, France-Dimanche, Ici Paris, Point de Vue** et bien entendu **Fiction** (vous savez, la revue bien connue de science-fiction, insolite et fantastique !).

Et voici finalement ce que mon âme rêveuse et poétique attendait avec impatience : le drame initial du Peuple (avec un grand P) qui jeta celui-ci dans le froid espace interstellaire inconnu et (l'originalité et la puissance de cette évocation me tire une larme), par la même occasion, dans l'esprit douceâtre de Z.H. : nous atteignons enfin, à travers les épanchements mystico-ménopausés de Bonne-Maman Zenna le vrai sens de cette série affligeante : une apologie incolore, inodore et sans saveur de l'**american way of life** dans ce qu'il a de plus abêtissant : quelle société idyllique, où les Anciens sont sages et intelligents, les jeunes respectueux, amateurs de confiture de **flahmen** (quel exotisme évocateur !) et notablement asexués, et où le bon Dieu est si bien élevé par son peuple qu'il a le bon goût de faire annoncer quatre jours à l'avance ses promotions au Paradis (où est l'enfer, d'ailleurs ?).

Les chroniqueurs de **Fiction** parlent souvent de science-fiction adulte, peut-être pour faire oublier que **Fiction** devient avec Bonne-Maman Zenna la revue des bigotes apeurées par la mort, le sexe et le communisme.

Pour quitter un ton polémique, venons-en aux compliments sur ce numéro. Une bonne nouvelle : **La Vigne,** le reste permettant de perdre son temps sans trop de regret. La couverture est amusante, et votre nouvelle présentation avec encadré excellente.

Une dernière question, pour finir, n'est-ce pas dans **Fiction** que parut **La bibliothèque de Babel** de Borges ?

(Alors, pourquoi nous infliger les mièvreries de Z.H ?)

J.D.
Besançon

Pourquoi ? Parce que, qu'on le veuille ou non, il y a des gens qui aiment ça — si l'on se réfère à l'accueil fait pratiquement à chaque nouvelle de notre Sainte Mère Zenna. Evidemment, ceux qui préfèrent les récits où il y a de la tripe ont intérêt à passer leur chemin. Après tout, ils ont des gens comme Walter Miller, Richard McKenna ou Harlan Ellison pour se rattraper.

⁂

Vous écrivez, en commentaire à la lettre de M. Jean-Louis Rogir (nº 173), que, « cédant aux pressions des protestataires » qui se plaignaient de la présence envahissante du fantastique dans **Fiction,** vous avez « beaucoup **diminué** la place de ce genre ».

Or, la réalité, c'est que depuis plusieurs mois vous l'avez complètement **éliminé.**

Ce qui était évidemment une erreur, car aujourd'hui les protestataires ont simplement changé de camp. C'était inévitable.

Cependant, je vous avoue mon absolue incompréhension quand vous écrivez que maintenant, pour vous, la chose est bien certaine, bien décidée : il n'existe plus à l'heure actuelle de fantastique valable.

Et puis, surprise (agréable pour l'amateur que je suis), dans ce même numéro de **Fiction** nous trouvons des récits comme **Ballets nègres, Le soleil des taupes, La belle endormie,** qui sont incontestablement de véritables histoires fantastiques.

Sinon, à quel genre les rattachez-vous ? Et en fonction de quels critères ?

Je pense que vous avez trouvé dans ce numéro 173, peut-être sans le vouloir, la formule du « dosage idéal » que vous semblez rechercher depuis si longtemps.

Et ça, c'est déjà fantastique.

Georges VINCENT
Marseille

Nous avions dans ce même numéro posé une question au référendum : devions-nous reprendre ou non le Rayon des Classiques ? Réponse : *oui* à une très forte majorité (voir résultats page 155). Conclusion : nous le rétablirons l'année prochaine... en espérant ne plus décevoir personne !



L'utilité du courrier des lecteurs n'est plus à démontrer. Il nous permet de correspondre, d'échanger des idées avec des personnes que nous n'aurions pas l'occasion de connaître.

Ainsi M. Mispoulet (nº 171) me donne très poliment — cela est à souligner car il n'en est pas toujours ainsi entre lecteurs — son avis sur la qualité du Fleuve Noir. En fait, tout peut se résumer par une conclusion de **Fiction : « C'est une collection qui n'a jamais visé autre chose que des buts commerciaux. »** Peut-on blâmer le Fleuve Noir de cet état de choses ? Denoël édite-t-il ses « Présence du Futur » pour l'amour de la S.F. ? En est-il de même pour les éditions Opta ? Il faudrait être multimilliardaire pour éditer des bouquins se moquant de l'opinion du public. Quelle est la collection de S.F. qui marche le mieux en France ? Le Fleuve Noir. Pourquoi ? Parce que cette maison n'oublié pas que le lecteur cherche dans un livre un dépaysement, autre chose que ce qu'il voit ou lit à longueur de journée. Le Fleuve Noir, c'est l'aventure pure. Pas de psychologie, pas de politique. Peut-être ne suis-je pas un véritable amateur du genre. Pourtant je l'aime et l'appré-

cie. Et je cherche à le faire aimer. J'ai pour idoles Asimov (**La fin de l'éternité** est excellent) et van Vogt. J'aime Anderson quand il ne se préoccupe que de la fiction. Hubert Juin le dit dans une de ses préfaces : **« Dans la S.F., on doit oublier un peu la science... »** L'auteur de S.F. français qui veut vivre de sa plume, à qui s'adresse-t-il ? Au Fleuve Noir. Barbet l'a compris. Carsac, c'est le point d'interrogation. On ne sait trop ce qu'il veut faire du point de vue carrière. Demandons à Asimov, van Vogt d'écrire au rythme des gars du Fleuve Noir. Leurs livres seront moins soignés. Quant aux auteurs de cette écurie, il ne faut pas oublier leur bon travail. Je n'en citerai que quelques-uns, mais en cherchant bien on se rendra compte qu'il y a de bonnes choses. Wul, c'est classé ; il était excellent. Limat nous a donné **Océan mon esclave** et **Moi un robot** ainsi que quelques autres qui sont valables. Steiner était excellent dans **Le 32 juillet** et **Aux armes d'Ortog. Les sphères de Rapa-nui** et beaucoup d'autres me font apprécier Jimmy Guieu. Il y a eu Kemmel, d'Argyre. Aujourd'hui, ce sont J. et D. Le May que je trouve très bons. Je n'apprécie guère Richard-Bessières, j'ai horreur de Randa et des Perry Rhodan. M.A. Rayjean est insignifiant.

Je ferai remarquer l'effort fourni par B.R. Bruss dans chacun de ses livres. Un effort visible. Les caractères sont petits. Bruss écrit deux fois plus que Randa pour un même nombre de pages. Il y a une recherche de sujets neufs, de style. De plus, on doit considérer que Bruss est un excellent traducteur de l'américain et de l'anglais. Je retiendrai les Clarke et surtout **La guerre contre le Rull** et **La maison éternelle** de van Vogt. Bruss nous a donné de très bonnes choses dans la série Angoisse également : **La figurine de plomb, Le bourg envoûté, Le tambour d'angoisse**. Les meilleurs bouquins de la collection. De quoi faire rougir les autres, Agapit en particulier. Je commence à trouver aussi que Caroff la fait longue avec sa mère Atomos.

André COLIE
Lapenne-sur-Huveaune (B.-du-Rh.)

Que dire de plus après un pareil éloge, sinon qu'il y a certainement des tas de gens qui viennent à la science-fiction par le Fleuve Noir et que c'est aussi bien comme ça, à condition de dépasser quand même un peu ce stade initial.

Pour un nouveau fanzine

Un groupe de jeunes désirant lancer, à partir du mois de janvier, un nouveau fanzine demandent à toutes les personnes intéressées de se mettre en rapport avec eux, pour leur envoyer des nouvelles, des poèmes, des illustrations, des bandes dessinées, **rentrant exclusivement dans le domaine de la science-fiction.** Prière d'écrire à Patrick FARZANEH, 123 bd Masséna, PARIS 13e.

REFERENDUM SUR LE N° 176

1 — **Qu'avez-vous pensé de ce numéro ?**

....

....

....

2 — **Citez dans l'ordre vos trois récits préférés et précisez votre opinion sur chacun d'eux :**

1 —

....

....

....

....

2 —

....

....

....

....

3 —

....

....

....

....

3 — **Quelle rubrique avez-vous préférée et pourquoi ?**

....

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 173

1 — **Ce numéro vous a-t-il plu ?**

OUI	58 %
MOYENNEMENT	21 %
NON	21 %

2 — **Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?**

OUI	61 %
MOYENNEMENT	10 %
NON	29 %

3 — **Récits préférés :**

Le soleil des taupes de Gabriel Deblander : 27 % des points totalisés.
Les petites victimes de Hilary Bailey : 20 %.
Ballets nègres de Charles Birkin : 15 %.

4 — **Récit le moins aimé :**

A son image de Lloyd Biggle Jr.

5 — **Seriez-vous partisan d'une reprise du « Rayon des Classiques » ?**

OUI	86 %
NON	14 %

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 174

1 — **Ce numéro vous a-t-il plu ?**

OUI	79 %
MOYENNEMENT	9 %
NON	12 %

2 — **Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?**

OUI	80 %
MOYENNEMENT	6 %
NON	14 %

3 — **Récits préférés :**

La Réserve de Jean-Pierre Andrevon : 21 % des points totalisés.
Les exilés de Zenna Henderson : 20 %.
Le long chemin de Richard McKenna : 19 %.

4 — **Récit le moins aimé :**

Un homme tout en ailes de H.L. Gold.

5 — **Ordre de préférence des rubriques :**

Revue des livres : 33 %
Chronique littéraire : 24 %
Résultats du référendum : 19 %
Revue des films : 16 %

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS au plus offrant œuvres de J. de la Hire, édition or, bon état, environ 45 vol., notamment *Au-delà des ténèbres, L'homme qui peut vivre dans l'eau, La Capitane,* etc. Ecrire à A. DE GROOTE, 59 rue Gachard, BRUXELLES 5.

VENDS *Voyage au pays de la 4ème dimension* par G. de Pawlowski. Faire offre M. KRIL, ASSAILLY LORETTE 42.

VENDS outils préhistoriques : silex, os, bronze ; coquillages, ou échange contre similaires ou romans et revues (liste). Vends gravures, papier-monnaie, enveloppes censurées, albums *Nestlé, Delespaul, Potin* (1er et 2ème), mélange timbres France ou colonies, *Hitchcock Magazine, Mystère Magazine, Fiction, Le Saint, Anticipation, Le Masque, Œuvres Libres, Vie Populaire, Bon Journal, Science et Vie, Illustration* (romans, pièces, journal). RECHERCHE romans de B. de Buxy, Daniel Gray, Michel Davet, E. Goudge et tous ouvrages sur les fantômes, les apparitions, les maisons hantées. Madame Léonce CASENEUVE, Place Henri Portet 09 LAVELANET.

ACHETE *Fiction* nos 47 et 70. *Galaxie* ancienne série, tous numéros sauf 33, 43, 49, 51 à 53, 60 et 65, ou échange contre *Fiction* 5 à 21, 24, 25, 27 à 29, 32 à 45, 48, 52, 54 à 56, 58, 60, 63, 67 à 69, spécial 2, 87, 95 à 105. Ecrire à Daniel FORNEROT, 9 rue du Chapeau Rouge 21 DIJON.

RECHERCHE nos 1 et 2 du C.L.A. ainsi que *Les S. V. viennent d'un autre monde* et *Black out sur les S. V.*, M. ROBERT, Téléphone ETO 32.57.

RECHERCHE *Je suis d'ailleurs, Dans l'abîme du temps (Présence du Futur)* et *Ombre étrange sur Innsmouth* de H. P. Lovercraft. Ecrire M. CELLI, école maternelle des Vernes, 42 RIVE DE GIER.

RECHERCHE albums *Félix le Chat* (Hachette), nos 1, 4, 6, 8, 11, 12, 14, 16 18. A. FAIVRE, 8 chemin Scribe 92 MEUDON BELLEVUE. Tél. 027.55.38.

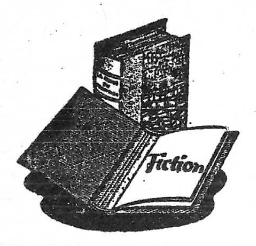
A NOS LECTEURS PARISIENS

A la demande de nombreux clients de notre boutique de vente, 24, rue Mogador - Paris 9e, nous y avons ouvert un rayon général de science-fiction et de fantastique où figurent les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous est donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Nous ne pouvons malheureusement pas, pour l'instant, accepter de commandes par correspondance.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38





Vous pouvez conserver votre collection de « Fiction » dans des reliures marquées au nom de la revue, dos toile verte, contenant chacune quatre numéros. Leur vente est assurée directement par les Etablissements BALLAND, 22 rue Philippe-de-Girard, Paris-10e (NOR. 06-13) C.C.P. 6103-45 Paris.

TARIFS : 1 reliure franco .... 6,50 F.
2 » » ...... 12 F.
3 » » ...... 18 F.

ATTENTION : Adressez vos commandes exclusivement à cette adresse.

Si vous avez aimé ce numéro, conseillez-en l'achat à un ami qui ignore notre revue

DERNIER NUMÉRO de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 0 F 50 en timbres, ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés résidant hors de France.

A nos lecteurs

Les grèves du mois de mai et les désordres qui ont suivi ont bien entendu désorganisé, comme ce fut le cas pour l'ensemble de la presse, la parution de **Fiction.**

C'est ainsi que notre dernier numéro, daté de juin, dont la sortie aurait dû en principe s'effectuer le 25 mai, n'a été mis en vente qu'une quinzaine de jours plus tard.

Ce décalage se répercute sur la parution du présent numéro, daté de juillet et mis en vente le 25 juillet au lieu du 25 juin.

A partir du prochain numéro, daté d'août-septembre et mis en vente le 25 août, le rythme normal de publication de la revue sera rétabli.

Bien entendu, onze numéros seulement auront ainsi paru en 1968 et nos abonnés verront automatiquement leur abonnement prolongé d'un mois.

LA REDACTION.

Dépôt légal : 3e trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan